L'EXPRESS

7 MARS 1958. — N° 351. 100 FR.

« L'EXPRESS » SAISI REPARAIT

« Hier, l'eau jusqu'à la cheville ; aujourd'hui, jusqu'au genou ; demain, jusqu'à la ceinture. »

(Michelet)

★★★ ★★

La lettre de « L'Express »

ECRITS il a y plus de dix ans, les textes de Léon Blum consacrés au général de Gaulle, et publiés aujourd'hui, ont une résonance véritablement dramatique.

La résistance du vieux chef démocrate à toutes les formes du pouvoir personnel, le constat d'échec qu'il dresse de l'exercice de ce pouvoir, sa foi dans le régime parlementaire tout imparfait qu'il soit, et en même temps cette prescience du désespoir qui pourrait conduire la France à se tourner une nouvelle fois vers « l'homme de la libération morale », tout ce qui divise en eux-mêmes les ennemis sincères — et non les défenseurs professionnels d'intérêts privés — d'une prise de pouvoir par le général de Gaulle est contenu dans ces fragments d'une œuvre forte et toujours noble.

A la lire, on oscille entre la rage et l'angoisse. Rage devant le résultat du gâchis où les partis en général et celui de Léon Blum en premier ont enfoncé le pays, en trahissant à la fois le grand espoir né de la Libération, leur doctrine et leurs électeurs ; angoisse devant les causes profondes de cette trahison.

Bien sûr, il est confortable de penser avec des si.

SI M. Edgar Faure avait eu le courage de soutenir Gilbert Grandval, la Tunisie et le Maroc en seraient à évoluer harmonieusement de l'autonomie interne à l'indépendance. Si M. Guy Mollet avait eu le courage, ou simplement le sang-froid, d'accorder ses actes avec sa pensée le 6 février 1956, l'Algérie serait partie pacifique d'une confédération maghrébine en construction.

Si M. Jacques Soustelle avait trouvé l'occasion de voir le feu entre 1940 et 1944, le spectacle de corps mutilés n'eût pas soudain ébranlé sa sensibilité au point de transformer ce Compagnon de la Libération en Compagnon de la Répression.

Si M. Mendès France n'avait pu dire, comme Clemenceau à Salernes : « Contre moi la meute a donné tout entière d'une rage inouïe... Les soupçons les plus odieux, les attaques quotidiennes, les insultes et les outrages, voilà de nos jours la vie des hommes politiques à qui l'on fait l'honneur de les redouter... ».

Si M. Robert Lacoste n'était pas un roseau peint en fer, accablé sous le poids d'une tâche qui dépasse ses moyens et ses forces...

Si M. Félix Gaillard avait eu l'énergie de gouverner en fonction de ses opinions, si M. Paul Reynaud était monté à la tribune du Parlement pour dire publiquement ce qu'il exprime si clairement en privé, si certains directeurs de journaux ne préféraient perdre l'Afrique du Nord plutôt que dix abonnés...

Bien sûr.

Mais si ces faiblesses, ces carences individuelles n'étaient que les symptômes, les signes visibles d'une sorte de mortelle leucémie de la classe dirigeante consécutive à trop de saignées, à trop de douleurs, à trop de déchirements infligés à la France depuis cinquante ans ?

IL est facile et en quelque sorte réconfortant d'accabler les hommes. Cela donne à penser qu'en les changeant, quelque chose changerait. Ainsi les malades changent-ils de médecin.

Le général de Gaulle serait-il capable de refaire le sang de la France et de lui rendre ses globules rouges ? Tant de cellules saines, vivaces, actives, ne demandent qu'à être irriguées...

Ou ne saurait-il que farder une société épuisée du rose de la fièvre ?

Françoise Giroud.

« L'Express » — et pour la deuxième fois « France Observateur » — ont été saisis jeudi matin dans toute la France pour donner satisfaction à M. Jean Dides.

Celui-ci avait fait savoir, en effet, à la tribune du Parlement, qu'il ne saurait faire confiance à un gouvernement capable de tolérer l'existence d'une presse libre, libre du pouvoir de l'argent comme du pouvoir tout court.

La confiance de M. Dides... Il doit être assez pénible d'avoir à la solliciter. Il est pire de la mériter.

Le F.L.N. et Sakiet

Comment expliquer que la télévision anglaise ait retransmis un reportage sur l'entraînement de l'armée algérienne à Sakiet, tandis que M. Jean Daniel prétend, avec beaucoup d'assurance, qu'il n'y a jamais eu de fellagha à Sakiet ?

M. L.
Paris.

[*Tout ce que j'ai dit, et que je maintiens, c'est que ni moi ni aucun des quatre-vingt-seize journalistes présents à cette époque en Tunisie n'avons eu la moindre preuve qu'il y ait eu des soldats F.L.N. à Sakiet au moment du bombardement de l'aviation française. Le reportage télévisé de la B.B.C. a été opéré plusieurs semaines avant le 9 février. Davantage : j'ai su par la suite que les autorités françaises, civiles et militaires, de Tunisie avaient été mises au courant d'une évacuation de Sakiet par les éléments F.L.N. qui pouvaient s'y trouver. Enfin, sur le principe même de l'aide accordée aux Algériens par la Tunisie, j'ai toujours écrit qu'elle me paraissait importante.* — J. D.]

APPARTEMENTS
en construction
•
34 à 54, bd de Grenelle - XVe
13, bd des Invalides - VIIe
7, rue Jean-Goujon - VIIIe
•
SOARI
6, place de la Madeleine
PARIS-VIIIe
OPE. 51-75 (5 lignes)

Du courage politique

Daniel Mayer terminait en ces termes son éditorial : « Peut-on dire que Sakiet a ouvert les yeux de quelques-uns et précipité les solutions de sagesse qui, par la négociation nécessaire, rétabliront la paix ? ».

Question très inutile à mon avis.

Car enfin, les observateurs politiques nous l'ont redit et nous l'avons lu maintes fois. Tous nos parlementaires en privé concèdent que la politique algérienne actuelle (ou ce qui en tient lieu) est vouée à l'échec et nous mène à la catastrophe.

Comme on comprend que Daniel Mayer ait esquivé la vraie et la seule question : quand donc les députés qui réprouvent cette politique auront-ils le courage d'en témoigner par leur vote ?

Peut nous chaut en vérité la lucidité des minoritaires socialistes qui, après avoir condamné publiquement Sakiet, apportent leur voix au gouvernement !

Depuis longtemps les problèmes d'Afrique du Nord ne réclament plus de la lucidité, mais du courage politique.

HENRI MARTIN,
instituteur,
Marseille.

Scout : brave cœur

Je trouve désobligeantes les assez fréquentes allusions que vous faites au scoutisme, tant dans le cœur de textes rédigés que dans la légende de dessins humoristiques. J'avoue ne pas avoir particulièrement goûté le dessin, assez drôle cependant, de Jean Effel.

Les jeunes que nous rassemblons appartiennent à la moyenne de ce peuple français dont ils partagent les qualités et les défauts. Mais il n'en reste pas moins qu'avec ses faiblesses le mouvement scout est un des mouvements de jeunesse les plus nombreux de France, que beaucoup de jeunes, et de jeunes chefs notamment, y donnent le meilleur d'eux-mêmes pour devenir des hommes plus courageux et plus utiles. (...)

Je souffre assez que vous contribuiez à faire du mot « scout » un adjectif qualificatif signifiant : brave cœur, parfaitement niais, bonne volonté qui n'a d'égale que la médiocrité du jugement. Je ne souffre pas personnellement, soyez-en sûr, mais je souffre pour les quelque 300.000 garçons et filles qui y croient et qui sont trop jeunes pour faire exactement la part des choses.

MICHEL RIGAL,
Commissariat général
Scouts de France.

Le pasteur de Belfort

Permettez-moi d'attirer votre attention sur un procès dont la grande presse n'a pas beaucoup parlé mais qui devrait poser quelques problèmes à la conscience des chrétiens. Il s'agit du procès du pasteur de Belfort, Etienne Mathiot qui comparaît avec la militante jeciste Francine Rapiné le 7 mars prochain devant le tribunal de Besançon. Inculpés pour atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat, ils sont tous deux en prison depuis le 7 décembre 1957.

Francine Rapiné a reconnu lors de son interrogatoire avoir aidé l'Algérien Si Ali, responsable du F.L.N. pour le Nord-Est. Alors qu'il était recherché par la police et menacé, s'il était arrêté, d'être expédié à Alger, elle le présenta au pasteur Mathiot. Celui-ci l'hébergea pendant trois jours, comme il hébergeait depuis dix ans des réfugiés d'Europe Centrale, ou des clochards, et lui fit ensuite franchir la frontière suisse.

Je n'ai aucune peine pour ma part à imaginer devant quel conflit de devoirs a dû se trouver le pasteur et à comprendre pourquoi il l'a résolu dans le sens que vous savez.

Je le connais personnellement. Comme beaucoup de Belfortains ou de Bizontins, je sais que le pasteur Mathiot n'est pas un traître, ni un « dangereux progressiste chrétien », mais un authentique témoin de la charité chrétienne. Il l'a prouvé sous l'occupation pendant laquelle il n'a cessé d'aider tous les persécutés. Et depuis en venant en aide à tous les malheureux, quels qu'ils fussent.

Puisse votre journal suivre attentivement les débats d'un procès qui engage beaucoup plus que le simple cas du pasteur Mathiot.

B. V.,
Strasbourg.

Mari en Algérie, fille loin d'elle

Ça y est, je pars pour l'Algérie. Je suis marié, c'est une chose normale à 24 ans, et j'ai une petite fille. Pour la nourrir, ma femme est obligée de travailler durement. En fin de compte, le résultat pour elle n'est pas brillant : mari sous les drapeaux et fille loin d'elle...

Mais le problème le plus grave est celui du logement. Nous sommes dans un meublé que nous devons quitter, et je me fais beaucoup de soucis sur la sécurité de ma femme pendant ma longue absence. J'ose espérer que parmi vos lecteurs quelqu'un pourra m'aider, en me signalant un logement, dans la région ouest si possible.

WALTER DENZLER,
Sartrouville.

Pour joindre les deux bouts

Responsables de cours que nous donnons dans notre paroisse aux Nord-Africains, nous avons parmi nos élèves un jeune garçon que nous aidons en raison de la situation tragique de sa vie actuelle. Manœuvre dans une usine, il arrive à gagner en pleine période 35.000 frs. En raison d'un loyer très élevé (chambre à la nuit, pour un total de 14.000 frs par mois), il lui faudrait pour joindre les deux bouts un salaire de 39.000 frs.

La solution est de lui trouver un travail plus rémunérateur, ce que nous essayons de faire par l'intermédiaire de l'association du patronat chrétien. La deuxième mesure serait de lui trouver une chambre qu'il pourrait payer jusqu'à 6.000 francs mensuellement.

Je sais parfaitement que d'autres cas de misère plus dramatiques existent près de nous. Cependant, il faut avouer que dans de telles conditions, il est impossible de vivre honnêtement.

GILBERT TARTARE,
délégué diocésain Pax Christi,
Saint-Ouen.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Y voir clair

J'ai assisté lundi dernier à une conférence de M. Alfred Sauvy organisée par le Centre d'éducation politique des futurs électeurs (sous le patronage de la Ligue des Droits de l'Homme). Je crois qu'il serait bon de signaler l'existence de cette organisation à vos lecteurs de la Nouvelle Vague. Sans appartenance politique, le centre aide les jeunes à y voir clair.

R. ANTOINE,
Paris.

Le Portrait de Sade

Le portrait imaginaire du marquis de Sade que nous avons attribué à Max Ernst est de Man Ray.

LES PETITES ANNONCES DE
L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

PHILIPS demande :
INGENIEUR
ou EQUIVALENT pour Travaux de recherches
CHIMIE - PHYSIQUE - ELECTRICITE
Ecrire PHILIPS, service C.E.A.C., 105, rue de Paris
BOBIGNY (Seine)

OFFRES D'EMPLOIS

ETES-VOUS L'UN
DES 5 HOMMES
QUE NOUS CHERCHONS
pour lancer dans la région parisienne, le Nord ou l'Est, nos nouvelles circonscriptions commerciales ? Formation à des METHODES NOUVELLES entièrement à notre charge. Début 80.000 + participation + avantages. Age 30 ans environ. Excellente culture générale exigée. Ne répondez que si vous êtes énergique et ambitieux. Envoyer C. V. manuscrit à M. LEDUSSE, 8, rue Denfert-Rochereau, ASNIERES (Seine) qui transm.

DEMANDES D'EMPLOIS (cadres)

DIRECTEUR COMMERCIAL
37 ans, gérant 10 ans, S.A.R.L. Cap. 70 M. (qui fournira référ.), foncièr. sérieux, cherche poste
ADJOINT DE DIRECTION
200.000 minimum. Cautionnement éventuel
Ecr. n°1541 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris

DEMANDES D'EMPLOIS

DIRECTEUR USINE 40 ans, 12 ann. référ., organisat. travail, gestion personnel, contrôles divers. Habitué relat. humaines et commerc. cherche situation stable PARIS-PROVINCE. Ecr. n°1516 L'EXPRESS, 29, rue de Marignan, PARIS-8e

FONDS DE COMMERCE

A VENDRE GROSSE ENTREPRISE DE PEINTURE
Classe quatre (4) étoiles - 80.000.000 chiffre d'affaires, locaux et matériel importants, 200 ouvriers, 100.000.000 travaux traités. Dans ville principale d'Algérie. Adresse et renseignements au journal, n° 1528, 29, rue de Marignan - PARIS (8e)

LOCATION

CHERCHE A LOUER appartement ou pavillon vide Paris, proche banlieue, 3 pièces, accepte reprise justifiée. Ecrire n° 1542 L'EXPRESS, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre logement en FONCTION des TRANSPORTS AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX, 7 km. Paris, Appts 3, 4, 5 p. tt. conf., asc. Parc 100.000 m2, livr. déb. et mi-59
Prêt crédit FONCIER obtenu, 1re tranche. Primes max. Conditions spéc. av. 300 cpt. RIC. 40-33.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (24e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LA LUTTE POUR LA FRANCE

HUIT millions de jeunes Français, qui ont aujourd'hui entre dix-huit et trente ans et qui forment la Nouvelle Vague, ont répondu à la question « quel est l'homme qui a le plus marqué l'esprit de votre génération ? » : d'abord Sartre, puis Mauriac.

Notre journal a l'honneur de publier chaque semaine les commentaires de François Mauriac sur l'actualité. La semaine dernière, en raison du Bloc-Notes de François Mauriac, « L'Express » a été saisi sur ordre du ministre résidant en Algérie.

Cette semaine, Jean-Paul Sartre nous avait confié pour publication un article remarquable et modéré, qui était sa première analyse fondamentale sur la crise que traverse la France. Le ministre de l'Intérieur a fait saisir « L'Express », cette fois dans toute la France.

Ni Mauriac ni Sartre n'ont plus le droit de s'exprimer librement, ni à Alger, ni à Paris.

La dernière et seule fois que « L'Express » a été saisi ce fut le 28 mai 1954 par le gouvernement de Dien-Bien-Phu. Il était naturel et inévitable que le gouvernement de Sakiet, dans le même désarroi, en arrive aux mêmes expédients.

M. Laniel tomba deux semaines plus tard. M. Gaillard tombera bientôt. Mais la guerre d'Algérie n'est plus la guerre d'Indochine : elle ne s'arrêtera pas.

Le gouvernement de l'impuissance ne laissera pas la place, cette fois, à une politique d'autorité et de paix. Ses successeurs à l'hôtel Matignon s'enfonceront dans une guerre qu'ils n'ont plus le pouvoir de freiner — car ils n'ont plus d'autre pouvoir que de bâillonner les hommes libres qui les dénoncent.

Le pouvoir est désormais à Alger, aux mains de civils irresponsables et de militaires aveuglés. Il n'y aura pas de « coup d'Etat », l'Etat est pris. L'arbitraire et la police ont désormais pour tâche de paralyser, de faire taire, bientôt peut-être de ligoter les Français qui veulent se révolter. Mais un jour le peuple se soulèvera pour arracher la nation à la servitude où l'a conduite une guerre de répression.

Les messages que notre journal a déjà reçus entre dix heures et midi jeudi matin (voir pp. 10-11) sont les premiers serments de restaurer la patrie. La lutte commence seulement.

J.-J. S.-S.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

PARLEMENT

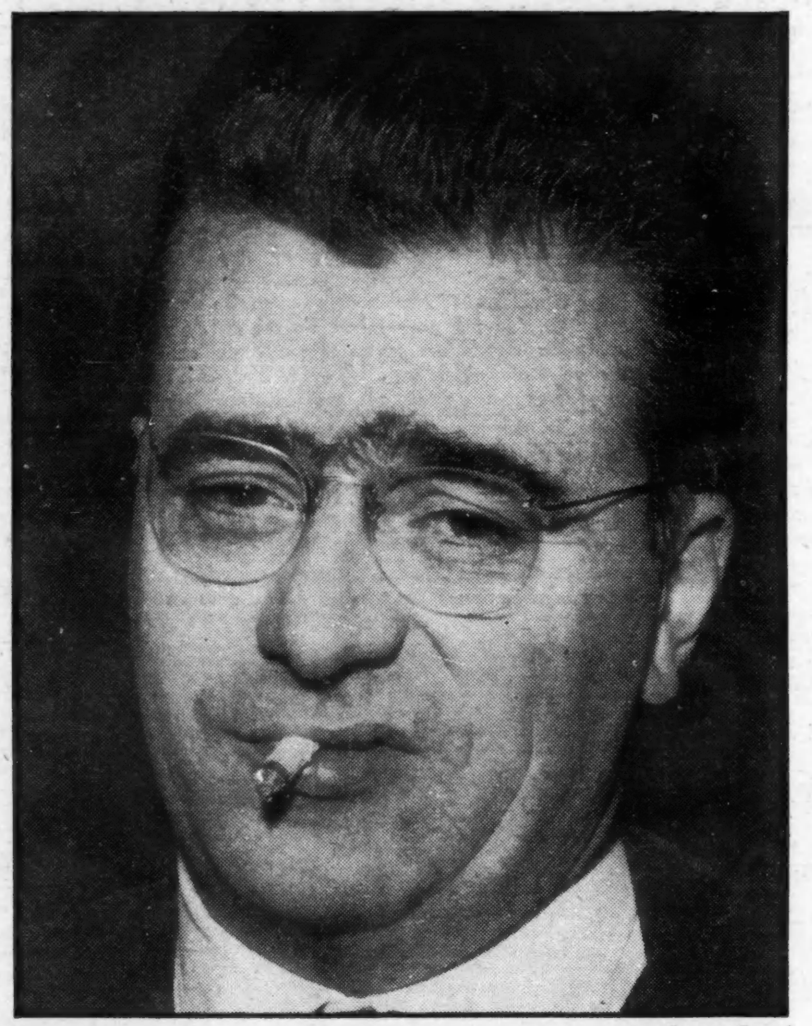
Plutôt que d'être jetés à la Seine...

● *Les députés, dans tous les partis, ont peur. Peur de l'armée. Peur de la foule d'Alger. Peur de la rue. Peur.*

UNE grande peur s'est emparée des parlementaires. L'isolement de la France, la recrudescence du terrorisme dans la métropole et surtout l'extension des opérations militaires en Algérie — encore plus d'argent, encore plus d'hommes — ont provoqué un choc.

Le gouvernement Gaillard doit être, de l'avis général, la victime de ce désarroi. On prétendait même qu'il cherchait « *un point de chute* » (sur la révision constitutionnelle, par exemple). « *Il porte le deuil* », « *il a jeté l'éponge* », entendait-on couramment dans les couloirs. Pourtant, ceux qui fréquentent quotidiennement le président du Conseil n'avaient pas cette impression. M. Gaillard ne croit pas à la crise, disaient-ils, sa politique étant conforme à l'intérêt national, et surtout « *la seule possible* ». Il explique qu'il ne faut pas prêter une attention excessive aux « *remous qui se produisent à l'Assemblée* ».

Il est persuadé, en outre, que plus on parle de crise à un moment où aucune solution de rechange ne paraît mûre, plus s'accroissent ses chances de durée. Jeudi, le climat parlementaire semblait déjà s'éclairer et les perspectives d'une crise s'éloigner.



(Camera Press.)

M. FÉLIX GAILLARD
« On a été trop sévère pour Bourgès-Maunoury. »

Les leaders dans les couloirs

Pourtant, il ne se trouvait pas un seul député, quels que soient son parti et ses amitiés, pour prétendre que le gouvernement immobile, et comme mortellement figé, puisse durer bien longtemps.

Contrairement à son habitude, M. Guy Mollet vient « faire les couloirs ».

— *On s'est montré trop sévère pour Bourgès-Maunoury*, dit-il. *Lui au moins faisait quelque chose...*

A l'autre aile de la majorité, M. Antoine Pinay ne réserve plus seulement à ses intimes les jugements qu'il porte sur le gouvernement :

— *C'est l'impuissance, l'incapacité, le néant.*

Dans la salle des conférences du Palais-Bourbon, dont l'atmosphère est celle d'un club londonien et où les députés vont bavarder ou écrire leur courrier, on se passe les journaux reliés à de longues baguettes de bois, comme au café du Commerce. On commente les nouvelles de la guerre d'Algérie, on dresse des bilans.

« Nous en avons assez ! »

L'opinion du député moyen est exprimée par Me Isorni :

— *Le gouvernement s'est moqué de nous, ou alors il a fait preuve d'une imprévoyance coupable. On nous avait dit que la rébellion était écrasée, que la « ligne Morice » était imperméable, que la loi-cadre allait être appliquée. On s'aperçoit que des renforts sont indispensables, que le F.L.N. n'a jamais été mieux équipé, que des batailles de grande envergure ont succédé aux coups de main, que la loi-cadre est morte avant d'être née. Nous en avons assez...*

Ce « nous en avons assez » revient dans toutes les conversations.

Le groupe modéré ne peut plus se réunir sans qu'une sorte de chœur antique réclame le retrait des ministres.

Chez les socialistes, même climat. A entendre M. Gérard Jaquet, il ne serait pas exclu que dans quelques jours le Conseil national de la S.F.I.O. demande à ses représentants au gouvernement de se retirer.

M. Gaillard a prévenu les uns et les autres :

— *Je porte immédiatement ma démission au président de la République.*

La droite déchaînée

A l'Assemblée, la droite se durcit. Elle exige, comme ceux qui s'en furent vendredi en délégation chez M. Gaillard, l'envoi de renforts. Elle demande (et obtient), comme M. Dides, des mesures contre les journaux qui défendent une politique libérale en Afrique du Nord (*voir pp. 10-11*). Elle suggère, comme le sénateur Rogier, la mobilisation de plusieurs classes de Français d'Algérie. Elle sollicite l'octroi de crédits supplémentaires à la Défense nationale, comme M. Frédéric-Dupont, qui s'exprime en des termes peu choisis pour rassurer ses amis :

— *Rien ne permet de penser que d'ici deux ou trois ans la guerre sera terminée. Les envois d'armes en Tunisie augmentent, l'armement de nos adversaires se modernise. C'est dans deux ans peut-être qu'auront lieu les batailles décisives. Je ne suis pas pessimiste, j'ai*

(Suite en page 5.)

SEPT SERVICES HEBDOMADAIRES...

EUROPE
MOYEN-ORIENT
INDE
et
EXTREME-ORIENT
AUSTRALIE

AIR-INDIA International

7, rue Scribe - PARIS OPE. 15-64

CORRESPONDANCES EXPRESS

BONS OFFICES : LES AMERICAINS SONT INQUIETS

● M. Murphy est inquiet, derrière les sourires officiels.

Ses intentions premières étaient de négocier sur les bases suivantes :

— Regroupement à Bizerte de toutes les forces françaises de Tunisie, avec garantie de non-utilisation par le F. L. N. de la base de Sfax et des aérodromes.

— Recherche d'une solution au problème de Bizerte qui serait placé dans un cadre plus « méditerranéen » qu' « atlantique », les bases américaines au Maroc et les bases britanniques de Malte et même de Gibraltar pouvant recevoir un statut comparable.

Mais M. Murphy a acquis la conviction que les Français refuseront l'évacuation de Sfax et des aérodromes, ainsi que le repli de leurs forces sur Bizerte. Il désirerait maintenant obtenir de Bourguiba qu'il consente à accorder la liberté de circulation aux troupes françaises, sans engagement d'évacuation de la part de la France ; mais il s'engagerait auprès des Tunisiens à tout faire ensuite pour que cette évacuation soit effective. Lors de sa conversation avec M. Gaillard, cette semaine, M. Murphy n'a fait qu'effleurer la question, en suggérant « combien il serait souhaitable qu'une solution intervienne avant le 20 mars, date anniversaire de l'indépendance tunisienne ». Le 20 mars pourrait faire une explosion en Tunisie ; les Américains sont inquiets.

M. Gaillard a alors répondu en parlant de la « nervosité » de l'opinion publique française. M. Murphy l'a compris à demi-mot.

Tous les observateurs américains s'attendent au déchaînement prochain d'une campagne anti-américaine soigneusement orchestrée.

LE M. R. P. LACHE DISCRETEMENT M. GAILLARD

● M. Christian Pineau désire être déchargé des responsabilités directes de la politique tunisienne et marocaine. M. Maurice Faure souhaite se consacrer uniquement aux questions européennes. M. Félix Gaillard cherchait donc depuis quelques jours un nouveau secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Il s'adressa au M. R. P., demandant à M. Alain Poher, secrétaire d'Etat à la Marine, d'accepter cette nouvelle affectation. M. Poher préférant continuer à s'occuper de la Marine, le chef du gouvernement sollicita M. Joannès Dupraz, qui accepta.

Lundi cependant, le groupe M. R. P. remit en question cette acceptation. Une majorité se prononça contre l'entrée de M. Dupraz dans le ministère. L'intéressé s'inclina d'ailleurs de bonne grâce : « Ne vous gênez pas, dit-il ; je n'y tiens pas particulièrement ».

Les observateurs parlementaires ont tiré de cette décision les conclusions qui s'imposent :

1°) C'est un désaveu par le M. R. P. de la politique nord-africaine du gouvernement.

2°) Les républicains populaires considèrent le gouvernement comme condamné et trouvent inutile d'accroître leur responsabilité dans cette entreprise.

UN MOUSQUETAIRE A PARIS : PHILIPPE DECHARTRE

● La campagne électorale de Paris (2e secteur) a commencé cette semaine. Face à M. Alexis Thomas, soutenu par tous les partis de droite réunis, il y a un candidat de gauche vigoureux : M. Philippe Dechartre.

Il est présenté aux électeurs et appuyé activement dans sa campagne par M. Pierre Mendès France et tous les jeunes députés radicaux qui sont restés groupés autour de lui.

M. Philippe Dechartre a lancé une campagne claire et brutale contre « les hommes de l'impuissance et de l'échec, de Dien-Bien-Phu à Sakiet, et leur candidat qui trahirait la Patrie aujourd'hui comme il l'a déjà trahie au temps de la France libre et combattante. »

M. Dechartre renoue avec la vie politique après douze années de travail à la radio comme producteur d'émissions littéraires. A la Libération, Philippe Dechartre siégeait à l'Assemblée consultative. Prisonnier, il avait créé un réseau de résistance dans les stalags. Evadé, il poursuit ses activités à Paris : mitraillé dans les jardins du Luxembourg, il est arrêté et torturé avenue Foch par la Gestapo. Condamné à mort, il est sauvé par un commando envoyé par le C. N. R. Il rejoint alors Alger et reprend le combat...

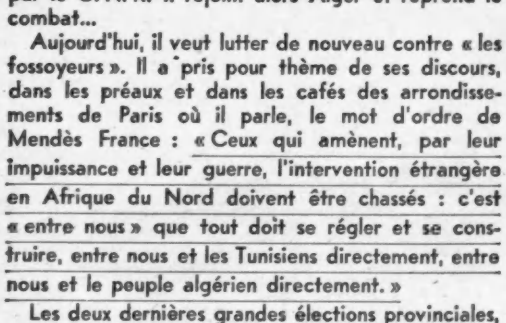
(Charpentier.)

M. PHILIPPE DECHARTRE
« Entre nous. »

Aujourd'hui, il veut lutter de nouveau contre « les fossoyeurs ». Il a pris pour thème de ses discours, dans les préaux et dans les cafés des arrondissements de Paris où il parle, le mot d'ordre de Mendès France : « Ceux qui amènent, par leur impuissance et leur guerre, l'intervention étrangère en Afrique du Nord doivent être chassés : c'est « entre nous » que tout doit se régler et se construire, entre nous et les Tunisiens directement, entre nous et le peuple algérien directement. »

Les deux dernières grandes élections provinciales, à Marseille et à Nevers, ont enregistré deux défaites de la politique gouvernementale en Algérie, et la victoire de MM. Defferre et Mitterrand.

M. Philippe Dechartre compte sur le même résultat à Paris.



(Agip.)

M. JOANNÈS DUPRAZ
« Je vous en prie. »

PARACHUTAGES D'ARMES POUR LE F. L. N. ?

● L'atterrissage à Bône d'un avion israélien chargé d'armes a créé une émotion considérable à Alger. Après quelques heures d'enquête, il fut établi qu'il s'agissait d'un avion effectuant dans des conditions normales un transport d'armes vers l'Amérique latine.

L'émotion ressentie à Alger s'explique par le fait que, depuis quelques semaines, l'état-major estime probable que les rebelles algériens bénéficient de parachutages d'armes.

En effet, des pilotes ont décelé, au cours de vols d'observation dans le Sud algérien, des balisages de pierres blanchies dans des régions désertes éloignées de toute base militaire française.

C'est la crainte de faciliter ces parachutages qui explique en grande partie le refus des militaires français d'évacuer les bases aériennes tunisiennes.

Certains chefs militaires vont même jusqu'à craindre l'intervention prochaine, dans la guerre, d'appareils pilotés par des nationalistes algériens.

COMMANDOS FASCISTES : APRES SUFFERT, LE BRUN ET HOVNANIAN

● Les groupes d'extrême-droite s'en prennent systématiquement, depuis quelques semaines, aux organisateurs des « Forums régionaux ». En décembre, à Nancy, M. Georges Suffert était « enlevé » et séquestré pendant le temps qu'aurait duré sa conférence. La semaine dernière, à Toulouse, Pierre Le Brun faillit subir le même sort. Les organisateurs de la réunion arrivèrent à temps pour mettre en fuite, sur le quai de la gare, les jeunes gens qui invitaient le secrétaire de la C. G. T. à les suivre. Le forum ne fut pas troublé ce soir-là, la préfecture ayant pris des précautions depuis les incidents qui, la semaine précédente, avaient éclaté à l'occasion d'une conférence de M. Edgar Faure.

Mais, dans la soirée, deux voitures prirent en chasse la 4 CV. dans laquelle se trouvaient M. Christol, étudiant en médecine et organisateur du forum, et M. Hovnanian, député radical de Seine-et-Oise. Les deux occupants purent regagner à temps les lieux de la réunion où ils alertèrent leurs amis qui se trouvaient encore là, mais leurs assaillants s'acharnèrent sur leur voiture qu'ils détruisirent. Une enquête est en cours, et M. Hovnanian va déposer à l'Assemblée une interpellation sur cette nouvelle agression.

UN COMMUNIQUE ESPAGNOL VEND LA MECHE

● Depuis plusieurs semaines, le gouvernement marocain s'inquiétait d'informations de nombreuses sources sur une collusion militaire franco-espagnole contre les irréguliers de l'Armée de libération marocaine.

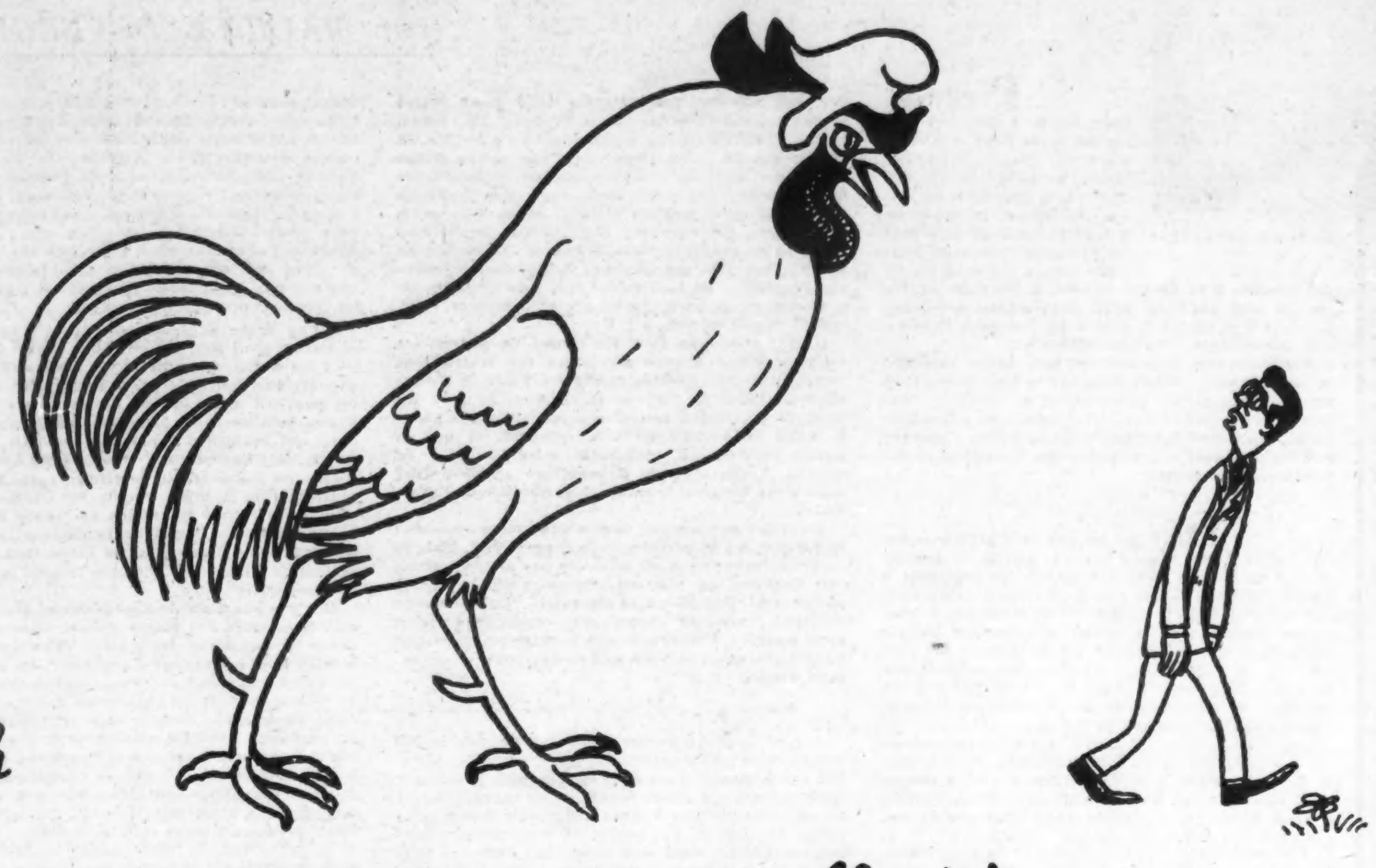
Cette collusion était niée à Paris et à Madrid où l'on parlait d'une simple « coopération ». Mais dimanche, un communiqué officiel espagnol fit état — pour la première fois — de l'existence d'un commandement « commun » air-terre-mer dirigeant les opérations au sud du Draa.

Ce communiqué a vivement embarrassé le Quai d'Orsay. Il intervient au moment où les relations franco-marocaines connaissent une nouvelle tension due à plusieurs causes :

— L'échec de la commission de Genève chargée d'enquêter sur l'enlèvement de Ben Bella, les Marocains ayant abandonné tout espoir de voir la France adopter les mesures qu'ils souhaitaient en faveur des leaders rebelles.

— Les répercussions dans l'opinion publique marocaine de la crise franco-tunisienne. L'Istiqlal vient de réclamer « l'évacuation des troupes étrangères ». Trois convois militaires français ont été arrêtés. L'Istiqlal tente de canaliser le mécontentement populaire pour imposer le remplacement de Si Bekkai et le remaniement ministériel qu'il réclame depuis plusieurs mois.

LA REVANCHE DU POULET



— Mangeons du Gaillard !

(Suite de la page 3.)

foi dans une victoire rapide, mais nous devons aussi nous préparer à toutes les éventualités. C'est pour avoir négligé ce principe que nous avons perdu l'Indochine.

Duchet confirme P.M.F.

Telle est la nouvelle version du dernier quart d'heure. Elle oblige les députés à se poser la question : sommes-nous prêts à mettre le pays en économie de guerre ?

« Economie de guerre », nécessité inéluctable pour continuer la guerre : voici que, cette semaine, M. Duchet et M. Pflimlin l'ont déclaré ensemble, reconnaissant que M. Mendès France avait raison quand il l'annonça il y a un an. Faut-il maintenant accepter cet effort ?

A cette question, les partisans de la solution de force répondent affirmativement, mais ils ajoutent en général :

— *Pas avec ce gouvernement. Nous sommes disposés à faire des sacrifices, à la condition qu'ils servent à quelque chose.*

Pour cette raison, la crise que l'on prévoit ne ressemblera pas aux autres, où chacun pariait avec bonne humeur sur un cheval, guettait un portefeuille au passage, jouait allégrement aux quilles.

Aujourd'hui, les hommes politiques de toutes tendances constatent, et ils le disent, que le courant antiparlementaire s'étend dans le pays. Ils ont été très frappés, par exemple, de l'accueil tumultueux, violent, que M. Edgar Faure a reçu à Toulouse. Ils se sentent « visés ». Ils parlent, plus qu'ils ne l'ont jamais fait, des lettres qu'ils reçoivent, de l'accueil que leurs électeurs leur réservent dans leurs circonscriptions.

M. Féron est revenu très déprimé d'une tournée chez les industriels parisiens qui financent habituellement les campagnes des modérés dans la Seine : ils n'ont pas accepté de donner un denier pour soutenir M. Alexis Thomas. « *Nous en avons assez* », disent-ils. Eux aussi.

Les menaces sérieuses

Pourtant les parlementaires n'ont pas d'idée précise sur la solution politique de remplacement.

Beaucoup sont maintenant persuadés qu'une crise pousserait les socialistes hors du gouvernement. M. Guy Mollet dit qu'il lui serait « *cette fois pratiquement impossible* » d'obtenir la participation de ses amis à un nouveau ministère. M. Albert Gazier y voit la chance de survie du cabinet Gaillard. Il estime que le M.R.P. et les radicaux n'accepteraient pas d'entrer dans une combinaison où la S.F.I.O. ne serait pas représentée.

Mais ce n'est plus l'opinion de la plupart des parlementaires. Il y a là un fait nouveau. Le M.R.P., pour sa part, semble avoir remis au magasin des accessoires la motion votée en 1957 à son congrès de Biarritz, et qui faisait au parti une obligation de ne participer qu'à un « gouvernement d'union ».

Ce gouvernement de large union, c'est celui de M. Gaillard. Le M.R.P. en a constaté la fragilité et l'impuissance. De plus, les ministres de ce parti se sont sans cesse trouvés en conflit, sur les problèmes d'Afrique du Nord, avec leurs collègues socialistes. Au M.R.P., on ne se gêne plus pour rompre, en paroles pour l'instant, la « trêve de Dieu » conclue avec la S.F.I.O. C'est le calme M. Pierre Schneiter qui, à la commission des Affaires étrangères, a lancé à M. Pineau, qui annonçait son départ pour la réunion de l'O.T.A.S.E. à Manille :

— *Vous mettez la clef sous la porte !*

Aujourd'hui, M. Pierre Pflimlin est convaincu qu'on ne peut tenter d'infléchir la politique algérienne qu'en laissant les socialistes hors du gouvernement. Mais, s'il est appelé, il entend solliciter des pouvoirs étendus pendant un an et imposer une réforme de l'Etat assurant un « gouvernement de législature ».

Les chefs du M.R.P. croient encore à l'efficacité d'une révision profonde des institutions ; l'expérience Gaillard, à cet égard, ne les a pas éclairés. Pour eux, c'est « *une question de vie ou de mort pour le régime* ». Au cours d'une récente réunion du groupe parlementaire, M. de Chevigné défendait cette thèse :

— *Nous sommes*, disait-il, *comme un poisson au bout de la ligne. Nous pouvons nous laisser amener au rivage ou casser le fil.*

— *Il faut casser le fil*, s'écria alors M. Pierre-Henri Teitgen. *Je suggère que nos députés quittent l'Assemblée et s'en aillent dans le pays faire campagne pour la réforme de l'Etat.*

Mais sa suggestion trouve peu d'écho.

Le programme Bidault

D'autres hommes que M. Pflimlin, au M.R.P., songent à l'héritage de M. Félix Gaillard. C'est le cas de M. Georges Bidault, qui travaille activement depuis plusieurs mois et prépare un « triumvirat » avec MM. Jacques Soustelle et André Morice. Il se voit déjà sollicitant l'investiture ; il souhaite des « pleins pouvoirs » :

— *Je veux avoir les mains libres*, dit-il à ses interlocuteurs. *Je ferai une politique nationale et, s'il le faut, je bousculerai un peu le pacte Atlantique.*

Certains lui objectent qu'il ne trouvera pas de majorité à l'Assemblée sur un pareil programme :

— *Du moins aurai-je réveillé ceux qui dorment*, répond l'ancien président du Conseil. *Quant au M.R.P., il n'y résistera pas. Il éclatera, et ce sera une opération salutaire de clarification.*

Contrairement à M. Georges Bidault, les chefs politiques n'envisagent pas la suite des événements avec pour préoccupation principale l'atomisation du M.R.P. Ils tiennent en revanche, depuis quelques jours, le plus large compte de ce que beaucoup appellent l' « *opinion de l'armée* » et les « *réactions de la rue* ». Ils rejoignent sur ce point le président de la République, qui conduisit déjà la dernière crise en fonction de ces deux éléments. Parce qu'on lui disait que l'armée (d'Algérie) se dresserait, M. René Coty n'appela pas M. René Pleven ; parce qu'on lui affirmait que la rue (d'Alger) se soulèverait, il ne sollicita ni M. Mendès France, ni M. Mitterrand.

Pourquoi pas Pinay ?

Pour résoudre une crise, le chef de l'Etat considère qu'il ne dispose donc pas de très nombreuses cartes. Il n'aime pas M. Pflimlin, qu'il trouve trop « clérical » et en qui les « bidaultistes » du cabinet présidentiel voient le rival n° 1 de leur candidat de prédilection. Quant à M. Robert Schuman, il compte des adversaires déterminés chez les modérés, en raison de sa position — trop libérale — dans l'affaire de Sakiet.

M. Antoine Pinay ne désespère pas cette fois d'obtenir les voix du M.R.P. : ce n'est pas pour rien qu'il a fait campagne contre le scru-

(Suite en page 7.)

Si le choix d'une boisson pour un homme est parfois difficile, c'est presque toujours un problème pour vous, Mesdames.
N'hésitez plus, buvez VABÉ.
VABÉ désaltère et réconforte.
"Qui boit VABÉ, va bien".
VABÉ est une création de la SUZE, la célèbre marque de gentiane.

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

MAURICE DUVERGER

FORUM

LA FIN ET LES MOYENS

par MAURICE DUVERGER

POUR l'honneur de la France et son rayonnement dans le monde, pour la simple vérité et pour l'honneur de chaque homme, la gauche a eu raison de poser la question d'Algérie sur le terrain moral. Quant à l'efficacité politique, elle a rendu ainsi un fier service à la droite. Celle-ci a pu faire croire que le seul problème était l'opposition des idéalistes et des réalistes. Elle a pu masquer l'absurdité fondamentale de son attitude.

Abandonnons, pour un instant, toute considération morale ; plaçons-nous sur le terrain du seul intérêt national. Et nous constatons que les idéalistes sont aussi des clairvoyants, qui ont conscience des données véritables du problème ; que les « réalistes » sont au contraire des aveugles, obstinés à nier la lumière.

DIRE que la guerre d'Algérie coûte 600 milliards de francs par an, qu'elle abaisse le niveau de vie des Français, qu'elle les contraint à l'austérité, voilà un assez piètre argument. Dépenser ces 600 milliards pour des investissements à long terme impliquerait le même abaissement provisoire du niveau de vie. Mais s'il était vraiment possible, à ce prix-là, de conserver une authentique présence française en Algérie, cet investissement politique aurait autant de justification, en un sens, que les investissements productifs.

Qu'on ne dise pas : la guerre d'Algérie est impossible économiquement. 600 milliards, cela représente moins de 5 % du revenu national. Un peuple peut accepter des sacrifices de cet ordre. Certes, il faut dénoncer la lâcheté d'une certaine droite, qui veut la guerre sans accepter d'en payer le prix. Il faut l'enfermer dans ce dilemme : « Augmentez les impôts ou bien faites la paix ». Mais une autre droite, autoritaire et dynamique, est aussi écœurée de la veulerie des modérés; elle est prête à imposer les sacrifices exigés par une politique de force.

Quand la droite parle de distendre les liens qui nous unissent aux alliés atlantiques, quand elle brandit le drapeau de l'indépendance nationale, la gauche va-t-elle renverser ses propres positions pour devenir le champion de l'O.T.A.N. ? Ce néo-neutralisme de droite, est-ce à nous de le vilipender, qui n'avons pas attendu 1958 pour lutter contre la « satellisation » de la France ? Là encore, certes, il faut rappeler à ces néophytes le prix de l'indépendance, leur répéter ce que nous crions depuis dix ans . qu'il faut cesser de réclamer des dollars pour être enfin libres, que cela implique des sacrifices intérieurs sérieux. Mais, cela posé, allons-nous défendre les bons offices américains après avoir toujours protesté contre l'ingérence de Washington dans nos affaires ? Allons-nous approuver l'évolution de la Tunisie vers une situation de type sud-vietnamien, après avoir justement critiqué M. Ngo Dinh Diem ?

Il faut aller plus loin. En temps de guerre, les régimes démocratiques admettent des restrictions temporaires aux libertés publiques. Faire la guerre implique l'état de siège et la censure. Si de telles mesures pouvaient résoudre la question d'Algérie, il serait concevable qu'on y recourût, et que la nation entière soit réellement mise sur pied de guerre. Après tout, ni Robespierre ni Saint-Just n'auraient hésité si le salut de la République l'avait exigé.

Il est des moyens que nous n'admettrons jamais : la torture, les bombardements type Sakiet. Mais ils sont très marginaux au point de vue de l'efficacité. Sur d'autres, on pourrait composer s'il le fallait absolument. Sur les plans essentiels : indépendance nationale, rigueur économique, courage civique, nous sommes d'accord depuis longtemps. Plus que sur les moyens, c'est sur les fins que porte le désaccord fondamental.

LA encore, le point de vue moral a faussé les perspectives. La gauche croit à l'égalité des hommes et au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : la droite fonde sur un racisme latent le droit des peuples évolués à disposer des peuples moins développés. Cet aspect de la question, essentiel en théorie, est moins important dans les faits qu'un autre aspect, strictement réaliste. Le fond du problème, c'est que la droite poursuit un but inaccessible, un mirage illusoire. C'est que des renforts militaires, l'austérité économique, une politique de force cohérente, un gouvernement et une économie de guerre n'aboutiront pas à conserver l'Algérie mais à la perdre.

Il faut répéter sans trêve ces vérités essentielles: 1° le mouvement de « décolonisation » est irrépressible : on peut seulement le freiner, non l'arrêter définitivement ; 2° il est d'autant plus fort que les ex-peuples coloniaux sont plus évolués : or, dans aucun autre sans doute, on ne trouve autant de cadres évolués qu'en Algérie ; 3° les nouvelles nations indépendantes ne sont jamais totalement indépendantes : elles sont pratiquement obligées de s'intégrer dans des « systèmes politiques » : américain, russe, nassérien, français, etc. ; cette tendance est d'autant plus forte que les nations en question ont une situation stratégique qui leur confère une importance plus grande : or, l'Afrique du Nord occupe une position-clé.

Qu'on cesse de nous rebattre les oreilles avec le Portugal et son Goa. Si nous étions le Portugal — c'est-à-dire un petit pays, situé dans une zone excentrique, lourd de passé mais privé d'avenir — on pourrait nous laisser dormir dans la torpeur d'une dictature bien-pensante, ennuyeuse et inefficace, qui maintient son peuple au plus bas niveau de vie de l'Europe. Si l'Algérie était Goa — c'est-à-dire un lambeau de territoire sans importance, petit bouton à peine visible sur l'immense corps d'un géant, nous pourrions continuer à jouer les colonialistes au temps de la décolonisation. Ainsi les princes de Monaco et de Liechtenstein peuvent maintenir l'image de fossiles vivants au siècle de la démocratie.

Il n'y a que deux destins possibles pour l'Algérie, que deux seuls. Ou entrer comme nation autonome dans le « système français », dans ce Commonwealth qu'il est urgent d'organiser. Ou entrer dans un autre « système » : russe, américain, nassérien. La politique de force préconisée par la droite française aboutit à la seconde solution : car elle détruit la confiance sans laquelle la première est impossible. La guerre à outrance, l'austérité économique, le néo-neutralisme, le régime autoritaire : tous ces moyens énergiques en apparence peuvent aboutir seulement à maintenir le statu quo algérien pendant quelques années (quatre à cinq) ; et, ensuite, à la perte totale. Notre politique libérale est la seule capable de sauver à long terme ce qui peut l'être encore de l'Algérie française. Elle n'est pas seulement la seule conforme aux principes de la civilisation française : elle est aussi la seule conforme à l'intérêt national. Les Soustelle, les Bidault, les Morice, qui sacrifient l'avenir du Commonwealth français au maintien provisoire de la situation des colons, ne font que recommencer avec moins de brio la politique de l' « après nous le déluge ».

PIERRE VIANSSON-PONTÉ

20 % SUR LES INVESTISSEMENTS

par PIERRE VIANSSON-PONTÉ

LORSQU'IL a fallu, l'été dernier, puis de nouveau au début de l'hiver, abattre quelques centaines de milliards dans les dépenses de l'Etat prévues pour 1958, le choix fut difficile. Pouvait-on couper dans les dépenses dites « ordinaires » — c'est-à-dire dans les effectifs et les traitements des fonctionnaires, les charges de la dette publique ? Toucherait-on aux subventions accordées à l'économie ? Quelles compressions étaient possibles dans les crédits militaires ? Enfin, devrait-on renoncer à certains investissements, aux grands travaux, à l'équipement, gages de l'avenir ?

Finalement tous les chapitres du budget furent atteints par les économies. Mais très inégalement.

Une réduction massive des subventions eût compromis toute tentative de stabilisation des prix, des salaires et de la monnaie. Et puis 1958 est une importante année électorale, pour les modérés et le centre-droit surtout, partis de notables qui occupent de fortes positions cantonales et sénatoriales. Les subventions furent les moins maltraitées.

Le train de vie de l'Etat et de ses agents n'est pas somptuaire, quoi qu'on en dise ; les charges administratives sont difficilement compressibles. Et déjà les fonctionnaires, base de la clientèle électorale socialiste, revendiquent une amélioration de leur sort. La compression des dépenses ordinaires s'établit à 9 %.

Les missions confiées à l'armée sont écrasantes, encore que mal définies. Les militaires avaient un peu exagéré leurs besoins. Surtout, ils savaient que, le moment venu, ils seraient en mesure d'opposer aux impératifs budgétaires la raison d'Etat. Les économies pratiquées dans les budgets militaires totalisèrent, théoriquement, 16 %.

Restaient les investissements, c'est-à-dire l'avenir. Pour plaider leur cause, ni lobby, ni parti, ni syndicat. Aucune pression électorale, aucune raison d'Etat immédiate ne jouent en leur faveur. Le « budget de l'avenir » fut amputé de 20 %.

CETTE semaine c'est ce budget des investissements qui vient en discussion à l'Assemblée nationale, après dix jours de durs débats consacrés aux crédits militaires. Il comprend deux éléments distincts : d'une part, les fonds destinés à la poursuite des travaux en cours, appelés « crédits de payement » ; d'autre part, les dépenses prévues pour le lancement de travaux neufs, désignés sous le nom d' « autorisation de programmes ».

Les crédits de payement se voient consacrer plus de milliards qu'en 1957 : 1.280 contre 1.132, soit un progrès apparent de 14 % dont MM. Gaillard et Pflimlin se félicitent. Mais les travaux déjà commencés les années précédentes coûteront cette année un peu plus qu'en 1957 : l'augmentation tant vantée correspond juste à un maintien des crédits.

Quant aux autorisations de programmes (1.127 milliards), elles sont inférieures de 13 % à celles que prévoyait le budget de 1957 (1.295 milliards) et de 7 % à celles qui avaient été maintenues après les coupures de l'été dernier. La hausse des prix attendue cette année dans le secteur des biens d'équipement étant de l'ordre de 15 % par rapport à 1957, les travaux autorisés sont donc, en valeur réelle, inférieurs de 20 % à ceux de l'année précédente.

CONCRETEMENT, ces coupes atteignent d'abord l'équipement des administrations, diminué des trois quarts, et la reconstruction (qu'il ne faut pas confondre avec la construction). Touchant à son terme, la reconstruction voit amputer ses crédits des deux tiers.

Viennent ensuite les transports : presque un tiers de réduction. Aucun grand chantier routier ne sera ouvert cette année ; les projets d'autoroutes (Sud de Lyon, Vienne-Valence et Metz-Thionville) et de grandes routes nationales (Caen-Tancarville et Avallon-Auxerre) sont reportés à plus tard ; la S.N.C.F. disposera de 20 milliards de moins pour reconstruire ses gares et électrifier ses lignes ; le dragage des ports maritimes est ajourné ; les travaux d'aménagement ou de création de plusieurs canaux navigables (Valenciennes-Dunkerque, Canal du Nord) sont annulés ou abandonnés.

Bien que prioritaire, le secteur de l'énergie est également touché. Douze ouvrages hydro-électriques devaient être mis en chantier cette année : la consommation française d'électricité double en dix ans. Neuf sur douze ont été rayés des prévisions lors des compressions de septembre, les trois derniers viennent d'être supprimés aussi. Aucun barrage ne sera donc entrepris en 1958. Ni d'ailleurs la construction de l'usine marémotrice de la Rance. Le programme de modernisation et d'équipement des houillères est sévèrement freiné, en Lorraine notamment. Les projets d'industrie atomique eux-mêmes ne sont pas indemnes : l'usine d'eau lourde, depuis longtemps prévue, est remise à plus tard.

Seuls quelques secteurs essentiels sont préservés ; le gaz de Lacq, dont les crédits sont maintenus ; la recherche et l'exploitation pétrolière outre-mer ; et surtout les constructions et l'équipement scolaires, qui obtiennent 15 % de plus qu'en 1957.

DANS le détail, les abattements qui ont été pratiqués ne sont pas les plus mauvais qu'on pouvait attendre. La plupart même sont habiles. Certains, qui ne signifient qu'un ralentissement, non un recul, seraient supportables si le coup de frein de 1958 pouvait être suivi dès 1959 d'un léger coup d'accélérateur. Mais l'ensemble des suppressions, réductions, ajournement décidés est extrêmement inquiétant.

Dans un monde que tout pousse à se transformer, à avancer, la France s'arrête. A la veille du Marché commun, elle gaspille ses cartes. A l'heure où les deux tiers de l'humanité entreprennent de passer directement du moyen âge dans le siècle de l'atome, elle s'épuise dans une guerre coloniale.

La décision prise pour le « budget de l'avenir » n'est pas un refus de choisir : c'est au contraire un choix. Dans la logique de la politique française actuelle, ce choix est malheureusement inéluctable.

(Suite de la page 5.)

tin d'arrondissement ; le M.R.P. lui en sait un gré infini.

Bien des socialistes pensent aussi qu'une expérience Pinay leur permettrait de lever « l'hypothèque Lacoste » et de laisser enfin la droite gouverner. Ils donneraient même volontiers un petit coup de pouce en s'abstenant dans le vote d'investiture.

M. Pinay considère en outre comme un atout maître les suffrages poujadistes, qui lui seraient, cette fois, apportés en dot, comme d'ailleurs à tout autre candidat qui s'appuierait sur une majorité de centre-droit.

D'autres hypothèses encore sont échafaudées : on commence même à parler d'un gouvernement d'anciens présidents du Conseil : MM. Guy Mollet, Edgar Faure, René Pleven, Robert Schuman et Antoine Pinay.

M. Coty réfléchit

Très inquiets, devant la vague d'antiparlementarisme qui monte, devant l'ampleur que prend la guerre d'Algérie, devant les responsabilités qui les écrasent, beaucoup de députés se demandent aujourd'hui s'ils ne doivent pas remettre ces responsabilités entre les mains de Charles de Gaulle. Si, dans les couloirs des Assemblées, on ne rencontre pas un député qui ne parle de crise, on n'en rencontre pas un non plus qui ne parle de « la solution de Gaulle ».

La droite classique n'aime pas le général.

— *Avec lui, on peut s'attendre à tout*, entend-on fréquemment. *Il est fort capable de bouleverser toute notre politique internationale.*

C'est ce que M. Bidault traduit par :

— *Il va nous refaire le coup de la « belle et bonne alliance ».*

Pourtant, peu de députés du centre ou de droite refuseraient d'apporter leur voix au général de Gaulle. Si certains, comme Mᵉ Isorni, assurent qu'ils seraient « dans les 80 résistants », la plupart ont l'opinion qu'exprimait récemment l'un d'eux :

— *Mieux vaut être mis en congé qu'être jetés à la Seine.*

Le M.R.P. est réticent. Mais seuls les socialistes — avec les communistes — semblent sérieusement hostiles. M. Guy Mollet dit à tous ceux qui lui parlent de la venue au pouvoir du général de Gaulle :

— *Six mois plus tard, ce serait le Front populaire, et je n'aurais plus aucun moyen de l'empêcher.*

Depuis cette semaine, les députés considèrent que si l'opinion joue contre « le Parlement », le président de la République n'hésiterait plus à faire appel au général. M. René Coty l'a confié à plusieurs de ses visiteurs. C'est peut-être cette menace qui donne au gouvernement Gaillard quelques chances de survivre un peu.

JEAN FERNIOT.

JUSTICE

Jacqueline et Abdelkader Guerroudj

● *Des prêtres, des écrivains, des universitaires français demandent au Président Coty de gracier un couple condamné à mort, dont le dossier lui est soumis cette semaine. Robert Barrat explique ici pourquoi.*

LES membres du Conseil supérieur de la Magistrature, qui assistent le Président de la République dans ses décisions de grâce, ont, cette semaine, sur leur bureau, un dossier difficile. Celui des condamnés à mort Abdelkader et Jacqueline Guerroudj, deux des « Combattants de la Libération » dont le procès se déroula en décembre dernier devant le Tribunal militaire d'Alger.

De tous côtés des voix viennent de s'élever pour que les trois condamnés ne soient pas exécutés : MM. Edmond Fleg, le doyen Chatelet, le pasteur Roser, le professeur Laurent Schwartz, Jean-Paul Sartre, Francisque Gay, Henri Laugier, Louis Martin-Chauffier et François Mauriac ont, dans un message public, conjuré M. René Coty « d'empêcher que l'irréparable soit accompli ».

Pas de victime...

Les Guerroudj — ainsi que leur ami Taleb — ont été condamnés à mort pour « association de malfaiteurs » et « tentative de destruction d'immeubles par substance explosive et tentative d'assassinat ». Ils ont reconnu avoir fait partie du réseau clandestin communiste — les « Combattants de la Libération » — mais ils nient énergiquement avoir jamais voulu provoquer la mort d'autrui. Les deux bombes que Jacqueline Guerroudj fut chargée de transmettre par son réseau étaient destinées à ne faire aucune victime, et d'ailleurs elles n'explosèrent même pas.

La première fut déposée le 14 novembre 1956 dans les locaux d'une centrale d'électricité d'Algérie ; son mécanisme avait été remonté de telle sorte qu'elle ne devait exploser que vers 19 h. 30, bien après la sortie du personnel de l'usine. On découvrit rapidement qu'elle avait été posée par un ouvrier de l'E.G.A., Fernand Yveton, militant communiste. Il fut jugé en janvier 1957, au moment où les attentats du Milk Bar et de la Cafeteria révoltaient l'opinion algéroise : Yveton fut condamné à mort et guillotiné.

Laissée par Jacqueline Guerroudj chez des comparses, la deuxième bombe fut abandonnée dans un car vide de C.R.S. Malgré l'absence de victimes, et bien que la preuve eût été faite qu'Yveton et Jacqueline Guerroudj avaient refusé de placer des bombes dans des endroits où il risquait d'y avoir des victimes humaines, les juges militaires d'Alger obtinrent trois condamnations à mort dont celle du mari Guerroudj.

Une institutrice

Les Guerroudj ne sont pas d'ordinaires « malfaiteurs ». Jacqueline appartient à une famille connue de la bourgeoisie rouennaise : licenciée en droit, certifiée de philosophie, dès son arrivée en Algérie elle ouvre les yeux sur les injustices économiques et sociales dont souffrent les musulmans. Institutrice, elle rencontre un confrère musulman, Abdelkader Guerroudj, et la nation algérienne.

« *Je me sens Algérienne...*, déclare-t-elle lors de son procès, *parce que j'aime ce pays que j'ai vu souffrir. Il m'était impossible de me tenir à l'écart de la lutte, bien que je déteste plus que tout la guerre et la violence.* »

Même langage dans la bouche de son mari qui ne renie rien de ses activités clandestines ni de son passé de militant.

Lui aussi se veut Algérien, mais non antifrançais. Il a épousé une Française :

« *L'intérêt de la France*, déclare-t-il à ses juges, *n'est pas d'avoir ici des valets prêts à tout moment à passer au service d'un maître plus puissant, mais des amis ayant librement consenti cette amitié. L'Algérie appartient à tous ceux qui, par-dessus les barrières artificielles de la race ou de la religion, décident d'y vivre côte à côte, en égaux et en frères.* »

Le choix

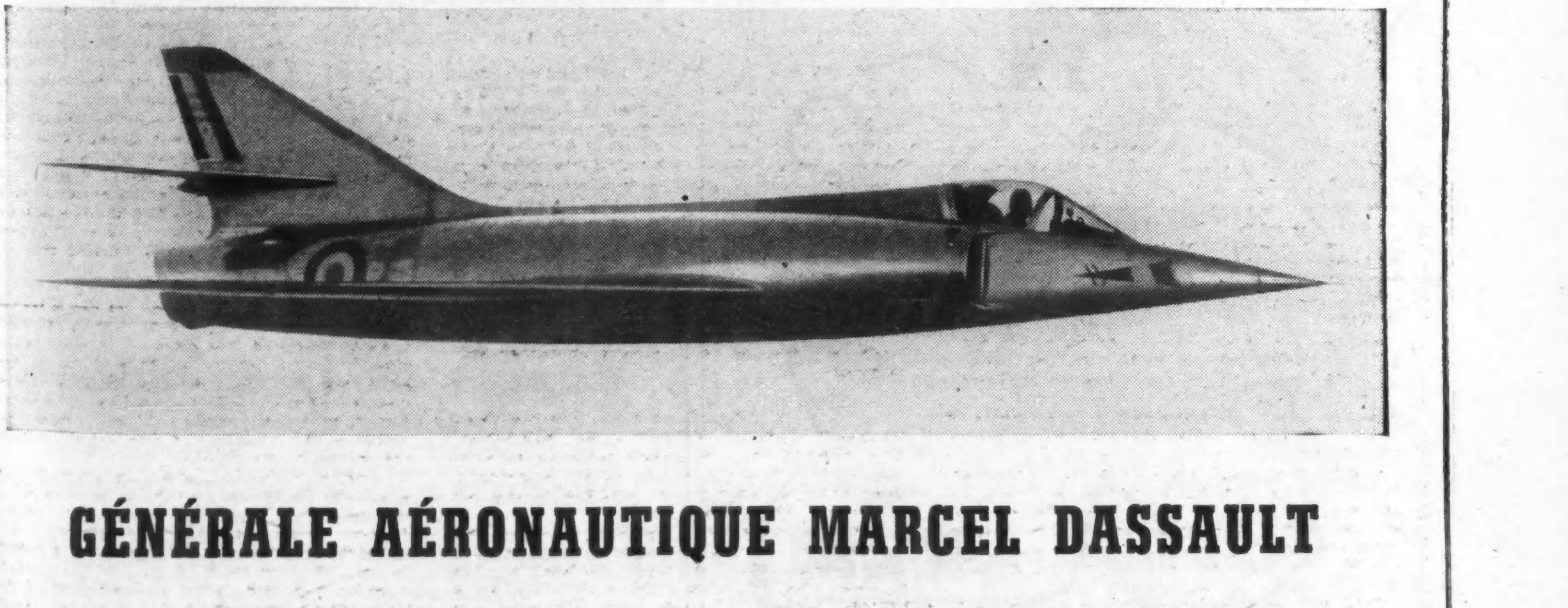
En réalité, une ombre a pesé sur la délibération des juges d'Alger : celle de Fernand Yveton. « Nous avons tué l'agent d'exécution. Nous ne pouvons faire moins que de tuer également ses complices. » C'est le raisonnement qui a entraîné les juges loin des critères traditionnels de la justice française.

Dans un des plateaux de la balance que les membres du Conseil supérieur et le Président Coty ont

ETENDARD IV

RÉACTEUR S. N. E. C. M. A. « ATAR »
AVION EMBARQUÉ
DESTINE AUX PORTE-AVIONS « FOCH » ET « CLEMENCEAU »

détient depuis le 18 janvier 1958 le record du monde de vitesse sur 1000 km



GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE MARCEL DASSAULT

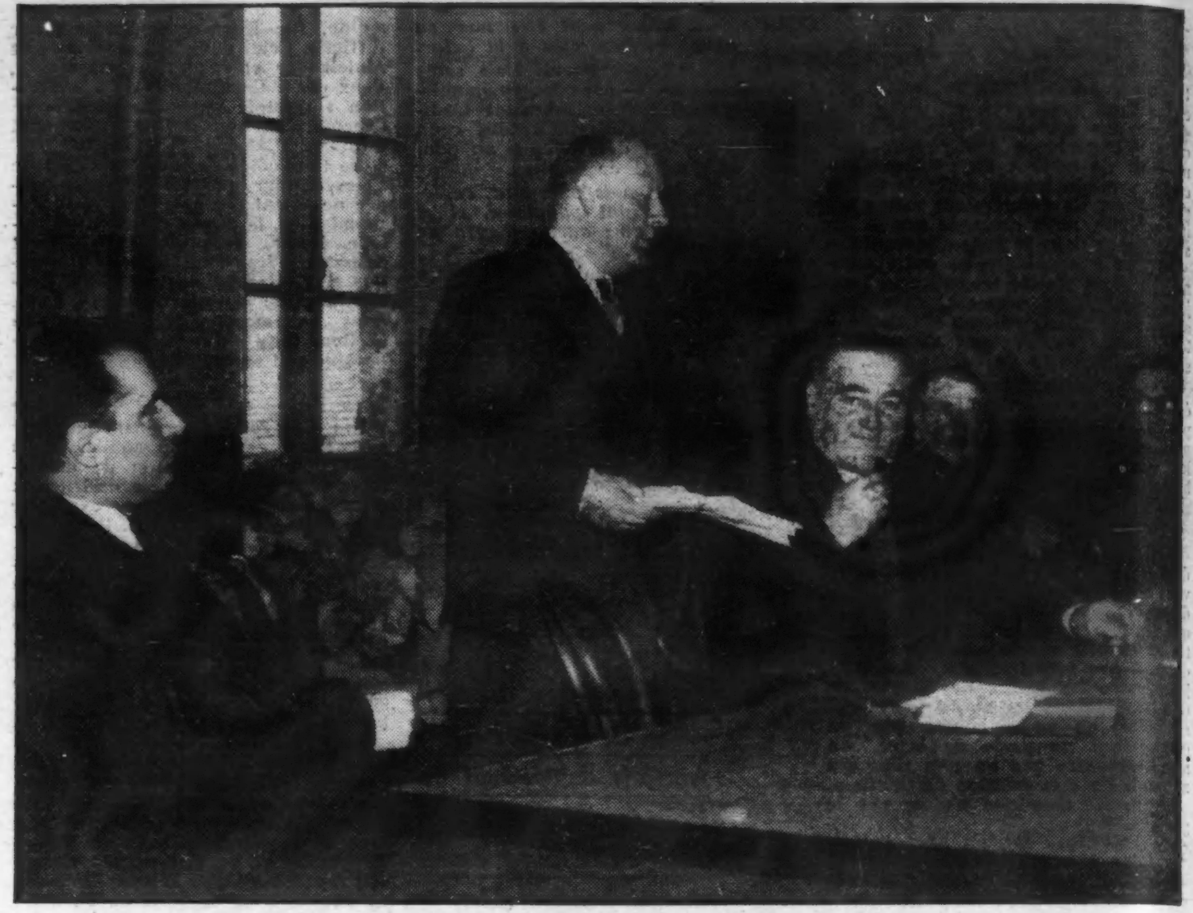
cette semaine sous les yeux, il y a la tête coupée de Fernand Yveton. Dans l'autre, le poids de deux jeunes êtres qui s'aiment, dévoués, idéalistes, patriotes, et qui n'ont pas de sang sur les mains ; elle Française, lui musulman, préfiguration, quoi qu'il arrive, de l'Algérie réconciliée de demain. Il y a le poids de leurs cinq enfants. Aussi le poids de ces millions d'Algériens et de Français, las de la haine, et qui croient que ce n'est jamais se montrer faible que d'être juste et généreux.

ROBERT BARRAT.

ÉLECTIONS

Coup d'œil dans la Nièvre

● *Notre envoyé spécial Jean Cau est allé voir les dernières et pittoresques réunions d'une élection-test au centre de la France.*



UNE RÉUNION PUBLIQUE DANS LA NIÈVRE (1)
Le vieil Augereau et le jeune Bonaparte

LE vendredi 28 février, à 19 h., il fait froid et il fait nuit à Dornes, chef-lieu de canton de la Nièvre. Dans un minuscule café mal éclairé, quatre paysans silencieux boivent du vin rouge.

En face d'eux, un groupe de conspirateurs discutent à voix basse. Leur chef, visiblement, vient de la ville. Il a le teint des gens mal oxygénés habitués aux longues veilles sous la lampe électrique. Il est beau avec des traits réguliers. Avec son pardessus sombre et son écharpe noire, son visage blême et ses yeux bordés d'un cerne, il me fait irrésistiblement penser à un prêtre. Je reconnais François Mitterrand, député U.D.S.R. de la Nièvre.

A sa droite, un petit homme sexagénaire et à moitié chauve : le docteur Dubois, candidat U.D.S.R. au siège de Léon Dagain. Qui sont les autres ? Des notables et des costauds.

Il y a deux ans, dans ce même village, Mitterrand n'avait pas pu parler. A coups de poing et de lancers de tomates, les poujadistes, alors au sommet de la vague, l'en avaient empêché. D'où, cette fois, la présence des costauds, je suppose, dont l'un me fascine.

Assis de trois quarts sur une chaise, l'œil et le cheveu noirs, il mastique du chewing-gum et, perdu dans un rêve, se désintéresse de l'ultime leçon que Mitterrand fait à ses ouailles.

Un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons dans une salle de la mairie. Une vingtaine de paysans y sont déjà installés lorsque Mitterrand, accompagné de son brain-trust et de son muscle-trust, fait son entrée.

Au docteur Dubois, trois semaines épuisantes de campagne électorale dans le sillage de l'infatigable Mitterrand, ont donné une bonne tête désabusée et une mine tout à fait docile.

C'est ainsi que j'imagine le vieil Augereau suivant le jeune Bonaparte pendant la campagne d'Italie... En deux temps et trois mouvements, un bureau est constitué.

Où sont les poujadistes ?

Une grisonnante grand-mère préside, assistée d'un paysan gros et d'un paysan maigre à l'air ahuri et au menton en galoche. La parole est donnée au docteur Dubois :

« La France n'a plus de devises... Nous sommes pour une solution fédéraliste en Algérie... Ma conscience... »

Je jurerais que les paysans qui, mâchoire pendante, écoutent ce discours prononcé d'une voix monocorde, n'y comprennent pas un traître mot. Le docteur Dubois nage vers sa conclusion comme un baigneur épuisé vers la grève.

Ouf ! c'est fini ! Mitterrand quête des contradicteurs. Où sont les poujadistes, les violences et les injures d'antan? Personne ne bouge, personne ne parle et le silence s'épaissit...

Par bonheur, « il » est venu. « Il » a l'allure du contradicteur idéal : une grosse tête rouge, des yeux bleus, une voix claire. Par-dessus le marché, « il » est meunier. Il parle enfin et demande à Mitterrand pourquoi, lorsqu'il était ministre de la France d'Outre-Mer, il n'a pas appliqué les réformes qu'il préconise aujourd'hui.

Mitterrand, allégrement, bondit sur le ring. On comprend tout de suite que le meunier ne va pas faire le poids. Décontracté, le député de la Nièvre commence à frapper.

L'onction est toujours là, mais aiguisée de sarcasmes, mais « méchante ». C'est que le meunier est une vieille connaissance : il y a deux ans, il était au premier rang des cogneurs et des lanceurs de tomates...

« Et vous voilà seul, aujourd'hui ? Où sont vos amis ? Où avez-vous pris cette contenance paisible ? Vous aurait-on fait la leçon ? Seriez-vous devenu habile ? »

Le meunier encaisse.

Mitterrand lui déclare qu'il a l'oreille fine et qu'il l'a entendu à une précédente réunion répondre que *« Mendès France était un vendu et Mitterrand un faisan »*.

Il conclut en brossant un tableau de son action au ministère de la France d'Outre-Mer et en affirmant au meunier que si ses « amis » poujadistes et indépendants-paysans (« si peu indépendants et si rarement paysans ») n'avaient pas renversé le Cabinet dont il faisait partie, la France ne serait pas au bord du gouffre où elle se trouve aujourd'hui.

Le meunier est k.-o. Il balbutie qu'il est seul, que Bidault et les maîtres des trusts algériens ne sont pas ses amis. Il est seul, très seul... Il sort.

Un paysan demande au docteur Dubois pour qui il se désistera au second tour s'il n'a pas un nombre de voix suffisant.

« Pour un républicain, répond le docteur, *c'est-à-dire que celui à qui j'offrirai mes voix ne sera ni un communiste ni un poujadiste. »*

« C'est tout ce que je voulais savoir », répond le paysan.

Deux ou trois idées

La séance est levée. Les auditeurs sortent dans la nuit et le froid. Ils ne discutent pas. On les sent lourds de leur poids de glèbe et de fatigue, cadenassés dans leurs habitudes, accrochés à deux ou trois idées ruminées et ressassées pendant que le soc de la charrue ouvre la terre ou que le cheval dodeline de la tête dans le chemin défoncé.

« Pourquoi le cousin ou le frère n'a-t-il ni eau ni électricité dans sa ferme ? Et la fièvre aphteuse ? Et pourquoi la location d'un taureau pour monter la vache coûte-t-elle si cher ? Pourquoi les mairies ne réclament-elles pas d'autorité l'insémination artificielle ? Et les taux de la viande ? Et ceux du lait ? »

Algérie, devises, déficit, impérialismes soviétique et américain, ils baissent la tête comme au passage d'avions à réaction, lorsqu'ils entendent vrombir ces mots redoutables... S'ils sont venus, ce soir, c'était surtout « pour voir » comme le dit un vieillard en pantoufles qui se hâte vers sa maison endormie.

Dans la voiture qui file vers Nevers où, à 21 heures, doivent se tenir deux grandes réunions de clôture, l'une avec Mitterrand - Auxionnaz - Dubois, etc., l'autre avec Pinay-Legendre-Gaillon, etc., je médite sur ce curieux métier qu'est celui de *parlementaire*. J'admire les fatigues, les peines et les travaux de Mitterrand. Je revois son visage pâle, ses yeux cernés, j'entends sa voix à l'ambitieuse onction qui découpe le meunier en lanières. Pendant trois semaines, les représentants de six partis politiques, tassés dans des 203 ou des tractions, ont ainsi sillonné le département pour aller battre le rappel des voix jusque dans la plus crottée des communes. Ils se sont croisés, rencontrés, accordés, engueulés.

A quoi me font-ils penser, lorsque je revois les paysans de Dornes ou les trois employés de la voirie de Nevers à qui je demandais leur avis sur les élections ? A des taupes qui auraient

(1) De gauche à droite : M. François Mitterrand, le Dr Dubois, candidat U.D.S.R., MM. Guyollot, Perrin et Robin.

Le nouveau numéro (Mars-Avril) des

CAHIERS DE LA REPUBLIQUE

VIENT DE PARAITRE

AU SOMMAIRE, EN PARTICULIER :

— Une affaire d'honneur, par Pierre-Henri SIMON
— Souvenirs d'un militant (1934-1939), par Jacques KAYSER
— La révision constitutionnelle, par Roger PINTO
— Le développement de l'Inde, épreuve de la démocratie, par Joan ROBINSON
— De Dien-Bien-Phu à Bamako, par P.A. FALCOZ

et UNE ETUDE FONDAMENTALE

Les conséquences économiques et financières de la guerre d'Algérie

Pour être sûr de trouver les « CAHIERS DE LA REPUBLIQUE » abonnez-vous dès maintenant :
France : 1.500 fr. – Etranger : 1.800 fr. – Soutien : 3.000 fr. C.C.P. Paris 13.693.09

LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE — 3, rue des Pyramides, PARIS

creusé par leurs périples un immense labyrinthe dans la terre nivernaise sans jamais surgir à la lumière. Ils ont bouleversé le sous-sol mais la croûte reste intacte. Comment la crever ? Où la crever ? A Nevers, peut-être ? Attendons 21 heures.

M. Pinay préside

M. Pinay préside un dîner d'une dizaine de couverts à l'Hôtel de France, au côté de M. Legendre.

Je n'avais jamais vu M. Pinay ni sa petite tête alerte qu'il tourne promptement à gauche ou à droite. M. Pinay, au contraire de Mitterrand, a une tête provinciale, locale, banale. Il a un air de famille avec les personnalités qui l'entourent et approuvent les commentaires sur le repas qui leur est servi. Son poulain, M. Gaillon, rouge jusqu'au violacé et chauve, donne une telle impression de force qu'on le verrait volontiers saisir M. Pinay entre deux doigts et le percher sur son épaule. Il n'en fait rien.

Officier du Mérite Agricole, vice-président du Syndicat d'Exportation de la race charolaise, administrateur de la Caisse de Crédit Agricole, etc., Georges Gaillon est un monsieur sérieux.

> *« Au nom de principes et du simple bon sens,* déclare-t-il dans son programme, *je combats la politique de socialisation et de collectivisation, je défends la politique libérale. »*

A défaut, parfois, de leur programme, tous les candidats sont d'ailleurs sérieux que les partis présentent à cette élection partielle.

Le cas du docteur Benoist, candidat socialiste, est symbolique du drame de la S.F.I.O. crucifiée sur la croix du mollétisme. On murmure, en effet, que le docteur Benoist, dont les mérites sont aussi grands que le talent d'orateur, est « minoritaire ». Que dit-il sur l'Algérie ?

> Que *« la situation militaire n'étant plus menaçante, la droite voudrait revenir à l'ancien statut ».* Que le triptyque de Guy Mollet : *« cessez-le-feu, élections libres, nouveau statut » est toujours valable ».* Que *« de cette grande force de paix qu'est l'Internationale ouvrière dont les grand noms sont chez nous André Philip, Gaston Defferre et Daniel Mayer* (sic), *Benoist est le soldat ardent et passionné ».*

Fait remarquable, durant toute la campagne électorale, pas une seule fois les orateurs socialistes n'ont prononcé le nom de Robert Lacoste dont l'existence, dans la Nièvre, semble relever du mythe. On imagine Benoist répondant en ces termes à un contradicteur qui l'interrogerait sur notre ministre en Algérie :

> *« Lacoste ? Il n'existe pas. C'est une invention de la droite !... »*

M. Legendre au Sahara

Il est 21 heures et sous les halles du marché Saint-Arigle, François Mitterrand ouvre le meeting de l'U.D.S.R. Quinze cents, peut-être deux mille personnes sont venues pour l'entendre : c'est un énorme succès. A peine a-t-il présenté le bureau où l'on remarque notamment M. Anxionnaz, député ancien ministre, Joseph Perrin, sénateur (blanc) de la Côte-d'Ivoire, M. Lisette, président (noir) de l'Assemblée du Tchad, et, bien entendu, le docteur Dubois, que les lumières s'éteignent. Des pétards éclatent. L'auditoire, maintenant invisible, s'amuse.

« La France... » s'écriait Mitterrand et, d'un coup, la France a disparu, avalée par la nuit et, micros débranchés, est devenue muette. La lumière revient. *« La France a les yeux fixés sur les élections de la Nièvre... »* François Mitterrand passe la parole à Joseph Perrin.

Au-dessus de l'estrade, en énormes lettres rouges, s'étale le mot : *« Ravitaillement ».* Des barrières de bois protègent, à gauche et à droite, les boutiques où, victorieux, pendent des quartiers de bœuf. Pendant que M. Perrin loue la loi-cadre en Afrique noire, quatre cents mètres plus loin, au marché Carnot, M. Legendre, député de l'Oise, affirme catégoriquement à un maigre auditoire que

> *« l'avenir de chaque Français se joue au Sahara ».*

M. François Mitterrand au micro
« La France en a assez de votre guerre pour la guerre ! »

Après qu'un groupe de vigoureux gaillards l'aient traité de « salaud » et de « vendu », Legendre stigmatise *« la Tunisie à qui la France a donné son indépendance et qui ne sait pas la mériter »* ainsi que Bourguiba *« complice des assassins de nos soldats ».*

A côté de moi, une femme en fichu paraît se désintéresser de l'avenir du Sahara et des agissements de Bourguiba. Je lui dis :

> *« Il fait pas chaud, ici, hein? »*

Elle me montre un étal recouvert d'une bâche verte :

> *« C'est la cinquième fois que je viens,* me dit-elle. *Je protège mes œufs. On ne sait jamais. »*

M. Pinay, dont la petite tête disparaît sous un chapeau noir et mou, prend la parole. Attention, dit-il,

> *« la France veut se lancer dans un dirigisme qui conduit au marxisme. Or, il n'y a que deux voies ; l'une, le libéralisme, laisse son initiative à l'action ; l'autre, le marxisme, conduit à la taxation de l'héritage, à la suppression de la propriété privée et à la collectivisation ».*

M. Pinay parle d'une voix sage qu'il n'arrive pas à indigner. Au bout de dix minutes, il se rassoit. De l'Algérie, *il a préféré ne pas dire un mot.* La parole est aux contradicteurs.

S'avance un bizarre personnage coiffé d'un « objet » qui tient à la fois du casque de motocycliste et de la touloupe. Il lance une bordée d'injures à l'adresse de nos représentants à l'Assemblée, crache dans le micro et s'en va en écumant. Tout le monde rit, sauf MM. Pinay, Legendre et Gaillon.

Un légionnaire au micro

Le deuxième et dernier contradicteur est saoul :

> *« J'ai fait quinze ans de Légion, moi. A la Légion, y'a des hommes. Ici, derrière moi* (il désigne M. Pinay) *y'a que des homosexuels* (il emploie un autre mot). *Moi, je dis que si la Légion... »*

On débranche le micro. La plus lamentable réunion électorale à laquelle j'aie jamais assisté est terminée. Je rencontre mon costaud mâcheur de chewing-gum, venu pour se distraire, et qui hausse les épaules.

Au marché Saint-Arigle, un public très attentif, maintenant grossi des spectateurs de la réunion avortée des Indépendants-Paysans, écoute M. Lisette. Celui-ci, comme sa présence à Nevers en témoigne, déclare possible une entente entre la métropole et les anciens peuples colonisés. Il adjure les Nivernais de voter U.D.S.R. Ils témoigneront ainsi de leur désir d'en terminer avec la guerre d'Algérie.

M. Anxionnaz succède à M. Lisette, puis la parole est donnée à M. Durbet (député républicain social) et à un représentant des Indépendants-Paysans venus apporter la contradiction. Dès qu'ils en ont terminé, François Mitterrand, dont le sourire ne dissimule pas qu'il les sent « à sa main », leur administre une magistrale volée de bois vert. Nerveux, « méchant », il parlera pendant plus d'une heure.

A la fin de son discours, M. Durbet et l'indépendant-paysan, par l'effet d'une éloquence plus jeune et plus souple que la leur, se retrouveront faire le lit du fascisme en même temps qu'ils enterreront l'avenir de la France en Afrique et l'indépendance de notre pays dans le monde.

> *« La France en a assez de votre guerre d'Algérie, de cette guerre qui se nourrit de la guerre, de cette guerre sans but de paix. Que peut M. Gaillard ? Rien. Et il le sait. Il sait que s'il levait le petit doigt vos amis dont il est le prisonnier le renverseraient. »*

Des chiffres simples

Aux paysans venus l'écouter, François Mitterrand apprend qu'un ouvrier agricole gagnait 50 francs par jour, en Algérie. Aux fonctionnaires, il apprend que sur 2.500 fonctionnaires que compte le gouvernement d'Alger, 183 étaient musulmans : les portiers et les balayeurs. Les paysans, les employés, les ouvriers nivernais veulent-ils cela ? Comprennent-ils pourquoi la masse musulmane s'éloigne de nous ? Il a une solution : le fédéralisme. Le F.L.N. est-il d'accord ? Il n'en sait rien. On n'en saura jamais rien tant qu'on refusera de discuter avec lui.

Sur un éloge de Clemenceau, de Jaurès et de la République, la voix s'enfle. L'orateur se fouette et puise dans ses réserves. Tendu à l'extrême, ce discours remarquablement habile éclate en une dernière gerbe et c'est la fin. J'attends le tonnerre d'applaudissements. J'attends... Des mains consentent à battre une approbation avare. De deux choses l'une : ou bien Mitterrand, ce soir, a affronté ses auditeurs à des problèmes qui les laissent complètement amorphes ; ou bien les Nivernais ne veulent pas trahir le secret de leur vote. Demain, le boucher y perdrait peut-être des clients, l'ouvrier s'entendrait reprocher par son patron l'intérêt qu'il aurait manifesté pour ce « communiste »... Ou bien, ou bien : sans doute les deux, amorphisme et secret mêlés.

La leçon

Les Nivernais, en fait, sont plus secrets que je ne le pensais ainsi que l'attestent les résultats du premier tour des élections où arrivent en tête M. Perronnet (communiste) avec 29.529 voix et M. Dubois (U.D.S.R.) avec 18.837 voix. Le sort en est jeté : le remplaçant de Léon Dagain à l'Assemblée Nationale doit être le poulain de François Mitterrand, au second tour.

Quel est l'enseignement majeur de ce scrutin ? Que la critique de la politique algérienne du gouvernement est électoralement payante. Pour la première fois depuis 1945, la Nièvre n'enverra pas de représentant socialiste à l'Assemblée. L'ombre de Lacoste était trop grande pour que le Dr Benoist arrivât à la masquer. Les Indépendants-Paysans, bien que M. Legendre ait affirmé avec force que le Sahara était en Afrique du Nord, perdent, grâce au mutisme de M. Pinay sur l'Algérie, 7.000 voix. Si les Républicains-sociaux gagnent en pourcentage, ils le doivent au fait que M. Durbet n'a pas hésité (lui avait-il demandé son avis ?) à utiliser le nom du général de Gaulle en le déclarant seul capable de régler le problème algérien.

En somme, si l'on en croit les électeurs nivernais, après ceux de Marseille, il faut en terminer avec cette guerre d'Algérie. Il serait assez étonnant qu'ils fussent les seuls de cet avis.

JEAN CAU.

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

GENTLEY
TAILLEUR
NOUVELLE COLLECTION
TISSUS ANGLAIS
COMPLETS
sur mesures
46.000 f.
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

APRÈS LA SAISIE DE

JEAN-PAUL SARTRE

« **M.** GAILLARD a saisi « L'Express » pour gagner quelques voix, il a vendu la liberté de la presse à M. Dides. Mais que ne vendrait-il pas ? Quand on aura bradé toutes les institutions démocratiques, les colons d'Algérie n'auront qu'à traverser la mer pour nous coloniser. »

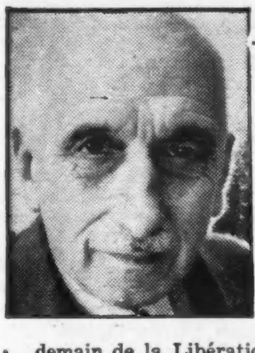
[Le numéro de « L'Express » qui devait être en vente jeudi matin contenait un long article de Jean-Paul Sartre, intitulé « Une victoire ». Ce texte constituait la première analyse fondamentale du plus grand philosophe français contemporain sur l'évolution des événements d'Algérie.

« A l'étranger — écrivait en particulier J.-P. Sartre au début de son analyse — on a déjà conclu : nous n'avons pas cessé de nous dégrader. Depuis 1939, selon les uns : selon les autres, depuis 1918. C'est vite dit : je ne crois pas si facilement à la dégradation d'un peuple ; je crois à ses marasmes et à ses stupeurs... »

L'analyse de J.-P. Sartre doit être éditée et mise en vente (sous le titre « Une victoire »), dans toutes les librairies, dès le début de la semaine prochaine.

Nos lecteurs peuvent dès à présent nous faire savoir s'ils désirent en recevoir un exemplaire.]

FRANÇOIS MAURIAC



IL faut toujours se mettre à la place des gens avant de les juger. Comme je comprends que ces profonds hommes d'Etat aient cédé à la tentation de nous faire taire par la force ! Supprimer trois journaux, la belle affaire ! Et après, ils gouverneront tranquilles... Il suffit de réduire au silence cette poignée d'empêcheurs de torturer en rond que nous sommes. Et tout ira pour le mieux dans cette France qu'ils ont prise en mains au lendemain de la Libération. Et ils en ont fait, en douze ans, cette nation humiliée qui baisse la tête et cache ses mains.

La France, jusqu'à vous ,avait inspiré l'envie, ou la colère, ou la pitié, selon les heures de son Histoire — mais toujours l'amour et jamais le mépris.

Vous avez changé tout cela, messieurs, et vous préféreriez que cela ne se sût pas. Comme je vous comprends !

Mais voilà votre malheur : vous pouvez bâillonner Sartre, Bourdet, Mauriac, non humilier les témoins, dans le monde entier, qui vous montre du doigt.

Car la France n'est pas à vous seuls, elle n'eet pas votre chasse gardée. Vous répondrez que vous vous moquez de l'opinion du monde et que vous êtes maîtres chez vous. Eh bien non ! l'honneur français fait partie du patrimoine de l'Occident : vous vous en apercevrez si, parachevant votre ouvrage, vous poussiez la nation vers cette dernière honte d'un fascisme sournois et lâche, d'un fascisme de petit bourgeois, au-dessous duquel, pour une grande nation comme la nôtre, il n'y a plus rien.

Dans cette extrémité, nous ne nous tairons pas, je vous en avertis, ayant tous eu, en d'autres temps, la pratique de la clandestinité. Nous avons conscience, chacun à notre place, de parler au nom de milliers de Français parmi les plus nobles, les plus intelligents, les plus purs. Derrière nous, se pressent tous les esprits libres de ce pays. Vous croyez n'avoir supprimé que trois journaux, vous avez attenté à l'esprit, à l'âme et au cœur de la nation.

PIERRE MENDÈS FRANCE

LE peuple français en 1956, exprime une volonté, choisit une politique. Trois gouvernements successifs pratiquent une politique opposée. Leur échec est total partout. La rébellion algérienne s'est aggravée dramatiquement, l'Union Française est menacée de dislocation, la monnaie a dû être dévaluée et déjà de nouveaux dangers financiers et monétaires apparaissent, l'indépendance de la nation elle-même est hypothéquée, la France isolée et humiliée.

A ces désastres, les gouvernements ne savent répondre que par des réactions rageuses. Au dehors, Suez et Sakiet ; chaque fois, c'est un nouveau recul de la France. Au dedans, ce sont les pouvoirs spéciaux, les protections accordées à l'agitation faciste, la violation continuelle des libertés de réunion et de presse. Il leur faut, coûte que coûte, dissimuler la vérité, cacher aux Français le mal qu'on fait à notre pays, les impasses vers lesquelles on le conduit, la chute à laquelle on le condamne.

Seulement le peuple s'interroge, se réveille, prend conscience. C'est pourquoi l'arbitraire, l'illégalité, la violence, les mensonges officiels se multiplient aussi.

Une course de vitesse est engagée maintenant. Le peuple français se laissera-t-il museler ? Il peut, d'un coup d'épaule, faire voler en éclats l'entreprise très consciemment dirigée contre ses libertés. Sinon, ce sera — et à très brève échéance — le facisme à l'intérieur et l'asservissement sur le plan international. Car l'un n'ira pas sans l'autre.

C'est justement pour que cela ne soit pas que nous nous sommes battus il y a quinze ans.

FRANÇOIS MITTERRAND

SI la France est en guerre, chacun de nous a-t-il le droit d'écrire sur cette guerre ce qu'il lui plaît d'écrire, et autant qu'il le veut ? Non, sans doute, si, comme on dit, le moral de la nation en souffre. Encore est-il ardu de connaître par quoi ce moral est plus sûrement atteint : par celui qui dénonce les tortures ou par celui qui les tolère, par celui qui refuse l'exploitation coloniale ou par celui qui l'accepte ?

Le premier peut exagérer ses propos : nuit-il pour autant à sa patrie en guerre ? Si peu, auprès du mal causé par l'objet même de sa révolte, qu'on s'étonne de l'hypocrite ardeur de nos censeurs. Le second commet peut-être moins d'erreurs de langage ; mais plus que le premier il engage la nation : son silence est complicité, et sa faiblesse pourrit le moral qu'il prétend défendre.

Sartre a-t-il le droit de commenter à sa manière la « Question » d'Alleg ? Alleg a-t-il le droit d'écrire « La question » ? Les tortionnaires ont-ils le droit de passer Alleg à la « question » et de lui procurer ainsi la matière d'un livre qui portera atteinte au moral de la nation ? Jugez vous-même...

Le gouvernement semble avoir fait son choix : le coupable, c'est la liberté de la presse.

L'EXPRESS EN FRANCE

PIERRE LE BRUN

DANS sa réunion hebdomadaire d'hier, le bureau de la C.G.T. protestait contre les dernières saisies de journaux. Aujourd'hui le gouvernement bat tous ses records antérieurs en matière de violation d'une liberté fondamentale.

Chers amis de « L'Express », je tiens à vous exprimer en la circonstance mon entière solidarité ; il me paraît particulièrement significatif que « L'Express » soit saisi, nous dit-on, à cause d'un article d'un homme qui honore la pensée française et sert son rayonnement dans le monde.

Une expérience constante apprend à la classe ouvrière qu'en pareil cas ses propres droits acquis sont directement menacés avec l'ensemble des libertés fondamentales. La même expérience appelle au regroupement, au rassemblement des travailleurs, des hommes de gauche, des anciens résistants pour défendre la République et la nation menacées par une politique et un gouvernement de faiblesse et de brutalité.

LE COLONEL BARBEROT

IL ne suffit pas que ces gouvernements démontrent quotidiennement leur impuissance, qu'ils compromettent toutes les chances que nous avions encore de construire une grande Union française fondée non plus sur la domination mais sur le consentement, l'intérêt commun, l'amitié des peuples, qui est non seulement dans la tradition idéologique de la France, mais dans la ligne de l'appel de Brazzaville et des principes mêmes sur lesquels fut fondée la Résistance.

Il ne leur suffit pas, aidés par un commandement qu'ils ont voulu à leur image et à leur dévotion, de jouer avec l'honneur de l'armée en se réservant pour l'avenir de rejeter sur elle les responsabilités de leur échec et de leurs défaites.

Il ne leur suffit pas, dans la panique où les événements les plongent, de nier les exactions isolées d'un petit nombre ; il leur faut encore que la France endosse les responsabilités des crimes qui n'ont pas été commis en son nom.

Il ne leur suffit pas d'avoir créé dans le sang et dans les larmes une nationalité algérienne qui n'existait pas avant eux et à laquelle ils fournissent ses héros et ses martyrs.

Il ne leur suffit pas d'être forts et cruels avec les faibles autant qu'ils sont faibles avec les forts, et prêts à toutes les solutions et tous les abandons sous la menace du dollar et des fusées téléguidées.

Il ne leur suffit pas d'avoir négligé l'effort atomique qui nous eût assuré l'indépendance et de nous laisser découverts devant la menace de l'étranger.

Il ne leur suffit pas de s'être couverts de ridicule dans une opération qu'ils étaient incapables de préparer et de mener à bien et qui a assis sur le Moyen-Orient le pouvoir du dictateur qu'ils voulaient abattre.

Il ne leur suffit pas de masquer ces échecs par le mensonge et les rodomontades.

Il leur faut le silence total, la France soumise et bâillonnée (ah ! s'ils pouvaient même bâillonner tous ces peuples de l'univers qui voient et qui savent !). Ces murmures, ces protestations, ces cris qui annoncent l'explosion brutale de la vérité, il faudrait encore ne plus les entendre.

Ainsi arrivons-nous au seuil d'une nouvelle nuit, trouvant chez nous ce que nous avons combattu pendant quatre ans. Ne laissons pas passer cet avertissement. Demain il sera trop tard et les hommes libres risqueront de ne plus se compter que dans les cours des prisons.

LA MISSION DE FRANCE

Quatre cents membres de la Mission de France viennent de publier une « Lettre aux Communautés », qui constitue le bulletin officiel de la Mission.

Les conclusions de cette lettre ont été soumises au cardinal Liénart, archevêque de Lille et prélat de la Mission, et approuvées par lui.

En voici quelques extraits (pages 45, 49 et 51 de la « Lettre ») :

● Il n'est pas traître à sa patrie, le chrétien qui exige le respect des droits des autres. Il ne démoralise ni l'armée, ni la nation, ni le chrétien qui condamne certaines méthodes inhumaines. Il est au contraire fidèle à sa patrie en essayant de promouvoir sa vraie grandeur, qui n'est pas que de puissance et de force matérielle, mais de maintien et d'accroisssement de son authentique patrimoine spirituel.

● Dans nos différents secteurs, de nombreux jeunes partent en Algérie ou en reviennent. Nos diverses constatations se rejoignent sur des faits graves : des dégradations trop fréquentes de la conscience morale dues à la participation à des actes de violence ou à l'influence des justifications qui en sont données.

Constater ainsi cette destruction des consciences, fait sentir la nécessité de sortir de la situation de violence qui l'engendre et fonde aussi notre devoir de travailler, à notre place, à l'avènement de la paix dans la justice.

● Les hommes ne peuvent réagir en conscience que d'après une information juste.

En face d'omissions ou de déformations systématiques, et en face d'une apathie confortable pour la population, il est dans notre rôle d'éducateur des consciences de rappeler aux hommes qui nous sont confiés que leur jugement et leur conduite doivent se régler d'après des données exactes et qu'ils ont à devenir dans le domaine de l'information, de véritable adultes. Il ne fait pas le jeu de l'adversaire, celui qui dénonce les propagandes mensongères et révèle certaines vérités maintenues cachées.

Sans contester que le bien commun puisse exiger l'exercice d'un droit de censure de la part de l'Etat, il faut rappeler que l'opinion a le droit de connaître la vérité sur ce qui engage la responsabilité morale individuelle et collective des citoyens.

TUNISIE

« We have got it ! »

● *Notre envoyé spécial Jean Daniel est retourné à Tunis. Il y trouve l'Amérique.*

SAMEDI dernier, un fonctionnaire de l'ambassade des Etats-Unis à Tunis brandissant avec joie un éditorial du « New York Times » qu'il venait de recevoir par câble et déclarait à un Français : « *We have got it* ». Nous l'avons eu. Le « New York Times » ne tenait pas de propos incendiaires. Il indiquait simplement que

« les Etats-Unis allaient être contraints de porter à la connaissance du gouvernement français qu'il leur était désormais impossible de se désintéresser du conflit algérien ».

Le « New York Times » ne pèche pas par excès : il pratique ce qu'on appelle en Amérique « l'understatement », et en France la « litote » : dire peu pour exprimer davantage.

Des rapports alarmants

Il a été longuement question de ce « we have got it » à Tunis. A l'ambassade de France, dans l'antichambre du président Bourguiba, à l'aérodrome dimanche dernier où tous les diplomates accompagnaient M. Robert Murphy qui prenait l'avion pour Paris, les conversations portaient sur M. Lewis Jones, ambassadeur des U.S.A. à Tunis. Un grand Marylander de 50 ans, noble et grisonnant, qui parle peu, assez cependant pour laisser apparaître qu'il est depuis son arrivée fasciné par la personnalité du président Bourguiba. On lui prête beaucoup. Depuis l'affaire des armes en particulier : il aurait, dit-on, arraché à son gouvernement la décision de livrer des armes à la Tunisie.

C'est grâce aux assurances qu'il a pu donner à M. Bourguiba que ce dernier a refusé les armes que lui offrait en secret M. Georges Gorse, avec une clause d'exclusivité dont les Français faisaient bien comprendre qu'elle n'était ni absolue, ni éternelle.

Après l'affaire des armes, tous les rapports de M. Lewis Jones au State Department auraient été de plus en plus alarmants : c'est lui qui aurait fait comprendre à M. John Foster Dulles que l'Amérique devait choisir entre sa solidarité avec un gouvernement français égaré et une Afrique du Nord montante.

C'est un fait en tout cas que M. Lewis Jones a préparé les entretiens Bourguiba-Murphy dans une perspective qui s'est traduite à Washington par l'éditorial du « New York Times » et à Tunis par un dialogue américano-tunisien comme il n'y en avait jamais eu auparavant. En principe, l'objectif est de rétablir le tête-à-tête franco-tunisien. Mais, pour le moment, ce tête-à-tête est américano-tunisien et il ne paraît pas, de la façon dont il s'est engagé, qu'il doive cesser bientôt.

A tout cela, qui heurte le sentiment national français, il n'y a qu'un seul correctif, c'est que M. Lewis Jones a mis constamment au courant et dans le détail, l'ambassade de France de ses conclusions. Depuis plus de quatre mois il fait comprendre à M. Gorse que l'intérêt des Etats-Unis était de favoriser une entente franco-nord africaine, mais que dans la mesure où la France ne parvenait pas à cette entente, son devoir à lui, ambassadeur, était de prévenir son gouvernement que l'Occident pouvait perdre le soutien du chef d'Etat arabe le plus « atlantique » qu'on ait jamais trouvé.

Deux chefs d'Etat

Pour M. Lewis Jones, qui fut en poste au Caire et à Téhéran avant de venir à Tunis, M. Bourguiba est une sorte de Nasser de l'Occident. C'est-à-dire un homme libre, qui va dans le sens de son opinion publique et qui possède ce rare mérite d'être à la fois définitivement anticommuniste et profondément populaire.

« Du côté de l'Occident, nous n'avions que des féodaux corrompus. Aujourd'hui que nous tenons (grâce en partie à la France d'ailleurs) deux chefs d'Etat : le roi du Maroc et le président Bourguiba qui sont à la fois incorruptibles, démocrates et soutenus par leurs peuples, nous n'allons pas les laisser perdre ».

(Dalmas.)

MANIFESTATION PRO-AMÉRICAINE A TUNIS
Dans tous ces jeux, une absence.

Trois semaines après, M. Douglas Dillon, qui fut comme ambassadeur des U.S.A. à Paris, le principal soutien de la politique algérienne de M. Guy Mollet, protestait de façon publique et inattendue contre l'emploi par la France des armes américaines.

Malgré les démentis...

La stratégie politique américaine a commencé à Tunis sur tous les plans. M. Murphy a écouté M. Bourguiba parler du conflit algérien. Des adjoints de M. Jones ont rencontré des membres du F.L.N. Cela se fait dans un secret total, avec une pluie de mensonges et de démentis. Le dernier démenti concerne celui infligé par M. Murphy à la publication dans l'hebdomadaire « L'Action », de son rapport à M. Dulles.

En même temps que le chargé des bons offices déclarait « fantaisiste » ce rapport, le State Department exprimait une simple « surprise », et certains Américains de Tunis en confirmaient totalement le contenu sinon la forme.

M. Murphy prévoit de longues et nombreuses semaines de négociations entre les Etats-Unis, la Tunisie et la France, et alerte — d'après les informations tunisiennes — M. Dulles sur la décision française de créer une zone interdite frontalière en Algérie et sur

« les risques de voir que le gouvernement tunisien n'obtienne une satisfaction majeure ».

Pour M. Murphy, la question la plus grave dans l'immédiat est celle des troupes françaises stationnées en Tunisie dont il craint à juste titre que, malgré la profonde sagesse de ses chefs, elles ne s'impatientent dangereusement de l'humiliante situation où elles se trouvent.

M. Bourguiba voudrait une évacuation avant le 20 mars. Le gouvernement français a déjà donné son accord pour une diminution des effectifs et un regroupement des effectifs restants. On pourrait arriver à une conclusion si le gouvernement français acceptait de renoncer à la zone interdite. Ce serait là la « satisfaction majeure ».

Cette question de la zone est particulièrement grave. Pour les Tunisiens les effets s'en font déjà sentir par l'afflux de réfugiés qui arrivent d'Algérie depuis dix jours. Selon les Tunisiens la pratique de la terre brûlée aurait déjà fait fuir les populations de régions entières.

Je suis allé à Khemouda, près de Kasserine, dans le gouvernorat de Sbeitla, c'est-à-dire à plus de 300 kilomètres de Tunis, voir les villages de réfugiés. Non pas pour savoir ce qu'est la misère des populations déplacées : elle est la même dans tous les exodes depuis que les guerres les provoquent et nous n'avons plus rien à apprendre sur elle. Mais pour me rendre compte de l'impression qu'elle pouvait faire sur les autres.

Depuis des mois, c'est en Tunisie que les étrangers — journalistes, diplomates — viennent se faire une opinion sur l'Algérie. Ce pays est devenu une véritable vitrine des horreurs de la guerre algérienne.

Les réfugiés, des vieillards, des femmes et des enfants — de très nombreux enfants — sont près de deux mille dans ce village. Ils viennent d'arriver. Ils ont fait deux jours, parfois trois jours de marche. Ils sont terrorisés et méfiants. Du moins ils l'étaient jusqu'aux distributions de vivres des différentes organisations de secours. Ils se laissent interroger avec une sorte de scepticisme las au départ et puis soudain ils s'animent, s'exaspèrent, les femmes deviennent hystériques, et dans le lyrisme des imprécations arabes, tout le malheur se résume.

Un vieillard s'agite devant nous, perdu dans un délire verbal et son jeune fils l'arrête avec peine. L'enfant parle français. Il raconte les circonstances de leur départ :

« Nous habitons un douar, Bekkaria, à 20 kilomètres de Tebessa. Dans ce village, il y a des militaires français. Avant ils nous laissaient tranquilles. Nous n'avions pas à nous plaindre. Un jour, ils ont inventé que nous aidions les fellagha, que nous les abritions. Alors ils sont venus, ils ont séparé les femmes des hommes. Ma mère était enceinte, un soldat lui a donné un coup de crosse dans le ventre et l'enfant est mort. Pendant qu'on emmenait mon père en prison, je suis allé voir l'officier SAS qui était gentil avec nous. Il a envoyé chercher ma mère et il l'a conduite à l'hôpital. On l'a guérie et maintenant elle a pu venir avec nous. Mais quand ma mère était à l'hôpital, des militaires français sont venus dans la maison et ils nous ont dit : « Puisque vous nous avez dénoncés à l'officier SAS, vous n'aurez plus de maison. » Et ils ont tout pillé. Mon père a été relâché et nous avons décidé de partir en laissant une tante et un petit frère blessés et qui doivent être morts maintenant. »

Chœur antique

Plus loin, nous nous sommes entretenus avec des réfugiés qui arrivaient à peine des chaînes de djebel et des forêts où ils s'étaient cachés avant de reprendre leur marche. Des récits atroces où il n'était question que de légionnaires, de Sénégalais et de viols. C'est une vieille femme, le visage raviné, les joues et les bras tatoués, qui incarnait le chœur antique de cette tragédie en ponctuant chaque récit de viol par une phrase qui veut dire :

« Chez nous, quand il n'y a plus d'honneur, on ne peut vivre ».

Je sais bien que les amis français que j'ai gardés en Algérie ont aussi dans leurs souvenirs les atroces images des victimes du terrorisme et qu'on ne peut pas tirer de conclusions politiques de ces spectacles. Mais en tout cas cela démontre que nous faisons une guerre et désormais le monde en sait davantage sur cette guerre que l'univers clos d'Algérie en a laissé transparaître.

A partir de cela, exploitation politique ? Bien sûr et d'abord sur la zone interdite. Dans aucun des récits des réfugiés je n'ai pu avoir la preuve que l'opération de la terre brûlée avait déjà commencé. Au contraire, tout semble démontrer qu'il s'agit de la récente installation sur la frontière de régiments français décidés à en finir avec les passages d'armes et avec la complicité volontaire ou non des populations. C'est une bataille d'Alger qui est livrée sur la frontière.

C'est un fait aussi qu'à un certain moment M. Bourguiba était d'accord pour que les Français bouclent comme ils l'entendent la frontière algéro-tunisienne et qu'aujourd'hui il agite l'opinion internationale pour qu'on obtienne de la France qu'elle renonce à la politique de la terre brûlée.

Mais enfin, qu'il s'agisse des prisonniers de Sakiet, des victimes du bombardement ou des réfugiés des zones frontalières, on finit par oublier que l'exploitation politique ne vise jamais qu'à conduire à une négociation franco-algérienne.

Et avec tous ses défauts — qui peuvent être parfois irritants — M. Bourguiba met tout son prestige, sa dialectique, son astuce, pour « manœuvrer » en effet le gouvernement français : mais dans quel but ? Parce que les moyens sont souvent crispants, on oublie le but qui est devenu un impératif international.

Un agacement méprisant

Et sans doute les moyens sont durs. Le climat en Tunisie est déprimant pour un Français. Tout se détériore, se pourrit. On a envie d'écrire : tout est perdu. Les expulsions continent, on arrête des hommes coupables de détenir un fusil de chasse hors d'usage, on inquiète des Français qui furent libéraux jusqu'à l'impopularité totale dans leur milieu. Cela est décourageant.

Il n'y a pas à vrai dire d'hostilité à l'égard de la France, mais une sorte d'agacement méprisant, une façon de faire comprendre que nous avons tort d'insister, que nous ne comptons plus, que notre heure est passée et que le mauvais goût consiste à se rappeler au souvenir des Tunisiens. Le tout en même temps d'ailleurs qu'une fidélité vécue à l'héritage français (la double culture est toujours exigée dans les administrations. Ce sont des médecins français qui soignent les réfugiés algériens). Il y avait, le mois dernier encore, un regard tourné vers la France, une fierté d'être le libre partenaire d'un ensemble français — que l'on ne retrouve plus... La substitution s'est faite insensiblement. Mais, il faut le dire, elle est totale.

Il y a deux ans, j'avais fait un reportage intitulé « Je reviens de Tunis, capitale algérienne ». Aujourd'hui j'aurais bien eu envie d'intituler cet article « Je reviens de Tunis, capitale américaine ? », avec seulement un point d'interrogation, car tous les jeux ne sont pas faits. Mais de tous ces jeux la France est absente.

JEAN DANIEL.

EST-OUEST

Le général Norstad propose un choix

● *L'armée allemande recevra-t-elle des armes atomiques? Oui, répond le général Norstad. A moins que...*

LE général Norstad, commandant suprême des forces atlantiques, vient de rendre un service peut-être involontaire à la cause de la détente en déclarant la semaine dernière à Hambourg :

« *Pour pouvoir remplir leur mission nationale et internationale, il est absolument essentiel, dans la situation actuelle, que les forces allemandes soient équipées d'armes atomiques.* »

Puis, en réponse à une question, le général Norstad ajouta cette phrase qui a été soigneusement éliminée de la plupart des comptes rendus de son interview :

« *La défense de l'Europe occidentale restera possible même si les forces alliées et soviétiques sont retirées d'Allemagne.* »

Libérés ou exterminés ?

Pour les lecteurs européens et, particulièrement, allemands, l'implication de ces propositions était claire : si « dans la situation actuelle », l'Allemagne est appelée à devenir la troisième puissance militaire du monde, l'U.R.S.S. se sentira contrainte d'équilibrer le potentiel allemand par des unités atomiques dans les pays satellites. Et comme elle n'osera confier des armes nucléaires aux Allemands de l'Est, aux Polonais et aux Tchécoslovaques, elle sera obligée également de perpétuer l'occupation de ces pays et leur subordination politique au Kremlin.

Bref, les chances de détente et de « dégagement » au centre de l'Europe seront automatiquement et définitivement anéanties par l'équipement atomique de la Bundeswehr.

Telle est du moins la conclusion qu'ont tirée, après George Kennan, les quelque soixante professeurs d'université allemands qui protestèrent le lendemain contre le projet du général Norstad, et qui tentent actuellement de mobiliser les syndicats contre lui.

Jusque dans les rangs du parti de M. Adenauer, la question de l'utilité militaire d'une Bundeswehr atomique est posée. Dans quel cas, en effet, devrait-elle se servir de ses armes nucléaires ? En cas d'incident local ? C'est inconcevable. Les Hongrois eux-mêmes eussent rejeté avec horreur une intervention atomique alliée en leur faveur : au lieu d'être libérés, ils eussent été exterminés par le tir conjugué de leurs « sauveurs » et de leurs occupants. Les Berlinois subiraient le même sort.

« *Avec des armes atomiques,* dit le député libéral Mende, *l'Allemagne ne peut être défendue, mais seulement détruite* ».

Et le général Heusinger, inspecteur général de la Bundeswehr, donne le même avis dans un rapport demeuré confidentiel.

Il reste deux mois

En fait, les armes atomiques sont utilisables dans une seule éventualité : celle d'une attaque massive des Russes. Mais pareille attaque déclencherait automatiquement (comme l'a rappelé le « Livre blanc » britannique) des représailles stratégiques et une guerre mondiale d'extermination.

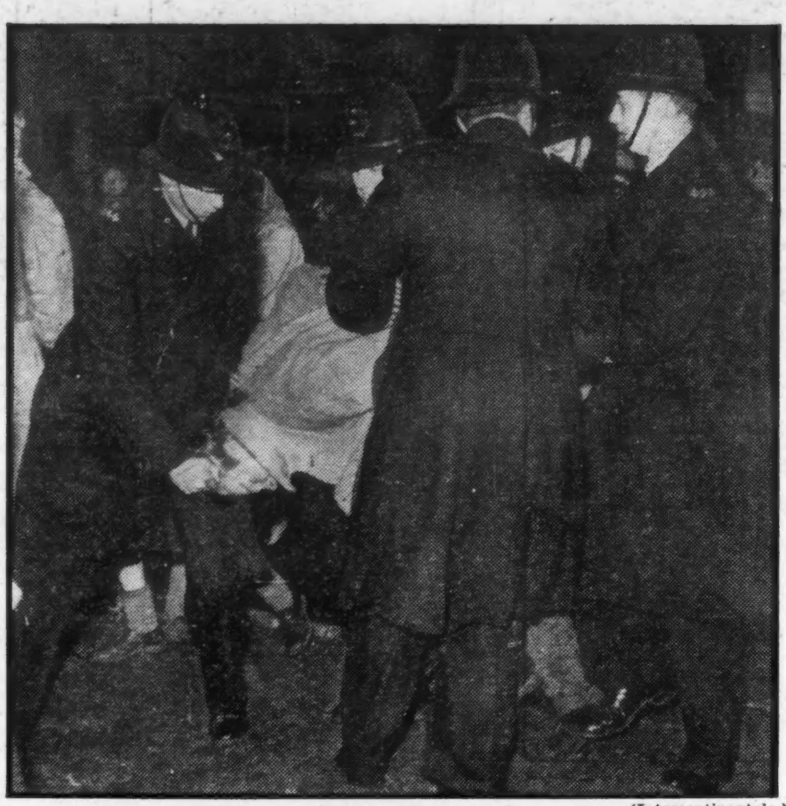
Il n'y aura plus de front, dans une guerre future, ni de batailles victorieuses, M. Jules Moch l'a encore rappelé à Londres, lundi dernier. La pensée des militaires reste dominée par le souci de gagner des batailles, alors que le seul but d'une politique qui vaille est de les éviter ou de les rendre impossibles.

L'armement atomique de l'Allemagne irait à l'encontre de ce but. Le général Norstad en est conscient. Et ce n'est sans doute pas par hasard qu'il a fait sa déclaration peu avant le grand débat qui s'ouvre cette semaine à Bonn sur le plan Rapacki d'une zone dénucléarisée, et que cette déclaration a été suivie de près d'une note de M. Gromyko, ministre des Affaires étrangères d'U.R.S.S., proposant pour le mois prochain une conférence préparatoire avec la participation de M. Rapacki précisément et de son homologue tchécoslovaque.

En vérité, la déclaration du général Norstad a tous les aspects d'un ultimatum : elle avertit l'U.R.S.S. que l'Allemagne, bon gré mal gré, deviendra une puissance nucléaire à moins que « la situation actuelle » ne soit transformée et l'évacuation du territoire allemand préparée.

Il reste deux mois à peine avant la prochaine conférence atlantique, qui devra approuver l'installation de rampes de lancement et l'équipement atomique de la Bundeswehr. D'où la hâte des Soviétiques (et des partisans occidentaux du « dégagement ») à faire démarrer des négociations Est-Ouest qui seules peuvent éviter qu'une situation politiquement et militairement explosive ne soit créée en Europe.

MICHEL BOSQUET.



(Intercontinentale.)

MANIFESTATION CONTRE LA BOMBE H EN GRANDE-BRETAGNE
L'exemple de « Lysistrata ».

LETTRE DE LONDRES

Aristophane contre Gaitskell

(De notre correspondant particulier.)

● *La bombe H est devenue une personnalité politique de premier plan en Grande-Bretagne. Elle risque même de faire exploser le parti travailliste.*

LA semaine dernière, quinze étudiantes de l'Université d'Oxford ont repris une idée lancée pour la première fois à Athènes il y a 3.000 ans. Comme dans *Lysistrata*, d'Aristophane, elles ont annoncé qu'elles refuseraient les invitations de tous les étudiants qui ne se prononceraient pas contre la fabrication de la bombe H par la Grande-Bretagne.

« *Il y a à Oxford, six étudiants pour une étudiante,* a déclaré la dirigeante du groupe, Janet Dawson, 19 ans. *Nous sommes sûres de vaincre.* »

Une vague de pacifisme

Ce n'est là qu'un des à-côtés comiques de la très sérieuse campagne pour la renonciation à la bombe H, qui agite actuellement l'Angleterre. Engagée il y a quatre mois par le philosophe Bertrand Russel et le romancier J.B. Priestley, cette campagne a pris une nouvelle ampleur au cours des dernières semaines. Les sondages d'opinion montrent que 36 % des Anglais souhaitent que leur gouvernement renonce unilatéralement à fabriquer la bombe H et tous les observateurs estiment que ce pourcentage va encore augmenter.

La semaine dernière, les leaders des trois partis ont admis officiellement qu'une grande vague de pacifisme est en train de déferler sur l'Angleterre. M. Macmillan a avoué à la télévision qu'il était « gravement préoccupé » par l'évolution de l'opinion. Les parlementaires libéraux ont déposé, au cours du débat sur la défense, un amendement réclamant un désarmement unilatéral de la Grande-Bretagne. La direction du parti travailliste, enfin, a montré au monde, par une discussion de plus de quatre heures de son Comité exécutif, qu'elle était profondément divisée sur cette question.

Un allié inattendu

Au centre du combat, qui se livre dans les rangs du Labour Party, on trouve M. Aneurin Bevan, longtemps leader de l'aile gauche militante, mais qui a conclu depuis deux ans une alliance inconfortable avec le centre-droit, dirigé par M. Gaitskell. En automne dernier, au Congrès de Brighton, M. Bevan décida, en tant que ministre des Affaires étrangères du « cabinet fantôme » travailliste, de se séparer brutalement de ses amis de l'aile gauche. Il soutint que sans la bombe H, un futur ministre britannique se présenterait « nu dans les salles de conférences du monde », et ce fut en grande partie grâce à son discours passionné que les délégués se rallièrent à la politique de M. Gaitskell.

Depuis, cependant, la campagne contre la bombe H s'est intensifiée.

Il y a un mois, le député travailliste Ian Mikardo — qui fut l'un des principaux lieutenants de Bevan — a ressuscité une ancienne organisation de gauche, « Victoire du Socialisme », et l'a lancée dans la bataille contre la bombe H. Jusqu'à présent, « Victoire du Socialisme » n'a recruté que dix députés travaillistes, mais le mouvement a trouvé la semaine dernière un allié inattendu dans le « Daily Herald » (tirage, 1.500.000), organe officiel du Labour Party et longtemps représentant de l'aile droite orthodoxe. Dans son éditorial de « une », le « Daily Herald » a demandé la renonciation unilatérale à la bombe H, publiant dans le même numéro une lettre dans ce sens signée de 67 députés travaillistes.

Une coalition irrésistible

Cet incident a jeté la panique au sein du Comité exécutif travailliste. Lors de sa réunion mensuelle de mercredi dernier, le représentant des mineurs, Sam Watson, porte-parole de l'aile droite syndicaliste, a demandé l'envoi immédiat d'un ultimatum aux dirigeants de « Victoire du Socialisme » : s'ils ne liquidaient pas leur organisation, ils seraient exclus du parti. M. Gaitskell — bien qu'en termes plus modérés — soutint la position de M. Watson.

C'est alors que M. Bevan intervint. En tant qu'homme qui faillit être exclu du parti il y a trois ans pour des raisons analogues, il s'opposa à une telle méthode et demanda à l'exécutif de

(*Suite en page* 15.)

LE CONFORT
"TOUT AU GAZ"
c'est la formule
la plus pratique pour
LE CONFORT GÉNÉRALISÉ

le confort cuisine
le confort eau chaude
le confort chauffage
le confort lavage

...et cette formule
"TOUT AU GAZ"
c'est le moyen de profiter
au mieux du TARIF BINOME

Consultez les Professionnels qualifiés : Vendeurs et Installateurs, ou les Services du Gaz de France.

Exigez des appareils portant l'estampille N.F. GAZ, garantie officielle de qualité et de sécurité.

GAZ DE FRANCE

avec AIGLE pas de souci ..!

Une visite à nos magasins: vous choisissez rapidement parmi les 800 modèles AIGLE
• 2.200 m² d'exposition

Un coup de téléphone: l'un de nos techniciens viendra étudier votre problème.
• 35 ans d'expérience

Notre département " OCCASIONS " reprendra votre ancien mobilier

MÉTAL BOIS
AIGLE

Ouvert de 8 h. 30 à 18 h. 30
Parking dans l'immeuble
MEUBLES DE BUREAU
51, rue Vivienne - PARIS 2e
(Angle des Boulevards) GUT: 44-26

LA SEMAINE INTERNATIONALE EN DESSINS

LA CRISE ECONOMIQUE AMERICAINE

(Daily Express.)

(Buffalo Evening News.)

(Punch.)

LES PROJETS D'ARMEMENT ATOMIQUE DE L'ALLEMAGNE

(Neue Ruhr Zeitung.)

Réponse à Rapacki

LES BONS OFFICES

(Frankfurter Rundschau.)

— Mais, Monsieur, vraiment cela ne valait pas le dérangement...

(Frankfurter Rundschau.)

« La voie de l'unité allemande passe par le réarmement » (Les Trois Occidentaux)

(Suite de la page 13.)

rechercher un accord à l'amiable avec les dirigeants de « Victoire du Socialisme ».

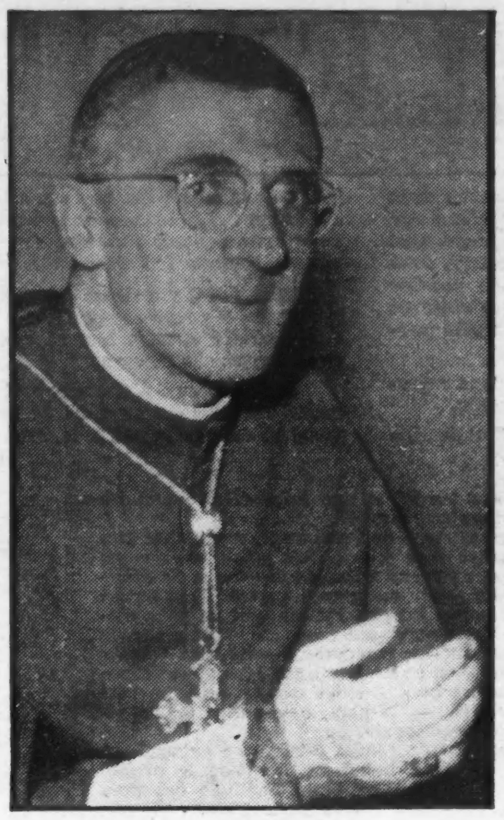
Beaucoup d'observateurs voient dans cette intervention le signe d'un revirement de M. Bevan. Celui-ci, selon eux, est maintenant convaincu que la pression des militants de base contraindra tôt ou tard la direction du parti à changer sa politique actuelle. Il ne s'est pas encore prononcé et ne le fera sans doute pas dans l'immédiat. C'est au Congrès annuel du parti, qui s'ouvrira à la fin de septembre, qu'aura lieu probablement le grand règlement de comptes entre la gauche et la droite travaillistes. Le plus puissant des dirigeants syndicaux, M. Frank Cousins, s'est déjà prononcé contre la fabrication de la bombe H. S'il parvient — comme certains le pensent — à entraîner son syndicat derrière lui, cela veut dire que plus d'un million de voix se porteront contre la direction du parti. Et si M. Bevan se joint de nouveau aux adversaires de la bombe H, la coalition sera irrésistible.

PAUL JOHNSON.

ITALIE

Le procès de Florence

● *L'affaire de Prato n'a pas pris fin avec la condamnation de l'évêque à une amende de 50.000 lires. L'Eglise contre-attaque.*



L'ÉVÊQUE DE PRATO
Victime...

(Holmès.)

LA « CONCUBINE » ET LE « FRUIT DU PÉCHÉ »
...des « fils des ténèbres »

« *DEMENTIEL, inconcevable, inacceptable* », s'écria publiquement M. Andreotti, ministre du gouvernement démo-chrétien, lorsque les juges d'instruction de Florence accueillirent la plainte en diffamation déposée par Lauriana Bellandi contre l'évêque de Prato et déférèrent celui-ci devant le tribunal. Comment, en effet, malgré les admonestation de leur curé, les deux jeunes époux avaient-ils pu refuser de célébrer leur mariage à l'église dans un pays où les dernières statistiques ne font apparaître que 8.644 mariages civils par an (y compris ceux des non-catholiques) contre 350.267 mariages religieux ?

Cette affirmation d'indépendance prenait le caractère d'un défi qui bouleversait de longues et tranquilles habitudes de docilité. Et lorsqu'une lettre pastorale lue dans toutes les églises vint qualifier les jeunes époux de « *pécheurs publics et de scandaleux concubins* » ils demandèrent aux magistrats d'appliquer à leur curé, Don Aiazzi, et à leur évêque, Mgr Fiordelli, les sanctions prévues par la loi. Et les juges du tribunal de Florence ont condamné samedi dernier Mgr Fiordelli à 50.000 lires d'amende pour diffamation.

Un terrain mouvant

C'était la première fois (depuis les années ferventes du XIX[e] siècle, où le gouvernement s'était ouvertement opposé au Vatican) qu'un haut prélat était appelé à répondre d'un délit devant un tribunal civil. L'idée même qu'un membre du clergé puisse être mis en accusation pour un acte accompli au nom de l'Eglise était devenue presque inconcevable en Italie depuis que le pacte de Latran, conclu en 1929 entre Mussolini et le Vatican, avait garanti au clergé catholique « *le plein exercice des pouvoirs spirituels* » et la liberté de publier et diffuser toutes instructions concernant le « *gouvernement spirituel des fidèles* ».

La formule était souple et l'évêque de Prato s'en est réclamé pour affirmer la pleine légitimité de son action. Il refusa même de se présenter devant le tribunal de Florence, car il n'appartenait pas aux magistrats, selon lui, de le juger dans un domaine où il n'avait de comptes à rendre qu'au pape et à Dieu.

Pour l'accusation comme pour la défense, le terrain était mouvant, non seulement sur le plan des principes, mais aussi sur celui du milieu et de la coutume, où la défense chercha des armes psychologiques.

Le véritable enjeu

Les avocats de Mgr Fiordelli, par exemple, firent valoir que le jeune enfant de ce couple qui refusait de se soumettre aux sacrements de l'Eglise avait pourtant été baptisé. A l'insu de son père, soit. Mais l'ignorance de Lauriana Bellandi, qui rejeta sur sa mère l'entière responsabilité de ce baptême, parut, au cours des débats, beaucoup moins certaine.

C'est un exemple révélateur de ces demi-soumissions, de ces compromis inavoués qui donnent au clergé — malgré des gestes de révolte comme celui des époux Bellandi — un pouvoir pratiquement illimité dans ce pays où la tradition catholique est si solidement enracinée que la morale catholique est réellement devenue, comme l'affirma le ministère public, inséparable de la morale générale.

Le véritable enjeu du procès était cependant bien différent. Il s'agissait de déterminer enfin les limites de ce « *plein exercice du pouvoir spirituel* » garanti à l'Eglise par le pacte de Latran.

— *Sommes-nous réellement enfermés*, a demandé l'un des avocats de l'accusation, *dans une chambre dont un mur s'avance pour nous écraser sans que nous puissions rien faire pour nous défendre ?*

Plusieurs affaires, moins éclatantes sans doute que celle de Prato, mais non moins graves, ont révélé de façon de plus en plus aiguë, au cours de ces dernières années, le malaise créé par la coexistence de deux pouvoirs aux frontières mal définies. La question de l'intervention du clergé pendant les campagnes électorales, par exemple, n'a jamais été réglée et se pose de nouveau aujourd'hui, à la veille des élections, avec une extrême acuité. Les Italiens n'ont pas oublié le discours du Pape dans lequel il a attaqué avec véhémence, il y a un an, la liberté de presse et d'affichage garantie par la Constitution italienne.

Les fidèles applaudissent

La situation de l'Eglise en Italie, telle qu'elle a été définie par le pacte de Latran, est-elle compatible avec la souveraineté de l'Etat ? C'est la question qui était posée par l'affaire de Prato et à laquelle les juges semblent avoir donné une première réponse.

« Acquitter les accusés, a pu dire un avocat de l'accusation, ce serait condamner le pacte de Latran. » Cela était si vrai que les avocats de la défense, loin de se réclamer des droits garantis par ce pacte, évitèrent soigneusement d'en parler, ne faisant appel qu'au Code civil italien, « *aux principes de tolérance et de liberté à la lumière desquels*, a dit l'un d'eux, *une condamnation apparaîtrait comme une véritable persécution religieuse, issue d'un obscurantisme d'avant la révolution française* ».

La sentence du tribunal de Florence a posé pour la première fois, en principe, que l'exercice du pouvoir clérical s'arrête là où il se trouve en contradiction avec la loi et les droits qu'elle garantit aux citoyens. C'est une affirmation qui peut être lourde de conséquences pour l'Italie.

En attendant, plusieurs églises italiennes ont sorti leurs draperies de deuil, et lorsque dans la cathédrale de Prato Mgr Fiordelli invective les « fils des ténèbres » qui introduisent en Italie des méthodes tortionnaires dignes des pays d'au-delà du rideau de fer, les fidèles applaudissent.

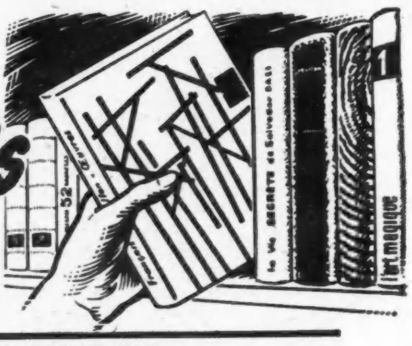
LILIANA MAGRINI.

G.E.R.M. propose une des chaises suédoises bouleau naturel : 4.750 francs. Galerie d'exposition 82, boulevard Soult, PARIS (12[e]). DOR. 50-45

Utilisateurs de Mazout

Les **Ets Rollet**, fabricants du « Diablotin », le rameneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le **Diablotin-Mazout**, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. Droguistes.

Comment posséder *sans frais* des livres de luxe



numérotés, hors commerce, avec de somptueuses reliures

Devenez membre du Club Français du Livre sans payer ni droit d'inscription, ni cotisation, et profitez d'incroyables avantages : au prix des livres ordinaires, nous vous offrons des éditions luxueusement reliées ; vous les recevez directement par la poste ; vous êtes abonné gratuitement à une passionnante revue mensuelle contenant une critique des nouveaux livres et la reproduction des reliures. Renseignez-vous plus en détail ; demandez la brochure gratuite éditée pour vous par le Club : 16 pages illustrées sur la vie du Club, la sélection des ouvrages par notre jury d'écrivains, la participation des membres aux bénéfices du Club, etc...

GRATUIT

Découpez ou recopiez le coupon ci-contre pour recevoir gratuitement un superbe album ; 16 pages illustrées ; tous les renseignements sur le Club.

CLUB FRANÇAIS DU LIVRE
8, rue de la Paix - PARIS-2[e]
Veuillez m'envoyer sans engagement votre nouvel album gratuit.
Nom
Adresse

BON
X 524

DE GAULLE, OUI OU

LE troisième volume de l'œuvre de Léon Blum sortira dans quelques jours (1). Il couvre la période de la Libération (1945-1947). De cet épais volume, souvent bouleversant tant par la vision politique de l'auteur que par la sincérité dont témoigne chaque ligne, nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs, en pré-publication exclusive réservée à « L'Express », quelques extraits auxquels l'actualité politique donne une résonance particulière.

Les passages de l'œuvre de Léon Blum que nous reproduisons cette semaine concernent le général de Gaulle.

Commentant son départ du pouvoir en 1946 et le rôle joué par l'homme qui incarna « le rachat de la nation par elle-même », Léon Blum, songeant à l'avenir et aux difficultés françaises, écrivait : « Je ne sais si la fatalité lui réservera pour la seconde fois un tel rôle... »

Rédigées il y a douze ans, les réflexions de Léon Blum, hostile au « pouvoir personnel » et à ce qu'il nomme la « monocratie », nous font mesurer, aujourd'hui, le chemin parcouru par la France.

De nombreux résistants sont dans le camp des bourreaux. Certains Compagnons de la Libération, même, recommandent et approuvent la torture. Des socialistes alors vous disent, en privé à quoi nous allo

Et ceux-là se félicitaient d régime à l'agoni

Voici ce qu au premier ann général de Gaull

(1) Aux Editi tique littéraire E moires, la Priso tome : 1945-1947.

Le 18 Juin

COMME la prise de la Bastille le 14 juillet 1789, l'appel lancé de Londres le 18 juin 1940 par le général de Gaulle est un de ces actes historiques dont l'importance n'apparaît pas pleinement à l'heure où ils s'accomplissent et ne se calcule qu'à leurs effets. Nous pouvons la mesurer aujourd'hui, dans la perspective du temps et sous l'éclairage de la victoire.

L'appel du 18 juin a été l'acte initiateur de la résurrection française. A une nation prostrée sous l'accablement d'un désastre incompréhensible pour elle et prête à tout subir dans sa stupeur, il a rendu le sens de l'honneur national et désigné la direction du devoir. Aux quelques hommes, bien rares, hélas ! dont la conscience indignée se refusait à accepter la honte, il a rendu l'espoir et le courage de la lutte. A lui seul, il assurerait au général de Gaulle, dans l'histoire, une place voisine de celle de George Washington.

Je sais qu'un Français ne doit jamais désespérer de la France. Même si le général de Gaulle n'avait pas vécu, même s'il n'avait pas parlé, un lent travail de réfection vitale se serait sans doute opéré peu à peu dans l'âme collective du pays ; son corps épuisé, meurtri, aurait peu à peu reposé son système nerveux et fabriqué des cellules neuves. La France ne s'était pas à jamais reniée, rejetée elle-même.

Dès l'automne et l'hiver de 1940, la résistance admirable du peuple anglais aurait sans doute commencé à agir, comme un exemple et comme une leçon. Mais rien de ce que je dis ici ne diminue le rôle du général de Gaulle et ne réduit la valeur de son service. Il aurait peut-être pu ne pas vivre, mais il se trouve qu'il vivait, et qu'il a parlé. C'est à compter de sa parole, c'est autour de cette parole, et bientôt autour de sa personne que s'est organisée la résurrection française. C'est avec lui qu'elle commence. Il en a été le symbole avant d'en devenir l'instrument et le chef.

Rien n'était donc plus naturel que l'attraction qui, dès 1941, a aggloméré autour du général de Gaulle les premiers groupes français de « Résistance ». Rien n'était plus naturel, dans les années qui suivirent, que le courant commun qui, sans distinction entre les origines et les prédilections politiques, le désigna comme le seul chef possible pour la France libérée jusqu'au jour où le peuple souverain aurait fait entendre sa voix. Il est déplorable que ce concours de l'opinion française à peine ranimée — et de l'opinion populaire au premier chef — n'ait pas été plus exactement compris, hors de France, par nos meilleurs amis, comme il est déplorable que nous n'ayons pas mieux compris nous-mêmes les scrupules ou les appréhensions, d'un ordre parfois très élevé, qui provoquèrent cette mésintelligence.

La même erreur de jugement conduisit d'ailleurs nos amis à déprécier tout d'abord cette résistance française qui devait plus tard, quand elle se manifesta dans toute sa force, soulever chez eux tant d'admiration. Et, certes, si les armées de l'U.R.S.S. n'avaient pas brisé les armées nazies, si les armées de l'Amérique et de l'Angleterre n'avaient pas reconquis l'Afrique et forcé les défenses de l'Occident, toute résistance active en France eût été condamnée à l'impuissance. On n'aurait pu songer sans folie à faire marcher à elle seule « l'armée secrète ». Mais la France n'eût été digne ni d'elle-même, ni de ses alliés, si elle avait reçu d'eux sa libération toute faite.

Cela aussi, le général de Gaulle l'a compris et proclamé plus fortement que personne. A cet égard encore, il a été l'inspirateur et le chef de la Résistance. Il n'a pas fait de la France une nation composée exclusivement de héros ; l'histoire n'en a jamais connu. Mais il a suscité des héros authentiques et restitué à la nation entière son attrait inné pour l'héroïsme.

En août dernier, le peuple de Paris délivré, le même peuple qui venait de faire le coup de feu sur les barricades, l'accompagnait à l'Arc de Triomphe et à Notre-Dame. Hier, il célébrait comme une fête nationale l'anniversaire de son premier appel. Puisse cet anniversaire nous reporter à la fois aux heures tragiques où nous avions cru le pays perdu, et aux heures héroïques où nous l'avions cru sauvé.

Le pays est tiré de l'esclavage, mais n'est pas encore sauvé tout à fait. Son salut total exige assurément un grand effort de sagesse et de discipline, mais aussi un grand apport d'ardeur et d'enthousiasme. Il exige l'union, qui ne peut elle-même se maintenir que dans un rythme rapide et puissant d'action commune. Il exige une entente et une coopération intime avec les autres démocraties victorieuses. Il exige une foi ardente dans les possibilités de la paix, c'est-à-dire de l'organisation internationale.

Si le général de Gaulle est encore aujourd'hui l'homme qui peut le mieux conduire le peuple français, c'est qu'il est resté l'homme qui peut le mieux l'entraîner dans cette voie, l'exalter, l'élever au-dessus de lui-même.

Je m'adresse à ce grand esprit, que je sens altier et solitaire. Qu'il ait confiance dans le peuple français ; qu'il ait confiance dans la démocratie internationale, car la confiance se communique. L'homme qui gouverne la France vers ses nouveaux destins doit trouver en lui-même quelque chose de plus que le loyalisme ou le rigorisme démocratiques et même que la passion de la patrie. Pour conduire le peuple, pour le mouvoir en prise directe, il faut encore une communion avec lui et une sorte d'abandon à lui... Amour de la patrie, amour du peuple, amour des hommes !...

Le départ

LE choc sera rude et la surprise sera grande. A quelque moment que le général de Gaulle eût résigné son mandat présidentiel, sa retraite eût causé dans le pays une commotion égale à ses services et à son prestige, creusé un vide égal à la place qu'il tient dans la vie nationale. Mais aujourd'hui ! En l'absence de l'Assemblée, au lendemain de ses votes de confiance presque régulièrement unanimes ! Sans qu'aucune difficulté se soit élevée à l'intérieur du ministère, sans qu'aucun litige précis soit apparu entre le gouvernement et l'un quelconque des partis de la majorité, en un mot sans aucune cause immédiate et saisissable ! Comment une décision aussi soudaine, aussi brusque, ne provoquerait-elle pas la stupeur et l'émoi ? (...)

La lettre de démission adressée par le général de Gaulle à l'Assemblée a été rendue publique dans l'après-midi d'hier, après avoir été communiquée aux présidents des différents groupes. Elle ne jette qu'une clarté assez confuse sur les mobiles qui ont réellement déterminé le président du gouvernement provisoire.

Je la résume en peu de mots. La mission propre du général de Gaulle était de *« diriger le pays vers sa libération, sa victoire et sa souveraineté »*. Cette mission est achevée depuis l'installation de la Constituante. Il a sans doute, depuis lors, accepté de l'Assemblée un autre mandat, celui de diriger le gouvernement de la République restaurée. Il ne l'a fait que pour ménager une transition, qui était nécessaire, mais dont il estime qu'elle s'est réalisée à son tour. Au surplus, en dépit des souffrances qui pèsent encore sur le pays, malgré la gravité des problèmes qui subsistent, la France n'est plus en état d'alarme et la vie des Français est « pour l'essentiel » assurée. Le mandat est donc rempli comme la mission. La seconde tâche est terminée comme la première.

Je doute que l'opinion se satisfasse de cette explication. Non, le mandat n'était pas épuisé. La seconde tâche n'était pas terminée. La situation extérieure et surtout intérieure n'est pas si bien assurée que l'on puisse considérer la phase « de transition » comme close et se reconnaître la libre aisance de ses décisions. Tout au contraire, le pays se trouve et se sent en état de crise, de crise matérielle et morale, de crise aiguë et ascendante.

Aucune pensée ne serait plus éloignée de mon esprit que de chicaner sur la reconnaissance due par la France à l'homme qui l'a rendue à elle-même, qui a incarné pour elle, dans les plus cruelles années de son histoire, l'indépendance, la liberté et l'honneur. Je sais aussi à quel po il serait injuste de méconnaître l'effort de ré ration ou de remise en marche poursuivi dep la Libération : routes, ports, chemins de f mines, etc. Mais, je l'écrivais ici même il y a p de jours, en dressant le bilan de l'année écon les réparations de fortune ou de première urgen ne pouvaient suffire, la France avait besoin d'ê refaite à neuf, et réparer n'est pas reconstrui Or, l'œuvre de reconstruction n'est pas entam La plate-forme économique et administrative s laquelle doit nécessairement reposer tout trav de reconstruction solide n'est même pas dessin Et la crise présente, dont les éléments les pl graves sont l'insuffisance du ravitaillement et l'i certitude monétaire, menace la nation dans s fonctions vitales.

L'explication ne vaut donc pas. (...)

Une incompatibilité d'humeur...

Le transfert de pouvoirs qui vient de s'opé est par lui-même une victoire des institutio démocratiques. C'est le jeu libre et normal d institutions démocratiques qui permet de re placer sans à-coups un homme tel que le géné de Gaulle. Mais celui qui aura le plus effica ment aidé la France à recouvrer ses institutio démocratiques se nomme précisément le géné de Gaulle. Il l'a fait contrairement à son tempé ment personnel, mais selon sa décision réfléch et surtout conformément à la volonté du pe On montrerait bien de la légèreté, ou bien de l'i gratitude, en l'oubliant aujourd'hui. (...)

Quand le représentant de l'Agence franç de presse a demandé au général de Gaulle « *estimait satisfaisant le projet de Constitu tion voté en première lecture par l'Assem blée* », le général a répondu non et il justifié ce non catégorique par les formules su vantes :

> *« Une Assemblée omnipotente. Le go vernement d'assemblée. Un chef de l'Ét pour la montre. Pas d'organisation vala de l'Union française... »* (...)

Entre la conception « présidentielle » et l principes de la démocratie, il n'existe pas contradiction théorique ; il existe en revanc dans notre pays et à l'heure où nous vivons, u évidente et impérative contrariété de fait. Je v ajouter quelque chose aux raisons que j'ai donn de cette contrariété et je vais toucher un po particulièrement délicat. Mais je ne reculerai p devant la tâche que je me suis fixée.

Dans notre pays et à l'heure où nous viv l'objection la plus forte contre la concepti présidentielle consiste dans le général de Gau lui-même. Sa personne est la raison princip qui s'oppose au système qu'il soutient.

Qu'on m'entende bien. Pas un instant je considère le général de Gaulle comme un consp rateur du type Louis-Napoléon Bonaparte, tram contre la liberté de son pays une ténébreu aventure. Je ne le considère même pas comm un ambitieux au sens ordinaire du terme, et serait-il d'ailleurs que ce trait de caractère justifierait pas les appréhensions des républicai Car il y a beaucoup à dire et bien des distinctio à faire sur le mot ambition. On est ambitieux d qu'on se juge soi-même comme un moyen néce saire vers un but, et l'ambition vaut ce que va le but : elle est comme lui, vile ou noble, merc naire ou héroïque. Je reste convaincu qu'en pr clamant la nécessité d'un pouvoir personnel, général de Gaulle a le sentiment d'agir dans l'i térêt non seulement du pays, mais de la Répu que. Mais je dis cependant que sa person aggrave encore ce que j'ai montré comme danger propre de tout pouvoir personnel insta dans une démocratie, c'est-à-dire le danger q ce pouvoir ne se nourrisse et ne s'accroisse a dépens de la démocratie au point de la vid entièrement de son contenu.

A quoi cela tient-il ? A la stature même d son personnage, au caractère exceptionnel d rôle qu'il a joué dans la crise la plus terrib de notre histoire, à son habitude militaire, à l nature de l'ascendant qu'il exerce, à la façon do il conçoit l'autorité et pratique le commande ment. Il se croit démocrate parce qu'en plei sincérité de raison, il voudrait être démocrat

ON ? par LÉON BLUM

ore mieux de Gaulle que ce lui ».
t en lui rendant hommage, du pouvoir, ont conduit le e débattre aujourd'hui.
im il y a douze ans, d'abord 18 juin, puis après que le pouvoir.

Premier tome : 1891-1905. Cri- Deuxième tome : 1940-1945. Mé- l'Echelle Humaine. Troisième

is tout dans son comportement politique répu- e aux besoins et aux usages nécessaires de la république républicaine. Il ne ressemble en rien au chef publicain à la Washington que M. Rémy Roure oquait l'autre jour et qu'en effet la France endait. Entre la démocratie et lui, on enre- tre comme une incompatibilité d'humeur, déjà nsible quand il était chef du gouvernement, ns ses rapports avec ses collègues ou dans ses ntacts avec les Assemblées, mais qui a éclaté moment de sa démission, en janvier dernier, plus fortement encore, il y a quelques jours à ine, quand il se dressait seul devant le pays, un plan d'égalité contre le vote de la Consti- nte.

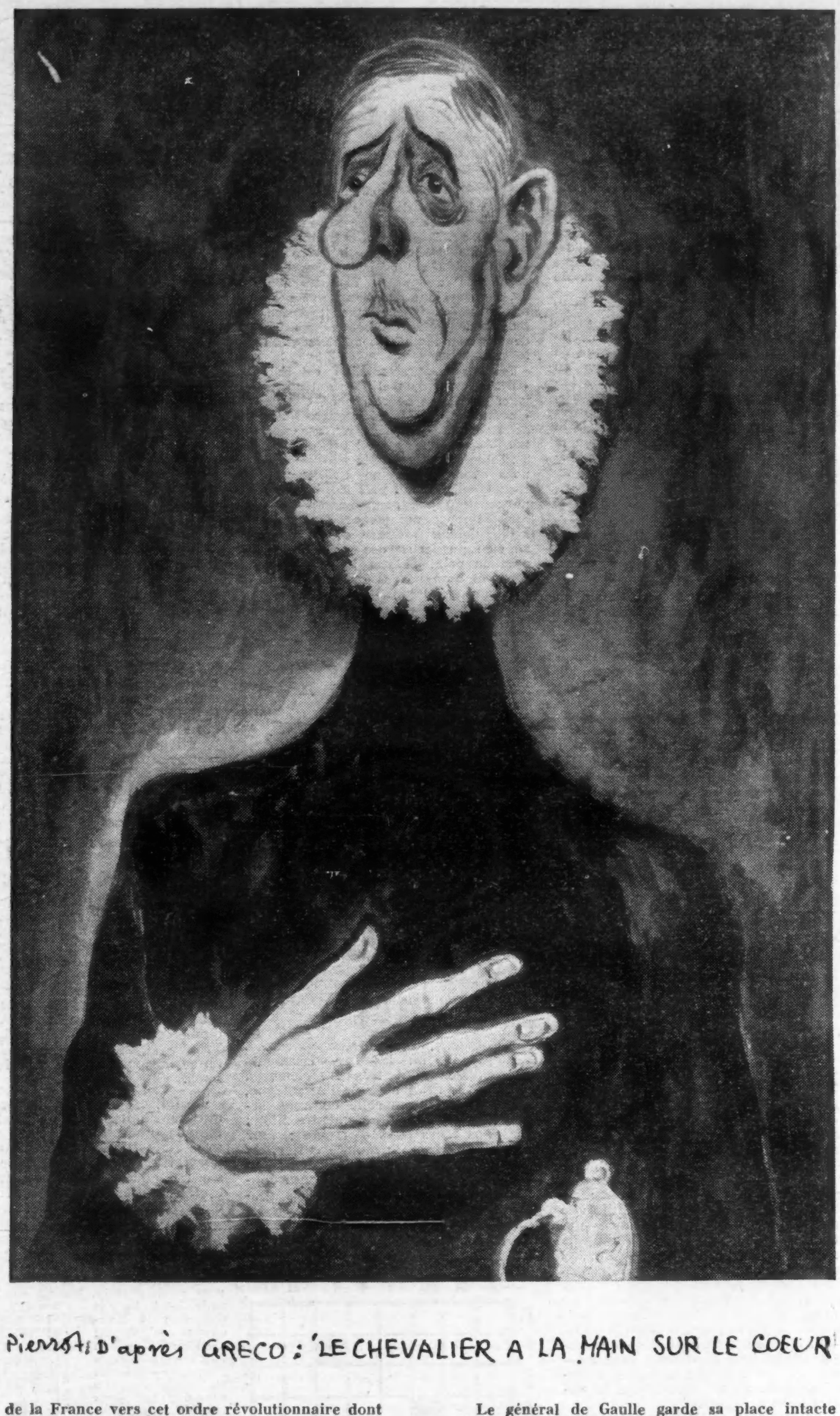
Que donnerait l'installation d'une telle figure ns le pouvoir qu'il déclare indispensable à la nce et que ses amis revendiquent pour lui ? isons l'effort de l'imaginer. Supposons qu'au férendum, une majorité de *non* sorte des urnes. position prise par le général de Gaulle et la npagne menée par les gaullistes donneraient à *non* une double signification indiscutable et pérative : la première, que le suffrage universel ge pour la France, une Constitution conforme thèmes de Bayeux et d'Epinal, avec un chef l'Etat à pouvoir personnel, le suffrage universel igne le général de Gaulle lui-même. Représen- s-nous le général de Gaulle tel qu'il est, avec sa ndeur, son prestige et son autorité de com- ndement, installé dans ce pouvoir de chef Etat « qui en est un » en vertu de cette dési- tion plébiscitaire.

ue pèseraient alors vis-à-vis de lui le prési- t du Conseil et les ministres, d'ailleurs choisis lui et révocables par lui ? Que pèseraient les emblées, d'ailleurs dissoutes à son gré ? Où derait la véritable souveraineté ? Quels que ent les équilibres et les contrepoids plus ou ins ingénieusement inventés par la Constitution velle au nom de la séparation des pouvoirs, t-il pas clair que le pouvoir personnel du f d'État les absorberait ou les maîtriserait ? N'est-il pas évident que ce pouvoir per- nel, logé dans un semblant de démocratie, la erait réellement de toute substance ? Le régime itable de la France serait tout bonnement une archie non héréditaire, ou plutôt l'expres- de monarchie ayant été dépouillée par le ps et l'usage de la plus grande partie de sens, une monocratie. La démocratie fran- e entend-elle abdiquer ? Aspire-t-elle à se sformer en monocratie ? Voilà la question doxale, et presque injurieuse, qu'on lui pose.

ne sais ce que venir lui réserve...

dois ajouter une dernière considération, et, -être, n'est-elle pas la moins puissante. L'expé- ce monocratique, à laquelle l'Union gaulliste ie la France, a déjà été faite.

ndant près d'une année et demie, la France cu volontairement sous le régime de la mono- e. Le chef qu'elle avait placé à sa tête avait de son libre appel, de son libre ralliement, pouvoirs encore plus larges, encore plus indé- inés que ceux qu'impliquent les thèses de ux et d'Epinal. Bonaparte lui-même, au len- in de Brumaire, ne disposait pas d'une auto- plus complète et moins disputée. Et l'immense tage du général de Gaulle est qu'il ne tenait son autorité d'un acte de force, mais d'un de libération. Cette autorité ne reposait pas une obéissance obligée, mais sur le consente- t général et ardent, sur la confiance, sur le de la nation tout entière sans nulle acception lasses ou de partis. Il pouvait vraiment tout u'il voulait, tout ce qu'il jugeait nécessaire alut du peuple qui s'était remis unanimement ses mains. Jamais plus, quel que soit le tat du référendum, quelle que puisse être la titution qui sortirait d'une révision éven- , quelles que fussent les circonstances poli- s qui détermineraient cette révision, jamais il ne disposera de circonstances aussi favo- s pour exercer un « pouvoir fort ». L'occa- était unique, et cependant elle a été perdue. 'il s'agisse des relations de la France avec que le général de Gaulle appelle l'étranger e pour ma part je préfère appeler nos Alliés, s'agisse de l'acheminement du monde vers rdre pacifique, qu'il s'agisse de l'orientation



Pierrot, D'après GRECO : 'LE CHEVALIER A LA MAIN SUR LE COEUR

de la France vers cet ordre révolutionnaire dont elle reconnaissait tout entière la nécessité, qu'il s'agisse du règlement des difficultés immédiates où s'embarrassait la vie quotidienne de la nation, qu'il s'agisse du maintien de la discipline volontaire contractée pendant la Résistance et consolidée par la victoire, qui pourrait soutenir que les résultats obtenus aient été conformes à l'attente et à l'espoir de tout un peuple ? Qui pourrait oublier que la reddition de comptes fournie par le général de Gaulle au moment de sa retraite s'est heurtée dans le pays à un sentiment général de déception ? Peut-être la tâche surpassait-elle toute faculté humaine. Peut-être les problèmes étaient-ils insolubles et les difficultés insurmontables. Il se peut ; je suis prêt à en convenir dans une très large mesure. Mais alors qu'on n'aille pas prétendre aujourd'hui que pour résoudre les mêmes problèmes, toujours pendants, pour surmonter les mêmes difficultés, toujours aussi abruptes, il suffirait d'un pouvoir fort.

Le général de Gaulle garde sa place intacte dans notre histoire. Il reste l'homme de la Libération, non pas de la libération matérielle du territoire à laquelle lui, les Forces libres et la Résistance française elle-même n'ont eu, somme toute, qu'une part complémentaire, mais l'homme de la libération morale, l'homme qui incarne, après les hontes de Bordeaux et de Vichy, le rachat de la nation par elle-même, ce rachat dont on attendait une résurrection. J'ignore l'avenir. Je ne sais si la fatalité lui réserve pour la seconde fois un tel rôle. Ce que je sais, c'est qu'il ne pourrait le jouer que dans les circonstances et sur le plan où l'union de tous les Français autour de lui redeviendrait nécessaire et possible (...)

(World copyright by Editions Albin Michel).

(Les titres et les intertitres sont de la rédaction de « L'Express ».)

EN JUSTICE

LA GRANDE ILLUSION

par J.-M. THEOLLEYRE

Le 13 mars prochain, les juges du Tribunal civil de la Seine vont rendre une décision dont dépendra le futur confort de 10.000 à 15.000 mal logés parisiens qu'un généreux vieillard rêva un jour de voir installés dans une cité-jardin modèle au milieu des arbres et des fleurs. Chacun son pavillon, chacun sa salle de bains, chacun sa cuisine avec réfrigérateur encastré et le chant des oiseaux pour réveille-matin.

Hélas ! les paradis terrestres ne se créent pas ainsi, surtout en France. C'est pour cela que l'on plaidait l'autre jour devant la première chambre civile. D'un côté, M. de Bendern. De l'autre, la Ville de Paris.

Toute sa vie, M. de Bendern avait rêvé de paix. En 1932, il avait quitté sa patrie, l'Angleterre, parce qu'il jugeait qu'elle menait une politique de guerre, et s'était réfugié depuis au Liechtenstein. De ses propriétés, il faisait des « fondations de la nature », pensant ainsi contribuer à une œuvre sociale. Il voulait aussi supprimer la lutte des classes et se disait que le meilleur moyen devait être l'amélioration de la condition ouvrière.

Tristesse interdite

Dans cet esprit, il décida de donner à la Ville de Paris son immense domaine de Beauregard, 170 hectares sur le territoire de La Celle-Saint-Cloud, un cadeau de 2 milliards.

Il avait posé ses conditions : on construirait là des cités-jardins pour les ouvriers, de préférence des habitations individuelles, largement espacées, sauvegardant la liberté de chacun. On y interdirait tout ce qui fait la tristesse du monde : usines, casernes, prisons. Les premières réalisations devraient être exécutées dans un délai de 5 ans.

C'était en 1950.

En 1955, M. de Bendern fut bien déçu. Le paradis dont il avait rêvé n'était qu'un terrain sur lequel on avait péniblement installé un égout, tracé quelques routes.

Puis les plans des maisons qu'on projetait de bâtir n'étaient pas du tout, mais pas du tout, ce qu'il voulait. « Des fourmilières, des mastodontes, des casernes, soupira-t-il, tout ce dont je ne voulais pas. »

Il fut amer. Allait-il faire révoquer sa donation pour non-exécution des conditions qu'il y avait mises. Il y songea dans son premier courroux. Puis se ravisa.

Donation ou fondation ?

Ne valait-il pas mieux, au contraire, persévérer en exigeant la réalisation de ce dont il était convenu ?

C'est ce qu'il a fait plaider.

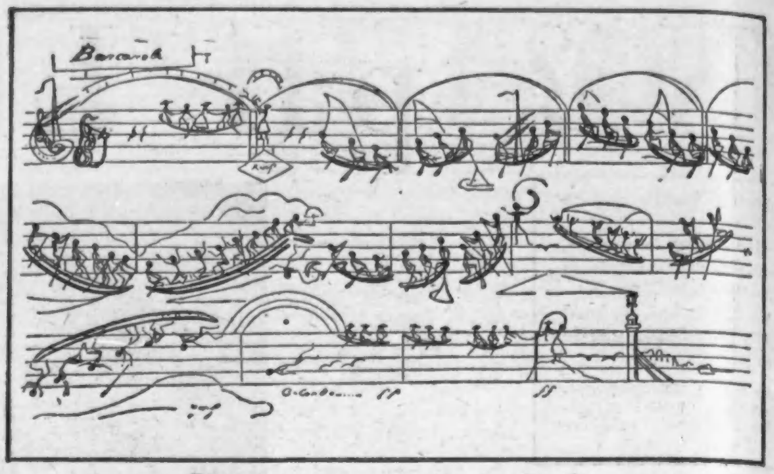
Mais la ville de Paris ne l'entend pas de cette oreille. Elle ne s'estime pas fautive. Et pourquoi le serait-elle? Aurait-elle tiré quelque bénéfice de la prétendue non-exécution des conditions de la donation ? Certes non. Est-ce même une donation au sens du mot ? Plutôt, dit-elle une fondation, puisque les véritables bénéficiaires du don sont en réalité les ouvriers qu'on logera.

Toute son argumentation est là :

« Il s'agit de loger et nous entendons loger. Le drame de ce procès, c'est le « comment » de la réalisation. Notre donateur dit que nous n'avons rien fait. Mais à l'heure qu'il est, plus de 3 milliards sont engagés sur lesquels nous avons donné un milliard. La charge est d'autant plus lourde qu'on ne construit pas pour amortir. Nous sommes tenus par les circulaires du M.R.U. Quand à dire que nos plans ne sont pas ceux des cités-jardins, c'est un point de vue. Le terme est vaste et quand nous avons mis au concours ces plans, les architectes connaissaient les termes de la donation et ont donc travaillé dans son esprit. »

Une histoire de chiffres

A vrai dire, l'affaire se ramène à des chiffres. La Ville est tenue à de dures réalités. M. de Bendern a voulu loger superbement des ouvriers, mais il a oublié de s'informer de leurs salaires et du prix de la construction en France. La Ville de Paris, comme elle l'a fait plaider, s'est efforcée de remplir au mieux les conditions d'exécution pour les principaux bénéficiaires. Pouvait-elle oublier qu'elle aurait à prendre en charge la différence entre le loyer qu'elle pourra faire payer et celui qui sera nécessaire pour couvrir les frais et permettre le remboursement des prêts qu'on lui a consentis ?



DEUX PARTITIONS MUSICALES ANIMÉES (1)
Quand les notes voguent

SPORTS

Une déception de plus

UNE seule surprise, dimanche, en lisant les résultats des matches de la Coupe de France de football (16es de finale) : la défaite du Racing-Club de Paris. Mais peut-on vraiment être surpris par une défaite de cette équipe, excellente devant les meilleurs, détestable devant les plus faibles ?

Le Racing a perdu depuis longtemps toutes ses chances de terminer en tête du championnat et voici qu'il est éliminé de la Coupe.

Une fois de plus, la capitale sera absente des compétitions de fin de saison.

Les Parisiens commencent à s'habituer à cet état de choses — en maugréant d'ailleurs. Même en deuxième division, le Stade Français, le Red-Star et le C.A.P., les trois autres équipes parisiennes, sont « hors de la course », et le Racing, qui n'a pas été champion depuis la guerre, n'a pas gagné la Coupe depuis 1949.

Mais si les Parisiens s'y habituent, l'étranger ne comprend pas. A l'étranger, on continue en effet de considérer que le Racing est représentatif du football français. Raisonnement par analogie : dans tous les autres pays, les clubs de la capitale donnent le ton. Le Real Madrid est champion d'Espagne, les équipes de Vienne, Budapest, Prague, Varsovie, Moscou dominent le football de leurs pays. En Grande-Bretagne — pays très décentralisé au point de vue sportif — les clubs de Londres comptent parmi les meilleurs, alors que le Racing — son classement dans le championnat de France l'indique — est à égale distance des plus forts et des moins bons.

Le fait est d'autant plus scandaleux que le Racing-Club de Paris est le club le plus riche de France, le seul avec Marseille — encore plus mal en point, il est vrai — qui puisse compter sur un nombre de spectateurs important. Ce qui autorise une gestion financière de père de famille.

Mais les dirigeants du Racing ont perdu tout esprit d'entreprise. Toute la presse sportive leur avait répété que l'équipe composée de jeunes de talent manquait de deux joueurs expérimentés au moins. On leur avait proposé Piantoni, le meilleur footballeur opérant en France. Ils ont hésité et se sont laissé devancer par Reims, club pauvre qui, sur son terrain, n'attire pas les foules.

Pourtant la direction du Racing n'a pas à craindre de faire une mauvaise affaire en « achetant » des joueurs chers. Quelques vedettes lui auraient permis d'occuper une meilleure place au championnat. Et chaque fois que le Racing s'est trouvé dans les cinq premiers, les recettes au Parc des Princes ont monté en flèche, 35.000 spectateurs acceptant alors de se déplacer (au lieu des 15.000 ou 20.000 fanatiques qui suivent, quel que soit son classement).

Lorsqu'un producteur de cinéma verse un cachet de plusieurs dizaines de millions à une vedette, il sait que cela n'est pas de l'argent perdu. On devrait, au Racing, où l'on n'a pas acheté de joueurs depuis deux ans, penser un peu à cela.

PUBLICITÉ

Savoir parler « européen »

EN concluant un accord de « représentation réciproque » avec une agence allemande, une grande firme de publicité française inaugure officiellement une ère nouvelle, celle de la publicité internationale.

C'est ainsi que l'agence Troost vantera aux Allemands les lessives, les articles de ménage et les vêtements féminins *made in France*, tandis que Publicis « lancera » en France plusieurs grandes marques : la lingerie Benberg, les objectifs Zeis -Ikon, etc.

Mais « l'échange » de campagnes publicitaires ne sera pas un échange standard. La publicité, en effet, ne se conçoit pas de la même façon dans tous les pays. Les arguments de vente, — en langage technique, les « problèmes d'approche de la clientèle » — sont « sérieux » en Allemagne, « traditionalistes » en Angleterre et « réalistes » en Belgique.

Golf et séduction

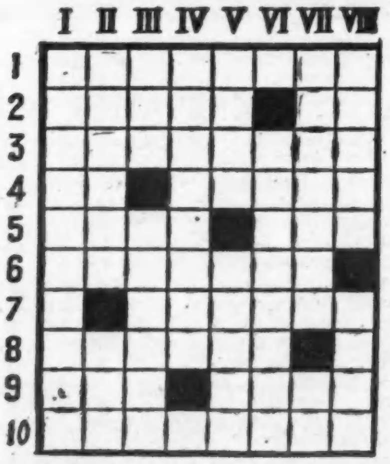
Exemple d'un slogan belge pour une brillantine dont on vante l'riquement en France le pouvoir de séduction : « Un peu de fixatif Untel, beaucoup d'élégance. » Les Anglais, eux, sont amateurs de rapprochements avec des scènes week-end : « Une touche de fixatif Untel, vous golferez sans crainte. » En Allemagne, c'est de la composition chimique du fixatif qu'il sera question. De la publicité sérieuse, de la publicité que l'on croit.

Pour les techniciens, l'Allemagne est à la pointe de la publicité : deux chiffres sont cités : 55 millions de consommateurs pour 200 milliards de publicité par an, contre 44 millions de consommateurs pour 100 milliards de publicité en France.

Avantages dont bénéficieront les produits français vendus en Allemagne : publicité à la télévision, films documentaires de prestige, affichage et publicité lumineuse très importante.

En Italie, où les investissements publicitaires sont très inférieurs à ceux de la France et de l'Allemagne, les marques du marché commun seront lancées « graphiquement » mieux que dans leurs pays d'origine : pour les publicitaires du monde entier, les dessinateurs italiens comptent, en effet, dix ans d'avance en ce qui concerne la technique des formes graphiques.

Mots croisés n° 125



HORIZONTALEMENT. — 1. Peut s'appliquer à une voie ou à celle qui la prend. — 2. Courent vite loin sous nos pieds. En épelant : serveuse de qualité. — 3. Dans la main du peintre, dans la bouche du Valaisan. — 4. De chaque côté de la dix-septième. De maison ,de pneus, de vie, d'ondes, etc. — 5. Ne suivit pas le plus court chemin. On dit aussi rait ou ralle. — 6. Ne pas conserver la blancheur. — 7. Ne s'utilise plus au bal. — 8. Fit à l'instar. — 9. Corps de rechange. Le plus apprécié porte le numéro sept. — 10. Mise de façon à en jeter.

VERTICALEMENT. — I. Durée qui équivaut, en somme, à l'espérance de vie. — II. Ne laisse pas à la dérive. Peut précéder l'oreiller, mais pas le traversin. — III. Plus apprécié pour un vin que pour un refus. Imprégné d'une huile redoutable. — IV. Peut se rencontrer du Congo à Bornéo. — V. Participa à une affaire qui, pour être très familiale, ne saurait être approuvée par le moraliste. Ce que fit l'architecte, le narrateur, le guide. — VI. Habite à peu près à 100 kilomètres d'un talon. — VII. Plus légère pour bébé que pour Cocotte. Annonce, en général, la fin. — VIII. commerce international, qui comportait des transports d'est en ouest. Son ondulation est vraiment permanente.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	R	A	V	E	N	T
2	E	M	A	N	E	■	O	I
3	R	E	P	I	N	C	E	R
4	M	■	E	M	A	I	L	■
5	I	D	E	A	L	E	■	E
6	S	E	■	L	E	R	O	T
7	S	E	N	E	■	G	A	I
8	I	S	O	■	P	E	S	O
9	O	S	I	E	R	■	I	L
10	N	E	R	V	E	U	S	E

Solution du n° 124

DICTÉE

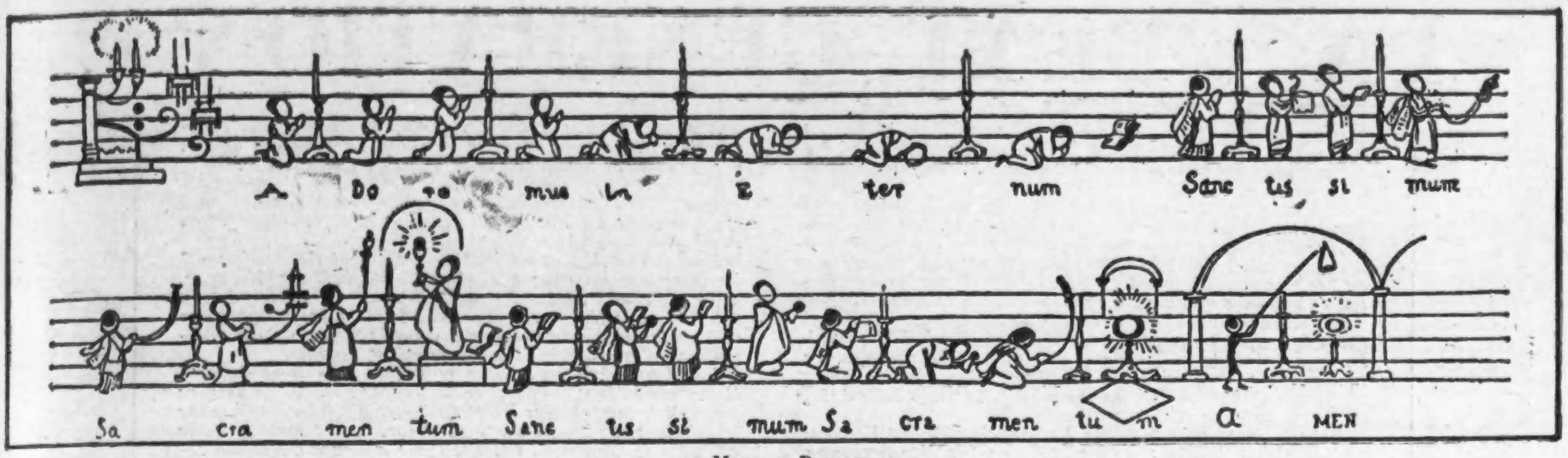
Elles marmottaient et marmonnaient

FORTS en dictées ? L'orthographe n'a pas de secret pour vous ? Eh bien ! demandez donc à l'un des vôtres de vous dicter le texte qui suit et qui a été imaginé par Pierre Louys.

N'allez pas plus loin. Prenez une feuille de papier et priez quelqu'un de vous lire lentement ce qui suit.

« *Il y a quelque vingt ans, mon cher Hippolyte, nous pagayions sur ce ruisseau méditerranéen. Tandis que les scarabées faisaient bruire leurs jolis élytres sur les lauriers-tins et les lauriers-sauce, d'où tombaient des pétales amarante et fanés, une foule de dames patronnesses marmottaient et marmonnaient au débarcadère, sous le patronage d'un pâtissier caduc. Là, croissaient des acacias, des zinzolines fleurs de lis, les chrysanthèmes poivrés. Quatre-vingts buffles et trois cents sarigues brimbalaient dans le pacage où étaient aussi parqués quatre-vingt-douze chevaux*

(1) Des pêcheurs (noirs) disent adieu à leurs femmes, à leurs sœurs ; une femme confie son enfant à son mari. — Le temps est beau, les barques glissent mollement sous de vastes arches (signes pour lier les notes). — Mais le temps change ; les nuages couvrent le ciel, la mer devient houleuse ; les barques s'abaissent et s'élèvent avec les vagues ; un homme tombe à l'eau... Hélas ! — Les ancres sont inutiles. — L'orage paraît se calmer. — Un pêcheur a sauvé l'enfant : il donne un coup de trompe (point d'orgue). — Mais le vent recommence à souffler avec violence. — Les pêcheurs se désespèrent, lèvent les bras vers le ciel. — La tempête redouble ses fureurs : une barque chavire ; six pêcheurs sont engloutis ; leurs corps flottent inanimés. — Des mouettes (soupirs) rasent la mer. — Quelques barques, guidées par le phare, se hâtent de rentrer au port. — La mère éplorée attendait sur le rivage ; elle reçoit son enfant dans ses bras. Telle est la traduction de cette portion.



...DU MAGASIN PITTORESQUE
...et prient (2)

rouans. On nous offrit une omelette, quelques couples d'œufs qu'Hyacinthe nous avait procurées en mil-neuf-cent-vingt-quatre, un cuisseau de veau et un cuissot de chevreuil, des entrecôtes panées et des sandwiches arrosés de malvoisie parfumée. Enfin, nous revînmes à Chalon-sur-Saône où nous retrouvâmes nos chambres aux plinthes bleu-de-roi, nos béryls et nos agates, nos bibelots de marqueterie et de tabletterie. Il nous semblait être partis depuis l'an mille. Malgré les praticiens homéopathes et allopathes, nous retrouvâmes aussi — et à quel période ! — toi, ton entérite et moi, mon emphysème. »

∴

Maintenant, vérifiez si vous n'avez commis aucune erreur. Aucune ?... Alors, vous êtes plus « fort » que la plupart des rédacteurs de *L'Express*... Beaucoup ? ...Alors nous souhaitons que cela vous ait amusé autant que nous.

C'est dans le n° 18 de la revue *Problèmes*, qu'éditent les étudiants en médecine de Paris, que nous avons découvert ce texte à côté de la fameuse dictée de Mérimée et de quelques autres également bourrées de pièges. Ce numéro spécial est un « pêle-mêle pittoresque » où une étude sur le tatouage succède à un sketch d'Alfred Sauvy et où des calligrammes précèdent des épigrammes légères de La Fontaine ou de... Saint-Just.

Un autre « clou » amusant : des partitions musicales animées, extraites du Magasin pittoresque (voir photos ci-contre et ci-dessus).

SCIENCES

Heisenberg, Einstein et l'équation universelle

LE grand mathématicien allemand Werner Heisenberg vient de rendre publique sa théorie des « particules élémentaires », qui, à en croire les physiciens russes, est susceptible de faire progresser considérablement notre connaissance de la matière à travers toute sa complexité.

Heisenberg est déjà l'auteur du *principe d'incertitude*, qui lui valut le prix Nobel en 1932. En vertu de ce principe, il n'est pas possible de déterminer rigoureusement, à la fois la position d'une particule et la vitesse avec laquelle elle se déplace sur son orbite.

Il s'est attaché, ces dernières années, avec succès semble-t-il, à supprimer les discordances qui existent entre les particules élémentaires (électrons, neutrons, photons et surtout mésons) et les *particules théoriques*.

On a présenté à tort son travail comme le complément des travaux d'Einstein, comme la découverte de l' « équation universelle ».

Une voie différente

Tous deux ont cherché à approfondir notre connaissance de la matière, mais Heisenberg a travaillé dans une voie autre que celle d'Einstein.

JEAN-PAUL GETTY
Milliards de francs

Alors qu'Einstein recherchait, à la fin de sa vie, une équation susceptible de représenter les champs gravitationnels et les champs électromagnétiques, c'est-à-dire d'englober la matière et l'électricité, Heisenberg, à la suite des physiciens Li et Yang (prix Nobel 1957 pour leurs travaux sur la parité), a étudié les particules élémentaires qui constituent la matière et leur interaction. Ses travaux résolvent un certain nombre de problèmes auxquels la théorie des quanta s'était heurtée en vain.

A partir d'un système mathématique unique (de là vient sans doute la confusion que certains journalistes ont faite avec l'équation unitaire d'Einstein) cette théorie offre la possibilité de « *décrire et de donner l'expression mathématique des particules étranges dont le comportement était incompréhensible jusqu'ici* ».

Cette découverte, qui relève de la recherche fondamentale, n'aura probablement pas de conséquences concrètes dans l'immédiat. Mais elle permettra une connaissance beaucoup plus approfondie des particules qui constituent la matière, tant de celles qui sont déjà repérées actuellement que de celles qui seront découvertes.

Aussi peut-on considérer cette théorie, si elle est confirmée, comme aussi importante que la théorie des quanta, la loi de conservation de la parité, et même, peut-être, la théorie de la relativité.

(2) Les enfants de chœur s'agenouillent, se prosternent, chantent, encensent. — Le prêtre lève le calice (point d'orgue). — Autres chants ; autre adoration. — Le sacristain éteint les cierges.

LE PALAIS DE L'AUTOMOBILE A LA

FOIRE INTERNATIONALE DE BORDEAUX

15 - 30 JUIN

Les groupes Automobiles, Cycles, Motocycles, Accessoires et celui des Véhicules industriels, constituent traditionnellement l'une des Sections les plus importantes de la Foire de Bordeaux, non seulement par la superficie — plus de 6.000 mètres carrés — mais également par la diversité des modèles présentés.

Le public est à même d'y examiner les plus récentes améliorations apportées par les constructeurs et cela à une époque très favorable, puisqu'à la veille des vacances.

La XXXVII° Foire Internationale de Bordeaux se tiendra en effet du 15 au 30 Juin inclus.

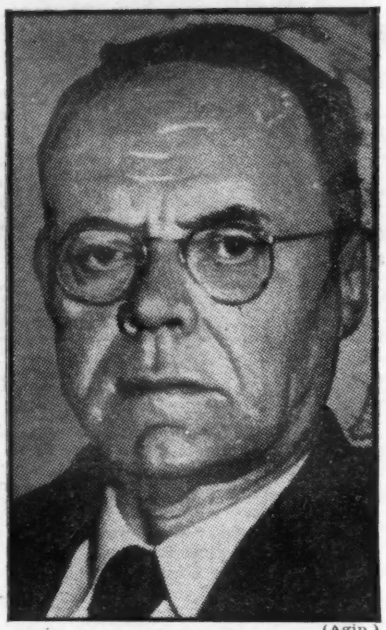
Communiqué.

ASTRONOMIE

Dix millions de mondes habités

UN astronome américain, d'origine russe, Otto Struve, chef du Centre astronomique de l'Université de Californie, estime qu'il existe dix milliards d'étoiles dans la galaxie qui entraînent dans leur orbite un certain nombre de planètes. En prenant pour base une moyenne de cinq planètes par étoille (le Soleil en a huit), il y aurait cinquante milliards de planètes dans notre galaxie.

Sur ces cinquante milliards de planètes, le cinquantième, soit un milliard, présenteraient les conditions favorables à une certaine forme de vie. Mais la vie intelligente n'existerait que sur moins de dix millions de planètes sur lesquelles vivraient, selon le savant, des créatures aussi ou plus intelligentes que l'homme.



(Agip.)

OTTO STRUVE
Milliards d'étoiles

Otto Struve, bien qu'ayant admis qu'il ne peut prouver ses hypothèses, trouve une réponse à toutes les questions. Pourquoi ces créatures n'ont-elles pas encore communiqué avec la Terre ? Tout simplement répond Struve, parce qu'il doit exister une certaine limite à l'intelligence.

D'ailleurs, il existe peut-être, dit-il, une preuve spectaculaire de la limite extrême de l'intelligence de ces créatures : tous les cent ans, une supernova explose. Bien que ce phénomène ait été attribué jusqu'ici à des causes naturelles, Struve estime :

« *Il est parfaitement concevable qu'une race intelligente ayant trop joué avec les lois de l'atome se soit détruite elle-même.* »

On espère d'ailleurs que les astronomes terrestres pourront un jour observer ces explosions avec suffisamment de précision pour déterminer celles qui sont dues à des causes naturelles et celles qui ont été provoquées par des êtres trop intelligents pour vivre longtemps...

...Si la Terre n'a pas explosé d'ici là.

VITE

● Grande innovation à Segley, une petite ville d'Angleterre, où les cinémas, habituellement fermés le dimanche, seront ouverts « à condition qu'un sermon de cinq minutes soit prononcé avant le spectacle ».

● Des biologistes soviétiques ont rendu compte de plusieurs expériences étonnantes ; la tête d'un chien a été greffée sur un chiot et l'animal a vécu six jours avec des réflexes normaux. Une tête de chien (amputée et placée sur une assiette) est restée vivante pendant plusieurs heures, mastiquant la nourriture qu'on lui présentait.

● John MacHair, secrétaire général du parti travailliste indépendant (et célibataire), ayant pris sa retraite à 68 ans, trouvait la vie ennuyeuse. Il a décidé de retourner sur les bancs de l'Université. Très populaire auprès des étudiants et des professeurs, il n'a jamais été aussi heureux et déclare : « *C'est la chose la plus intelligente que j'aie faite dans ma vie. Je ne suis pas obligé, comme la plupart de mes contemporains, de tuer le temps en jouant aux cartes ou aux dominos au café du coin. Je vis au milieu d'une jeunesse généreuse et enthousiaste qui m'a redonné l'espoir.* »

● Le roi du pétrole, Jean-Paul Getty, qui est aussi l'homme le plus riche du monde, gère ses affaires du fond d'une chambre d'hôtel à Londres, ou à Paris — où il était voici quelques jours. Il répond à son courrier en griffonnant la réponse dans la marge et poste ses lettres lui-même. Il ne se sépare jamais de ses papiers qu'il transporte dans une vieille valise, consolidée avec des ficelles, d'un hôtel à l'autre. Il déteste donner des pourboires et n'est pas allé aux U.S.A. depuis sept ans pour ne pas payer d'impôts. Sa devise : « Si vous voulez qu'une chose soit bien faite, faites-la vous-même. »

l'eau qui fait du bien ...

VICHY ETAT

CÉLESTINS
digestive, agréable rafraîchissante

G^DE GRILLE
pour le foie

HOPITAL
pour l'estomac

vichy vous attend de mai à octobre

LA « BEAT GENERATION »

Dans les salons snobs de New York comme dans les petites villes du Middle-West, une nouvelle religion recrute chaque jour des fidèles qui constituent ensemble la « Beat Generation ».

« Beat » signifie à la fois le rythme de la batterie de jazz et la béatitude de ceux qui l'écoutent. Les disciples hétéroclites de cette nouvelle secte sont comparés aux zazous et aux teddy-boys par ceux qui ne les prennent pas au sérieux et à Rimbaud ou à Jean Genet par les intellectuels curieux d'analyser « ce nouveau phénomène ».

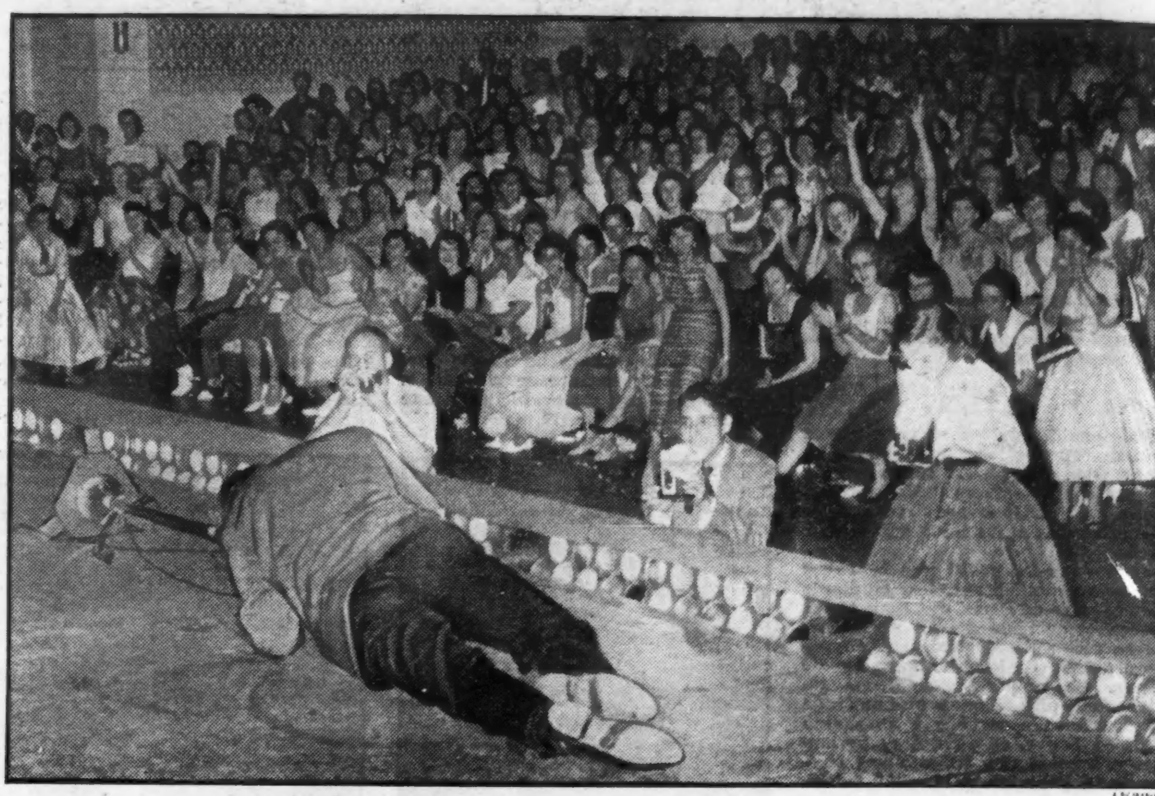
Ils présentent les symptômes d'une maladie qui serait spécifique aux pays prospères : passivité, anxiété, ennui. Ils trouvent dans la drogue — que ce soit l'héroïne ou les rythmes de jazz hi-fi — la soumission absolue qu'ils recherchent. Peu portés à la sexualité, la drogue leur sert de mère, de père et de petite amie.

Rebelles sans aucune cause, ils cherchent à justifier leur philosophie nihiliste : « aller nulle part, n'être personne, ne rien penser », par Dieu, parce qu'il est pour eux l'abstraction suprême et aussi le symbole du Père qui agit et décide à votre place, qui vous « prend en charge ».

Des héros de film ont déjà exprimé leur forme d'angoisse : Marlon Brando dans « L'Equipée sauvage », James Dean dans « La Fureur de vivre » et le chanteur Elvis Presley.

Faut-il prendre au sérieux cette « Beat Generation » ? Le livre que lui consacre son prophète, Jack Kerouac, « On the road », est assez impressionnant. D'autre part, la criminalité juvénile a pris aux Etats-Unis des proportions angoissantes que de nombreux auteurs attribuent au déséquilibre d'une partie de la jeunesse américaine.

Le phénomène social que constitue la « Beat Generation » est en tout cas assez remarquable pour qu'un célèbre journaliste américain, Mike Wallace, ait interviewé pour le « New York Post » ses deux théoriciens : Jack Kerouac et Philippe Lamentia. Voici le texte de cette interview :



(Rapho.)

QUAND ELVIS PRESLEY CHANTE DEVANT UN AUDITOIRE DE « BEAT »
« Un moyen d'aller à la rencontre du Christ... »

Alors je voyais le paradis...

JACK KEROUAC

Question : Monsieur Kerouac, que signifie « to be beat » ?

Réponse : Eh bien, c'est un envoûtement. L'envoûtement du XX[e] siècle.

Q. : Quel envoûtement ?

R. : Celui de la vie.

Q. : Par quel genre de vie sont-ils envoûtés ?

R. : ...la religion.

Q. : Quelle sorte de religion ?

R. : Oh ! c'est surnaturel. Des visions. Des visions de Dieu.

Q. : Vous voulez dire que les « beats » sont des mystiques ?

R. : C'est une renaissance prophétisée par Spengler. Il a dit qu'il y aurait un grand retour au mysticisme religieux pendant les derniers moments de la civilisation occidentale. C'est ce qui arrive.

Q. : De quel mysticisme s'agit-il ? En quoi les mystiques « beats » croient-ils ?

R. : Oh ! ils croient à l'amour. Ils aiment les enfants... et, je ne sais pas, cela fait drôle de parler de tout cela... ils aiment les femmes. Ils aiment les animaux, ils aiment tout.

Q. : Ils aiment tout ? Alors pourquoi tant de violence ? Pourquoi cet amour de la vitesse, en auto ou en musique ?

R. : Oh ! tout ça n'est que du lyrisme. Les équipées sauvages à motocyclette au clair de lune...

Q. : Pourquoi le jazz joue-t-il un si grand rôle dans cette nouvelle mystique ?

R. : C'est la musique de la « Beat Generation ».

Q. : Qu'est-ce qu'elle a de mystique ?

R. : Le jazz est très compliqué. C'est aussi compliqué que du Bach. Et puis cela a un rythme formidable. Vous savez, les batteurs sont formidables. Ils peuvent entraîner. Cela peut vous sortir complètement de vous-même.

Q. : Et la drogue ?

R. : C'est la même chose. Vous pouvez vous fuir. Vous pouvez avoir des visions avec la drogue.

Q. : Vous êtes-vous déjà drogué ?

R. : Bien sûr. Beaucoup. Mais je ne m'y suis jamais intoxiqué, parce que j'étais allergique.

Q. : Avez-vous eu des visions avec la drogue ?

R. : Oui.

Q. : Avez-vous gardé un souvenir précis d'une vision ?

R. : Je m'évanouissais. Je mourais et tombais sur l'herbe sur le dos. Alors je voyais le Paradis. Je voyais... mais je n'étais plus là. Il y avait seulement une chose... il y avait une grande lueur dorée, et je n'étais plus là... mais c'était Dieu, je suppose... C'était une telle béatitude, parce que je n'avais plus à me préoccuper d'être moi-même.

Q. : Cela paraît être une façon autodestructrice d'aller à la recherche de Dieu.

R. : Oh ! c'était formidable. Je me suis réveillé malade à l'idée d'être à nouveau moi-même, vivant, en chair et en os...

Q. : Vous voulez dire que les « beats » veulent se perdre ?

R. : Vous savez, Jésus a dit qu'il fallait se perdre pour voir le Royaume des Cieux...

Q. : Alors la génération « beat » aime la mort ?

R. : Oui. Ils n'ont pas peur de la mort.

Q. : En avez-vous peur ?

R. : Non... Ce que je crois, c'est que rien n'arrive, rien n'existe.

Q. : Que voulez-vous dire ?

R. : Eh bien, vous n'êtes pas assis à cette place. Vous le *croyez* seulement. Ce que nous sommes vraiment : un grand espace vide. Je pourrais marcher *à travers* vous... Vous voyez ce que je veux dire, nous sommes faits d'atomes, d'électrons. En fait, nous sommes vides. Nous sommes la vision vide d'un esprit.

Q. : Quel esprit — celui de Dieu ?

R. : C'est le nom que nous lui donnons. Nous pourrions l'appeler n'importe comment. Nous pouvons l'appeler orange... dieu... orange... Mais je sais que nous sommes des fantômes vides, assis à cette place, croyant qu'ils sont des êtres humains et se préoccupant de la civilisation. Nous ne sommes que des fantômes vides. Et cependant, tout est bien ainsi.

Q. : Tout est bien ainsi ?

R. : Oui. Nous sommes tous, en ce moment, au Paradis, réellement.

Q. : Mais vous ne me paraissez pas heureux ?

R. : Oh ! je suis formidablement triste. Je suis complètement désespéré.

Q. : Pourquoi ?

R. : La vie est un grand fardeau. Un grand, un lourd, un énorme fardeau. J'aimerais tellement être en sûreté au Paradis, mort.

Q. : Mais vous êtes au Paradis, Jack. Vous venez de me dire que nous y étions tous.

R. : Oui. Si seulement je le *savais*. Si je pouvais seulement m'en tenir à ce que je *sais*.

Une combinaison un peu bizarre

PHILIPPE LAMENTIA

Q. : Monsieur Lamentia, vous êtes un poète de la « Beat Generation », un mystique du XX[e] siècle, m'a-t-on dit. Voici deux lignes d'un de vos poèmes récents : « Viens, Fantôme Sacré, car de ce jazz nous pouvons nous élever jusqu'à toi... » Quel lien y a-t-il, selon vous, entre le jazz et Dieu ?

R. : Eh bien, l'humanité a recherché à travers les âges une sorte d'extase, une espèce de vision merveilleuse de Dieu, vous comprenez. C'est pourquoi nous fumons de la marijuana, ou nous écoutons le « jive ». Tout ça n'est qu'un moyen de parvenir à l'extase.

Q. : Etes-vous chrétien ?

R. : Oh ! je crois plus en Christ qu'en n'importe quoi d'autre. Je prie la Vierge Marie, aussi.

Q. : Bien, mais la combinaison d'Elvis Presley et de la Vierge Marie n'est-elle pas un peu bizarre ? Comment cette musique sensuelle, ce rythme primitif s'adaptent-ils à votre mysticisme ?

R. : Vous y voyez une contradiction ? Je veux dire que les sexes, comme les rythmes, nous ont été donnés. Vous ne pouvez nier ces choses, comprenez-vous ? Je veux dire que c'est une réalité. Etre envoûté par le rythme est un moyen... un moyen d'aller à la rencontre du Christ.

Q. : Quel est le but de votre religion ?

R. : Oh ! c'est difficile à dire. C'est comme ce que dirait Bouddha... vous devez être pur. Vous devez traverser cette vie sans vous faire accrocher.

Q. : Que signifie « se faire accrocher » ?

R. : C'est se retrouver seul, en froid avec les autres, avec soi-même, avec le Saint-Esprit. Si vous vous faites accrocher, vous ne pouvez plus aimer ni penser aux autres.

Q. : Mais n'y a-t-il pas là danger, qu'avec la violence, la drogue et le « jive », vous vous fassiez vraiment « accrocher » — et que vous soyez anéantis par la maladie, par le Mal ?

R. : Oh ! je ne sais pas. Cela peut vous conduire en haut. Cela peut aussi vous faire tomber en bas parce que le Bien et le Mal sont entremêlés — oui, comme l'âme et le corps. Ils ne font qu'un.

Q. : Alors vous recherchez le mal, autant que le bien ?

R. : Non. Je veux dire que vous pouvez vous relever après être tombé — et vous en sortir. Vous pouvez vous en sortir chaque jour si vous croyez que c'est le premier jour de la Création. C'est ce que je crois.

Q. : Pourquoi cette grande obsession de la mort aussi ? Pourquoi flirtez-vous toujours avec la mort ?

R. : Je ne sais pas... On doit pouvoir vivre en compagnie de la mort. La mort est à l'intérieur de soi. Elle fait partie de la vie.

Q. : Pourquoi tant de membres de la « Beat Generation » sont-ils des ratés et des clochards ?

R. : La Société considère peut-être des gens comme nous comme des réprouvés, des parias. Mais le Christ invite tout le monde, y compris les réprouvés. Aussi n'y a-t-il aucune contradiction entre le Christ et les adeptes du be-bop et du rock'n'roll. Ils peuvent être sauvés.

Suzy Parker et Cary Grant dans « Embrasse-la pour moi ». (*Voir la critique de Denis Vincent.*)
Fuir la princesse pour pouvoir rêver

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

Procès a Jésus (*voir la critique de* Robert Kanters).

La perverse Madame Russel, de Robert de Thiac, d'après Joan Morgan : bonne épouse, bonne mère, Mme Russel est un monstre ; elle brise le ménage de sa fille dont elle n'a pu empêcher le mariage, elle brime son mari, puis, lasse de l'empoisonner au figuré, elle l'empoisonne à l'arsenic. Et c'est son fils, horreur ! horreur ! qui, dans la scène culminante, la contraint à démasquer toute sa perversité. C'est un bon mélodrame bourgeois cousu main — avec des câbles. Mme Valsamaki le joue comme c'est écrit. (*Au théâtre des Arts.*)

CINEMA

Bonjour tristesse (*voir la critique de* Denis Vincent).

Les trois visages d'Eve. — Deux heures de séances de psychanalyse avant de découvrir qu'une jeune femme a été obligée dans son enfance d'embrasser le cadavre de sa grand-mère, c'est beaucoup pour un spectateur sain. Evidemment, ces séances sont prétextes à faire surgir les talents d'une actrice inconnue, Jeanne Woodward, qui vient de remporter le prix de la critique cinématographique aux Etats-Unis. Inquiétant caméléon, elle se transforme à volonté, avec un automatisme un peu trop bien réglé, mais c'est plus une performance qu'un rôle. (*Studio Publicis.*)

C'est la faute d'Adam : ce film devrait être dédié à la mémoire de Delly. Toutes les idées maîtresses de son œuvre y sont évoquées : la (pauvre, blonde et fière) orpheline triomphe de la (riche et méchante) fille du banquier auprès du (beau et plein d'avenir) architecte. La pellicule elle-même arrive à rendre « mauves » (selon la tradition) les ravissants yeux bleus de Dany Robin, et l'on n'oublie pas une seconde que le film est en couleurs, tant elles sont fausses. Jacqueline Audry nous prévient heureusement que c'est la faute d'Adam et non la sienne. Adam a bon dos. (*Balzac, Helder, Scala, Vivienne.*)

Il était un petit navire : Au premier degré, une comédie très britannique qui, sans avoir la truculence de « Noblesse oblige », a le même goût de thé chaud et de toasts beurrés. Une petite plage au bord d'une mer froide, un casino-jetée exploité par Alec Guinness, marin mélancolique atteint d'un mal honteux, le mal de mer, ses démêlés avec le conseil municipal de la ville. Tout cela, modestement mais soigneusement réalisé, a du charme et de l'humour.

Au deuxième degré, il y a quelque chose de plus dans ce film : l'insondable et digne détresse d'un homme qui joue, comme tout le monde, à se construire un personnage et à l'inscrire dans les apparences d'un univers dont il est le premier à savoir que tout y est factice.

Par là, ce petit film anglais prend une dimension insolite à l'écran. Alec Guinness l'indique avec la maîtrise d'un très grand acteur qui semble dire au public : « Si vous comprenez ce que je fais, tant mieux. Si vous ne comprenez pas, il vous reste en tout cas, la ressource de rire. » (*Lord-Byron.*)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

THEATRE

Caligula : l'absurde poussé jusqu'au suicide (*Nouveau Théâtre de Paris*).

La Petite femme de Loth : les petits « mots » de Tristan Bernard (*La Bruyère*).

Créanciers : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

Le Journal d'Anne Frank : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

Romanoff et Juliette : les amants de Vérone sur le mode badin de la coexistence (*Marigny*).

La vie et la mort du roi Jean : un western historique de Shakespeare (*Théâtre de Ménilmontant*).

Misère et noblesse : Commedia dell' Arte par la compagnie Jacques Fabbri (*Renaissance*).

Ouragan sur le Caine : les militaires ont des cas de conscience (*Théâtre en rond*).

Ce soir on improvise : Pirandello en quête de Pirandello (*Athénée*).

DANSE

Roland Petit et Zizi Jeanmaire : un pas de deux entièrement réussi (*Alhambra*)

Les Ballets Bolshoi : moins bien qu'en Russie, mieux que pas du tout (*Cinéma Plaza*).

CINEMA

Stella : une Antigone des faubourgs d'Athènes (*Cinéma d'essai Caumartin*).

Le Pont de la rivière Kwai : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Monte-Carlo*).

Vous ne l'emporterez pas avec vous : vingt-cinq ans et toutes ses dents. (*Actua-Champo.*)

Un amour du dimanche : L'amour de l'autre côté du rideau de fer. (*Ursulines.*)

Sait-on jamais : Vadim sous le pont des Soupirs. (*Pax.*)

Jour de fête : Quand un facteur s'envole. (*Saint-Augustin, Suffren, Zola, Printania.*)

La Mère : La révolution et la famille. (*Studio* 43.)

Le Salaire de la peur : Suspense à la nitroglycérine. (*Royal Maillot.*)

La Chronique des pauvres amants : Néo-réalisme et antifascisme. (*Reflets.*)

12 hommes en colère : A la recherche de la justice. (*Studio* 28.)

Renoir : Les Bas-Fonds (*Ciné Nord*). Le Carrosse d'Or (*Acacias.*)

L'Equipée sauvage : Marlon Brando mène la course des inquiétants J3. (*Celtic.*)

Mars au TNP
CE FOU DE PLATONOV
Samedi 8 mars à 20 heures
HENRI IV
Dimanche 9 mars à 14 h. - Vend. 28 mars à 20 h.
LE MALADE IMAGINAIRE
Samedi 15 mars à 20 h. - Dim. 30 mars à 14 h.
PEER GYNT
Dim. 16 mars à 14 h. - Jeudi 20 mars à 20 h.
MACBETH
Mercredi 26 mars à 20 heures
UBU
21, 23, 27 et 29 mars

LE RANELAGH
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
La Dame de Shanghaï
avec Orson WELLES - V.o.

STUDIO des CHAMPS-ÉLYSÉES
15, avenue Montaigne - BAL 00-87
MIGUEL MANARA
de MILOSZ
LE ROMAN DE LA ROSE
Adaptation de Gustave Cohen
A partir du 8 mars

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
J. MERCURE - J. DARCANTE - F. DARBON

LA PAGODE
7 HOMMES A ABATTRE
— SEVEN MEN FROM NOW (v. o.) —
de BUDD BOETTICHER
« ...l'une des réussites exemplaires du Western contemporain. » André BAZIN.

LOUEZ VOS PLACES aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

Cabarets Dancings

AGNÈS CAPRI 5, rue Molière, 21 h. 30 à 2 h. - RIC. 44-55

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné
2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

S. SOLIDOR - H. BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

PIERRE DUDAN
CHEZ PLUMEAU - Place du Tertre - MON. 70-67
DINERS - SPECTACLES DANSANTS

Restaurants

GABY TAGADA-CLUB 9, rue Delambre DAN. 81-52

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fredery

300e MATHURINS 300e
LE BAL DU LIEUTENANT HELT
Avec P. GUERS, J. MAGRE
R. GEROME, C. ANOUILH
MARCEL-ANDRE

HATEZ-VOUS !
Dernière semaine
CINEMA D'ESSAI CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
STELLA (v. o.)
avec MELINA MERCOURI
UNIVERSAL

STUDIO 43
43, Faubourg-Montmartre - PRO. 63-40
ROMÉO ET JULIETTE
L'ŒUVRE DE PROKOFIEV
avec VALINA OULANOVA
Film soviétique en couleurs
Exceptionnellement relâche lundi 10 mars

AU THÉATRE

LE CHRIST EN APPEL

par ROBERT KANTERS

PROCÈS A JÉSUS

de Diego Fabbri, version française de Thierry Maulnier au théâtre Hébertot.

LE Christ a-t-il été jugé une fois pour toutes au temps de Caïphe et de pilate ? Ou bien son affaire peut-elle toujours être reprise, son jugement évoqué devant la cour d'appel de nos consciences ? Et danc ce cas, n'y a-t-il pas une responsabilité d'Israël, une culpabilité des juifs qui est à l'origine d'une persécution deux fois millénaire ? C'est le noble sujet choisi par M. Diego Fabbri qui l'a traité avec une parfaite dignité et d'une manière très édifiante. Ceux qui ont l'âme sensible à ces problèmes y passeront une bonne soirée de Carême; mais, je le crains, ceux qui sont sensibles d'abord à la qualité théâtrale auront l'impression de faire maigre.

M. Diego Fabbri a donc imaginé qu'un ancien professeur de critique biblique, juif errant de la justice, parcourt le monde avec une petite troupe. Chaque soir, dans la ville où il s'arrête, il refait devant le public le procès de Jésus. Les membres de sa famille se partagent les rôles du tribunal, quelques comédiens, juifs et non juifs, représentent les témoins de la Passion. Nous sommes le public qui assiste à un de ces débats. Ce que cherche le vieil Elie parce que cela innocenterait son peuple, c'est si du point de vue juridique, d'après la loi juive de l'époque, la condamnation de Jésus est valide. C'est en somme un procès en cassation plutôt qu'en appel qu'il veut conduire.

Mais ce soir, cela ne se passera pas comme les autres jours. Nous sentons tout de suite qu'il existe une tension passionnée entre Sara, la fille du président, qui doit défendre Caïphe, et le jeune David qui joue l'accusateur. Sara, dont Mlle Françoise Spira a fait avec beaucoup de passion une cousine de la Pauline de Polyeucte, est au bord de la conversion. Elle obtient que l'on évoque le procès au fond, que l'on pose totalement le problème de Jésus, en faisant venir à la barre des témoins, outre Pilate et Caïphe, Marie, Joseph, Judas, Marie-Madeleine, Lazare et quelques apôtres. Ils disent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont compris, avec leur intelligence et avec leur cœur, ce qu'ils ont fait aussi, avec leurs faiblesses. Et le résultat va être le même, comme chaque soir depuis que la « tournée » du vieil Elie a commencé : la condamnation de Jésus sera entérinée.

Mais à ce moment-là, Sara proteste et sa protestation est soutenue par des voix qui s'élèvent du public. Un prêtre en civil quitte sa place, monte sur la scène, répond aux objections de contradicteurs restés parmi nous. Du plan de la loi mosaïque, nous passons au plan de la loi chrétienne. Voici au premier balcon, un nouvel enfant prodigue, au second un aveugle, à l'orchestre un homme ravagé par l'inquiétude et à côté de lui une nouvelle Marie-Madeleine. Ils sont les personnages de l'évangile éternel, les témoins du christianisme qui viennent déposer à leur tour. Et l'accusateur vaincu confesse un crime qui fait de lui un nouveau Judas.

Le silence seul...

Et pourtant, cette petite histoire d'adultère semble juxtaposée au drame du calvaire comme une bicoque de cantonnier à une cathédrale. Les truquages du genre « ce soir, on improvise » sont gênants quand il s'agit de la seule histoire dont Dieu lui-même a prémédité la mise en scène dans les moindres détails. Cet acteur, faux prêtre en civil, qui se lève d'une salle pleine de vrais prêtres en soutane a quelque chose de factice, et les témoins qui parlent pour nous forcent notre consentement et notre voix. On échappe finalement avec peine à l'impression qu'il s'agit d'une œuvre pour patronage d'adultes, et cela pour deux raisons graves.

La première, c'est que l'auteur de Procès de Famille et de Procès à Jésus, est docteur en droit. Il a conçu son œuvre en juriste, non en théologien ou en poète. Le contenu intellectuel de la pièce ne paraît pas dépasser le niveau de l'apologétique populaire. Et d'autre part, alors que Jésus a vécu l'évangile sous les yeux des hommes, qu'il a choisi pour son enseignement la forme concrète de la parabole, M. Diego Fabbri, sauf en de rares instants, substitue toujours à la résurrection et à l'image directe, le commentaire et la ratiocination.

Mais, et c'est la seconde raison, la poésie elle-même pouvait-elle réussir ? Quant au problème d'Israël, de sa culpabilité, de son éventuelle conversion, M. Diego Fabbri ne pouvait évidemment pas avoir le front de proposer une solution, et son procès reste donc inachevé, en porte-à-faux, sur ce plan. Et quant à Jésus, est-il un personnage de théâtre ? « La sainteté, c'est le silence » disait un jour le romancier François Mauriac. Et comme si, en effet, le silence seul leur convenait, elles sont bien rares les grandes œuvres qui ont réussi à mettre en scène de vrais saints et à plus forte raison, le plus saint de tous. Claudel lui-même ne s'y est pas frotté...

Comme toujours, M. Thierry Maulnier et Mme Marcelle Tassencourt ont mis beaucoup de conviction, de probité et de talent dans cette entreprise. D'une nombreuse distribution, il faut retenir MM. Jean-Marie Amato, Alain Mottet, Pierre Tabard, Mlle Spira, sur la scène, M. Brainville et Mme Doral Doll dans la salle. Ils sont les meilleurs avocats d'une pièce à laquelle le jury des spectateurs accordera sans doute l'acquittement.

AU CINÉMA

PAS SAGAN DU TOUT

par DENIS VINCENT

BONJOUR TRISTESSE

Un film d'Otto Preminger (Rex - Normandie - Moulin-Rouge)

EMBRASSE-LA POUR MOI

Un film de Stanley Donen (Raimu)

IL était une fois un petit livre succulent qui s'appelait Bonjour Tristesse.

Un producteur français en acheta pour une somme minime les droits cinématographiques. Henri-Georges Clouzot était alors envie de le tourner, non que l'intrigue en fût très forte, mais parce qu'elle pouvait servir de support à une brillante Chronique de la Côte d'Azur dont il est stupéfiant qu'elle n'ait encore jamais été tournée.

Entre temps, l'auteur de Bonjour Tristesse acquit quelque notoriété sous le nom de Françoise Sagan. Et le producteur français jugea plus fructueux de revendre à une firme américaine les droits d'adaptation à l'écran du roman.

C'est le résultat de cette opération que le meilleur agent de publicité de Paris tente de lancer sous le slogan « Sagan ou pas Sagan ? ».

Eh bien ! franchement, pas Sagan du tout. Mais, l'auteur excepté, le public se posera plutôt la question en ces termes : bon ou pas bon ? Eh bien ! franchement, pas bon du tout.

Incapable de traduire en langage cinématographique le style de Françoise Sagan, Otto Preminger n'a pas su trouver le sien, en dépit d'un effort, assez prétentieux, dans la syntaxe, où il alterne le noir et la couleur.

Il ne raconte pas : il récite comme on le fait d'un texte dont la signification vous échappe.

Vous souvenez-vous de la Cécile de Bonjour Tristesse ? Elle vient de rater son bac, elle part, avec papa, sur la Côte, où elle découvre le plaisir tout neuf de se frotter contre les garçons, elle s'accommode à ravir des petites amies de papa qui ont à peine plus que son âge, jusqu'au jour où une aventure plus sérieuse menace son règne. Papa va se remarier. Enfant, Cécile est cruelle. Femme, elle est perfide. Et elle se débarrasse en un tournemain de l'intruse. Qui en meurt.

Qui ne connaît une jeune fille qui ressemble à Cécile ou qui pourrait ressembler à ce produit fini d'une société décadente et civilisée, tellement civilisée que les incestes et les assassinats s'y consomment entre Menton et Saint-Tropez sur le ton de la plus grande politesse, par des échanges de petites phrases brèves et légères ?

Or, dès les premières images du film, M. Preminger nous communique candidement l'idée qu'il se fait, lui, d'une jeune bourgeoise française civilisée : chapeau, Simca sport et caniche blanc, soupers chez Maxim's, petites robes de Givenchy et cavaliers en smoking qui, pour forcer le cœur mélancolique de Cécile, lui proposent de l'emmener le dimanche... aux courses.

Brave M. Preminger. Que ne l'a-t-il naturalisée Américaine, sa Cécile. Il aurait su du moins de quels accessoires la munir, de quels remords la nourrir, dans quel milieu l'inscrire.

A cet ahurissant prologue succède une consciencieuse, une laborieuse, une respectueuse adaptation d'une intrigue dont il reste tout sauf la saveur, sauf la chaleur, sauf la douceur, sauf la moiteur.

M. Preminger a confié le rôle de son ingénue libertine à une petite côtelette de veau froid qui a nom Jean Seberg et qui parvient à communiquer à la Méditerranée elle-même sa fadeur hygiénique. Son hâle ne sent ni le sel marin, ni le sable tiède, mais le déodorisant. Et tout le film en est parfumé, car elle ne quitte pas l'écran.

Dans les moments trop rares où surgit près d'elle Mlle Mylène Demongeot — la petite amie de papa — on ressent cette sorte de plaisir furtif que l'on éprouve, voyageur perdu dans une ville étrangère, à croiser quelqu'un qui parle votre langue.

∴

Ceux qui ont du goût pour le cinéma américain, le vrai, trouveront, en revanche, un âcre plaisir au petit film imparfait dans son dessin, mais percutant de Stanley Donen : Embrasse-la pour moi.

Toute l'horreur de la condition de l'homme américain — et de quelques autres — est contenue dans cette histoire négligemment contée, où un groupe d'aviateurs, excédés par la sottise de la guerre et de la vie militaire, ne songent qu'à se « planquer ». Ils vont y réussir au moment où surgit la menace qui pèse sur la vie des civils : la femme qui veut qu'on l'épouse.

De deux maux, ils choisissent le moindre : la guerre, évidemment.

Jayne Mansfield est l'étonnante, humble et hennissante femelle auprès de laquelle les guerriers peuvent, en toute quiétude, prendre leur plaisir en rêvant à quelque princesse lointaine. Que survienne la princesse — ici Suzy Parker, belle mais encore bien maladroite — et il ne reste qu'à fuir, pour pouvoir de nouveau rêver d'elle. On le savait, mais qui l'a dit avec cette cruauté, dans les propos comme dans le ton ?

L'Amérique a rarement produit un film plus totalement désespéré et démystificateur que cette petite comédie souriante, interprétée comme il convient par Cary Grant.

JACQUES FORGEOT
La faim lui donne des idées

DESSIN ANIMÉ

Bouli-Bouli, petit frère français de Donald

BOULI-BOULI, crocodile bleu, que l'on peut voir actuellement au cinéma Marbeuf, est le principal interprète du premier dessin animé de long métrage (huit minutes) des « Cinéastes associés », spécialisés jusqu'alors dans le film publicitaire.

Bouli-Bouli, crocodile boulimique qui se nourrit d'explorateurs, devient jaune quand il a faim, rend le grand chef nègre blanc de peur et se voit guéri de sa férocité par un petit monsieur qui lui explique que le sucre est, après tout, plus nourrissant que l'homme.

Bouli-Bouli, charmant, poétique et drôle, a déjà commencé une carrière officielle. C'est en effet lui qui a été choisi par le président Coty pour distraire les soixante enfants invités à l'Arbre de Noël de l'Elysée en décembre dernier. Il est également fort probable que Bouli-Bouli connaisse bientôt la gloire promise seulement aux grands personnages du dessin américain, c'est-à-dire qu'il devienne le héros de livres pour enfants et de bandes dessinées. En attendant, Bouli-Bouli connaîtra d'autres aventures... animées, son « père », Jacques Forgeot, se l'est promis.

→

Vient de paraître
n° 25

cinéma 58

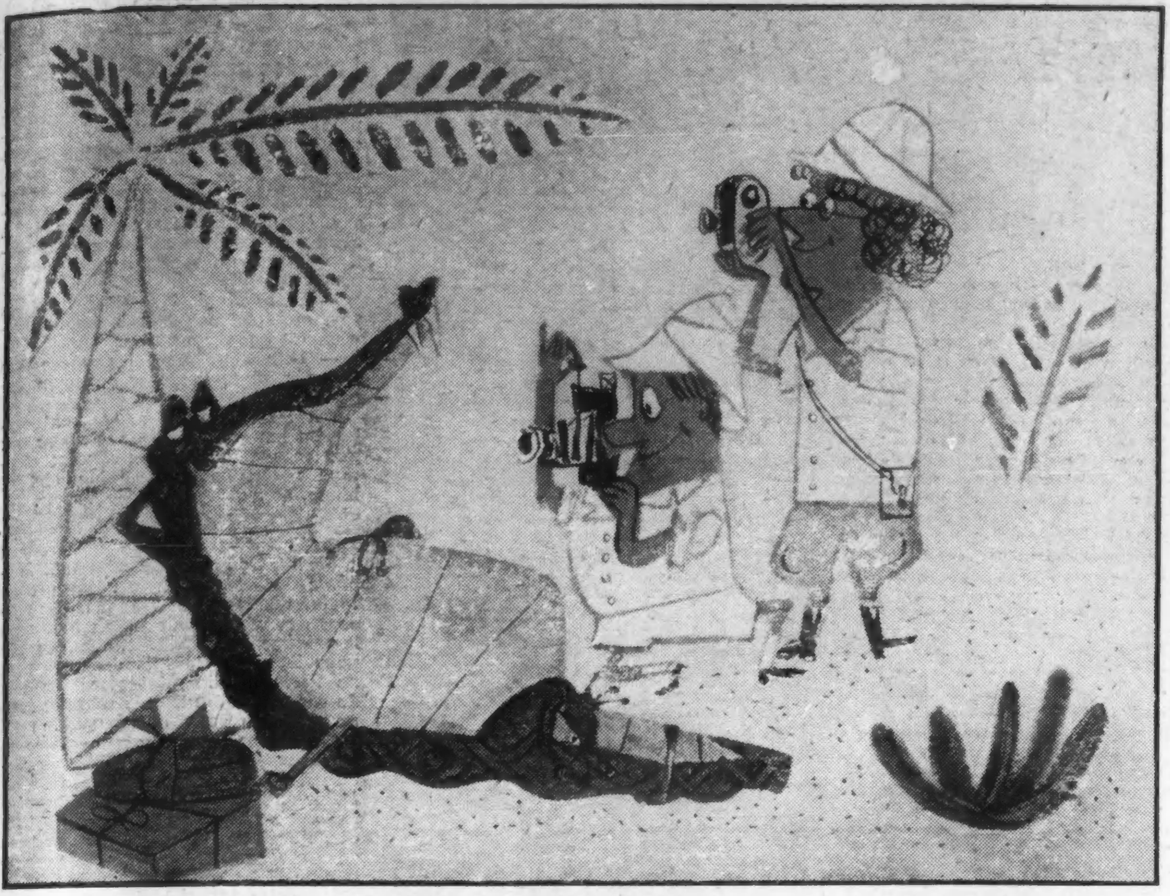
AU SOMMAIRE

- PAGES D'HISTOIRE
  Jessy Lasky - Charles Pathé - Edna Purviance
- FAUT-IL REHABILITER ANTOINE ?
- CINECANARD 58
- LE GUIDE DU SPECTATEUR
  Tous les films du mois
  et
- LE 24e SALON DE LA PHOTO ET DU CINEMA

DANS TOUS LES KIOSQUES
144 pages - 150 francs

L'homme cultivé
Le cinéaste amateur
LISENT
cinéma 58

Spécimen gratuit sur demande
63, rue Jules-Guesde - LEVALLOIS
(Seine)



BOULI-BOULI, LE PETIT CROCODILE
Il devient jaune quand il a faim

→

Jacques Forgeot, 30 ans, fondateur des « Cinéastes associés », a ressuscité en trois ans le dessin animé français. 84 personnes, dont 37 femmes, travaillent aujourd'hui dans les six unités de production qu'il a créées ; il a, de plus, adjoint à son équipe de créateurs une véritable école du dessin animé, centre de formation de techniciens et d'artistes.

Lucky Strike et Toscanini

Jacques Forgeot a une devise : « *Ne jamais laisser s'échapper un talent* », et une définition à l'appui de cette devise : « *L'homme d'affaires est celui qui se met sur le passage d'une étoile filante et qui l'arrête.* »

Reçu brillamment à l'I.D.H.E.C. et exclu aussi brillamment pour avoir demandé avec ingénuité à un de ses professeurs qui lui parlait de Platon : « *Quand allons-nous faire du cinéma?* », il a sa première idée publicitaire parce qu'il a faim ; il se couche un soir de disette et rêve qu'il voit des bouteilles marcher dans la rue ; le lendemain, une marque d'eau minérale achète très cher le produit de ses hallucinations nocturnes et fait sillonner les rues de Paris de bouteilles géantes...

C'est aux Etats-Unis qu'il apprend que *tout* est subventionné par les industries (les concerts Toscanini par Lucky Strike par exemple) et qu'il rencontre le futur musicien des « Cinéastes associés » : Avenir de Manfred. Celui-ci accepte d'abandonner, pour le suivre, ses concerts d'orgues dominicaux retransmis par 247 postes émetteurs de radio qui l'avaient fait reconnaître « d'utilité publique » au même titre que Toscanini.

Rentré en France, Jacques Forgeot, fermement décidé à se lancer dans la fabrication de dessins animés publicitaires, part à la recherche de jeunes talents et joue les agents recruteurs à Saint-Germain-des-Prés, à la sortie des Arts Décoratifs et dans les écoles de dessin.

C'était en juillet 1954. Sans avoir jamais produit de dessins animés, sur la seule qualité de leurs trois premiers films, les « Cinéastes associés » reçoivent les deux plus grosses commandes de l'année : celles de la Esso Standard et du Groupe Lever. Jacques Forgeot décide de détruire la légende du « producteur qui paie mal ». Il offre à chacun de ses collaborateurs le double de ce qu'il gagnait ailleurs. Actuellement, il est l'objet d'un curieux procès : l'un de ses concurrents l'assigne en justice parce qu'il donne des salaires trop élevés.

Aujourd'hui leurs six unités de production fonctionnant à plein régime, les « Cinéastes associés » peuvent, après trois ans d'existence, établir un très joli bilan :

— Leur premier film, pour la pointe Bic, remporta le grand prix du film publicitaire en France.

— Leur second film, pour les tissus Boussac, fut primé à Milan et leur troisième réalisation, pour Monsavon, fut couronnée à Venise.

Ils ont été les seuls représentants européens au Festival d'animation de Hollywood, il y a quelques mois, avec l'histoire de « Bouli-Bouli, le crocodile ». Un dixième du budget total 1958 de la télévision commerciale anglaise leur a été imparti.

Ils exportent leurs films dans quatorze pays. Ils ont impressionné un million de mètres de pellicule en 1956.

Mais, pour Jacques Forgeot, c'est un commencement. Il ouvre les portes des « Cinéastes associés » à tous... et à toutes. Car il ne veut sous aucun prétexte cesser d'arrêter sur leur chemin les étoiles filantes.

PEINTURE

La Semaine

APRES celle des « dessins d'Antibes » (1), une nouvelle exposition Picasso ouvre ses portes cette semaine. Il s'agit de cent cinquante céramiques récentes que le maître des *Demoiselles d'Avignon* a exécuté dans cette Provence qui est devenue sa nouvelle patrie (2).

● Les Parisiens continuent de se demander si Buffet, en s'attaquant au thème de Jeanne d'Arc, n'a pas eu tort de colorier ses grandes compositions inspirées d'enluminures anciennes ou de plus récentes illustrations, celles de Boutet de Monvel, par exemple (3).

(1) Au Pont des Arts, rue Bonaparte.
(2) Maison de la Pensée Française, rue de l'Elysée.
(3) David et Garnier, av. Matignon.

● Pour les amateurs de peinture abstraite, trois expositions à voir : Minna Citron, dont le style est d'une remarquable sobriété (4) ; Argov, dont les « paysages » et les « natures mortes » révèlent un talent qui peut nous réserver des surprises (5), et Baertling, harmonieusement sévère (6).

● Quant aux amateurs de peinture réaliste, ils auront le choix entre Hernando Vines, un de ces peintres à la fois sensibles et solides, comme on en fait — heureusement — toujours (7) et l'intimisme classique des natures mortes de Harburger (8).

Un jeune à signaler : Zingg (9), dont le dialogue avec les objets se situe sur le plan d'une rêverie poétique « armée » par un sens incontestable de la couleur et de la composition.

● Enfin, comme chaque année, le Salon des Peintres témoins de leur temps ouvre de nouveau ses portes. Thème choisi : les Parisiennes. On y verra des sous-Matisse comme Roger Bezombes, des sous-Balthus comme Capron ou Fougeron, des sous-Buffet, en gai, comme Noyer, mais aussi des œuvres d'Ubeda, de Gallard, de Van Dongen.

J.-F. C.

(4) Arnaud, 34, rue du Four.
(5) Mourgue, 8, av. de l'Opéra.
(6) Denise René, 24, rue La Boétie.
(7) Guiot, 4, rue Volney.
(8) Pro Arte, 8, rue Miromesnil.
(9) Cardo, av. Matignon.

CONCERTS

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES
Mercredi 12 MARS à 21 heures
Récital du pianiste
WEISSENBERG
BACH, CHOPIN, SCHUMANN
STRAVINSKY
Places de 300 à 1.800 francs
Location : Théâtre, Durand et agences

CALENDRIER
DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

Galerie BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse, NICOLAS DE STAEL, Dessins.

Galerie B. BASSANO, 9, rue Grégoire-de-Tours. Œuvres de 1937 à 1958 de JACK TREIBER.

« SALON COMPARAISONS »
Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
Vern. le 8-3 jusqu'au 31 - 11, av., Pt-Wilson

GALERIE BOLER
237, rue Saint-Honoré - OPE. 20-85
VIOLETA
Métamorphose du Bouquet
Du 6 au 20 mars

Galerie Daniel CORDIER
B. SCHULTZE
8, rue de Duras - Du 7 au 31 mars

Galerie J. C. DE CHAUDUN
36, rue Mazarine
LUIS MOLNÉ
Vernissage aujourd'hui jusq. 20 mars

MARLÈNE GLASER — RAYMOND CORDIER
27, rue Guénégaud - 6e.
présentent l'œuvre de
NICOLAS IONESCO
du 14 février au 14 mars

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau LAB 57-35
F. LÉGER
Dessins et gouaches 1909-1955

Galerie Marcel C. COARD
P. LESIEUR
36, avenue Matignon, 7-28 mars

Galerie MONIQUE DE GROOTE
20, avenue Kléber - PAS. 68-19
R. DE CONINCK
Vernissage le vendr. 7 mars jusq. 30

GALERIE BADINIER
1, rue Laffitte (9e arr.)
DARIA
GAMSARAGAN
SCULPTURES
DU 7 AU 29 MARS
VERNISSAGE LE 7 MARS

Galerie ARNAUD
34, rue du Four
MINNA CITRON

TAPISSERIES
DE
JEAN LURÇAT
avant-propos de
VERCORS
1 vol. (24 x 82 cm.) 200 pages
avec 127 illustrations dont 44 en couleurs
Fr. : 5.400
PIERRE VORMS, éditeur
BELVES (Dordogne)

GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
MICHEL HENRY
18, Av. MATIGNON

PEINTURES
J. MASSOL
12, rue La Boétie
RAVEL
AQUARELLES
L. DURAND
21, rue Mazarine

CLASSIQUES

La prima donna de la baguette

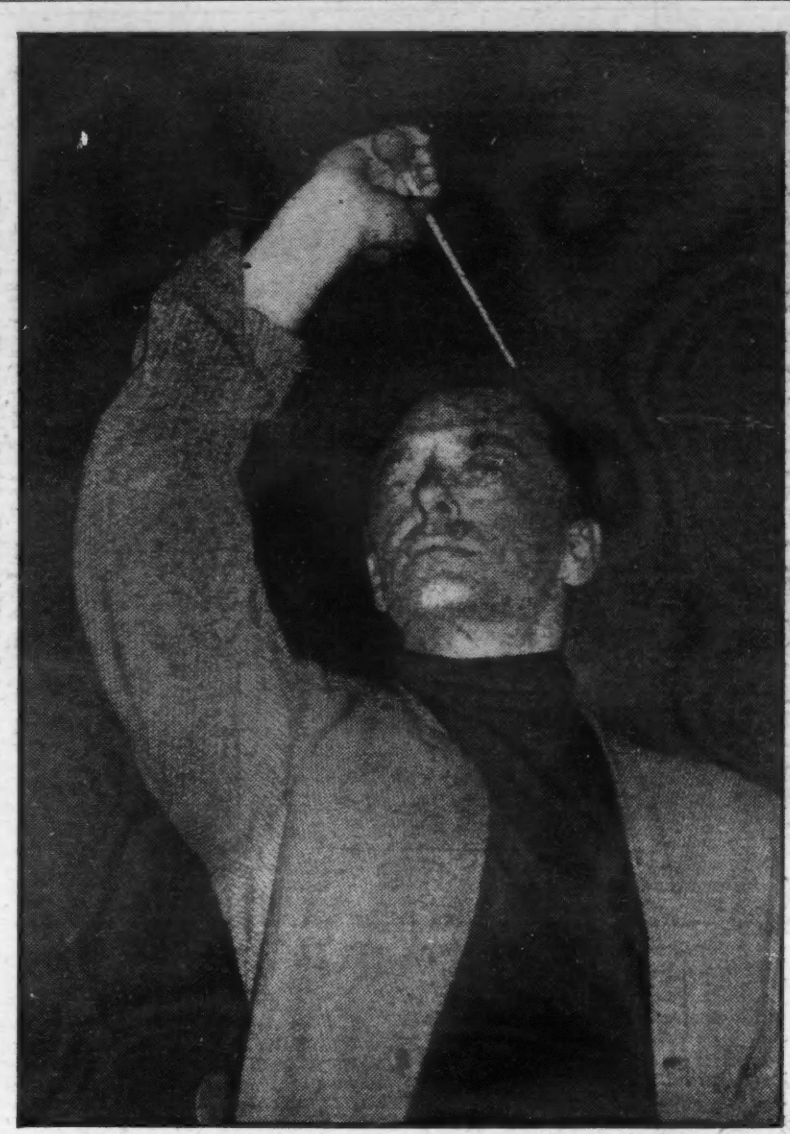
POUR la deuxième fois depuis qu'il en prit la direction, en 1955, Herbert von Karajan vient de triompher, à Paris, à la tête de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Son programme — un festival Beethoven — ne brillait pas par l'originalité ; mais Karajan fait partie de ces « ténors » internationaux qui remplacent, aux yeux du public, l'intérêt des programmes par leur prestige et leur charme.

C'est au grand Wilhelm Furtwängler, disparu en 1955, que von Karajan a succédé à Berlin. La rivalité qui a opposé ces deux chefs est restée légendaire. En son cadet de vingt ans, Furtwängler avait vite reconnu un concurrent dangereux non seulement par son talent, mais aussi par son ambition démesurée.

Né en 1908 à Salzbourg, von Karajan a fait ses premières armes, très jeune, dans sa ville natale. Mais c'est en 1934 que sa véritable carrière a commencé à Aix-la-Chapelle, alors que les nazis étaient au pouvoir depuis un an déjà. Politiquement indifférent, Karajan n'a cependant pas hésité, à l'époque, à se faire bien voir des puissants du jour. Aussi, était-il nommé en 1939, la trentaine à peine dépassée, directeur de l'Opéra d'Etat de la capitale du Grand Reich.

Don Juan

La paix revenue, Karajan prend un extraordinaire essor mondial. Il annexe tour à tour les citadelles musicales les plus puissantes de l'Europe : chef permanent de la Scala de Milan en 1949, il fonde au même moment l'orchestre « *Philharmonia* » à Londres, financé par la puissante *Columbia* anglaise. En 1955, en même temps qu'à la tête de la Philharmonique de Berlin, il accède à la direction artistique du festival de Salzbourg et de l'Opéra de Vienne. Il accomplit, en 1955, une tournée aux Etats-Unis d'Amérique qui le fait consacrer par la critique d'outre-Atlantique comme *« le plus grand chef d'orchestre de l'Europe »*.



(Roger Hauert.)

HERBERT VON KARAJAN
Une sobriété très étudiée

Partout, dans cette activité débordante, Karajan déploie des allures de star qui font de lui une étonnante *prima donna de la baguette.* Lorsqu'il dirige, il affecte de fermer les yeux et mime à merveille une sorte de transe tout intérieure ; ses gestes, d'une sobriété très étudiée, exercent un véritable envoûtement, que la partie féminine surtout de son public subit avec délices.

Ses concitoyens prêtent à ce dictateur musical les sentiments d'un immense orgueil, que ses dons exceptionnels et son éclatante réussite peuvent expliquer. On raconte volontiers à Berlin l'histoire de ce psychiatre qui, après sa mort, arrivé au ciel, est immédiatement conduit par saint Pierre auprès de Dieu le Père, « *très malade* », lui précise-t-on.

« *Mais qu'a-t-il donc ?* demande le médecin.

— *C'est très grave,* répond saint Pierre, *il souffre de la folie des grandeurs : il se prend pour Karajan...* »

Quelques enregistrements réalisés sous la direction d'Herbert von Karajan :

- BEETHOVEN. — Toutes les symphonies, et en particulier la 9e, avec l'orchestre Philharmonia et les chœurs des « Amis de Vienne ». Solistes : El. Schwarzkopf, Hoffgen, Hüfliger, Edelmann. (*Columbia* FCX 448 et 449.)
- 4e et 5e concertos pour piano. Soliste: W. Gieseking. (*Columbia* FC 1014.)
- MOZART. — *Petite musique de nuit* et *Symphonie concertante.* (*Columbia* FCX 308.)
- DEBUSSY. — *La Mer* (au verso: la *Rapsodie espagnole* de Maurice Ravel). (*Columbia* FCX 298.)
- BELA BARTOK. — *Concerto pour orchestre* (orchestre Philharmonia). (*Columbia* FCX 199.)
- TCHAIKOVSKY. — 4e *Symphonie en fa mineur* (orchestre Philharmonia). (*Columbia* FCX 274.)
- SCHUMANN. — *Concerto en la mineur* pour piano et orchestre. Soliste : Dinu Lipatti. (*Columbia* FCX 322.)
- J.-S. BACH. — *Messe en si mineur*. Solistes : E. Schwarzkopf, Hoffgen, Gedda, Rehfus. (*Columbia* FCX 291, 292, 293.)

La
COMÉDIE FRANÇAISE
joue pour vous

MOLIÈRE — Le Bourgeois gentilhomme — *Enregistré à la Salle Richelieu le 22 Mai 1955* — DTX 160 à 170
Les Femmes Savantes — *Enregistré à la Salle Richelieu le 30 Avril 1956* — DTX 214 et 215
MARIVAUX — Le jeu de l'Amour et du Hasard — DTX 204 et 205
ALFRED de MUSSET — On ne saurait penser à tout — DTX 216
Les Nuits — DTX 184
VICTOR HUGO — Ruy Blas — DTX 201 à 203
RACINE — Bérénice — DTX 240 et 241
HENRY de MONTHERLANT — Port Royal — *(Grand Prix 1958 de l'Académie du disque Français)* — DTX 236 à 238
La Reine morte — DTX 256 à 258

En exclusivité sur disques Pathé

PATHÉ MARCONI

VITE

Lourdes partout

- Toutes les maisons d'édition préparent fébrilement la sortie d'un disque commémorant le centenaire des apparitions de Lourdes.

— Erato a enregistré un *Connaissance de Lourdes,* avec Brigitte Fossey (*Jeux interdits*) en Bernadette. Proposé aux disquaires en souscription il y a un mois, il a déjà reçu 22.000 inscriptions.

— Philips a déjà sorti, il y a trois ans, un *Pèlerinage de Lourdes,* un nouveau est en préparation.

— Ducretet-Thomson propose une *Journée de pèlerinage,* avec messe pontificale.

Pathé-Marconi, Véga, etc., ont également leur « Lourdes » sous presse. Tous ces disques ont un point commun : leur pochette, bleu ciel et blanc, aux couleurs de la Vierge.

Police et syndicats

- Erato va sortir prochainement la *Grande Symphonie funèbre et triomphale* d'Hector Berlioz. Composée en 1840 à l'occasion du transfert des cendres des victimes de juillet 1830 sous la colonne de la Bastille, elle fut jouée pour la première fois dans les rues de Paris. Berlioz, lui-même, en tête du cortège, conduisait l'orchestre avec un sabre en guise de baguette.

La version intégrale et originale de *La Grande Symphonie* a été enregistrée il y a un mois en l'église Notre-Dame-du-Liban par les 95 instrumentistes à vent de la Musique des Gardiens de la Paix et les 110 exécutants de la Chorale populaire de Paris (Union des Syndicats de la Seine).

De cette collaboration inattendue vient de naitre un disque d'une exceptionnelle qualité.

Jazz : du nouveau

- Du nouveau sur le marché du disque de jazz : la jeune et dynamique marque Véga, déjà célèbre auprès des mélomanes pour ses excellentes réalisations en matière de musique occidentale moderne, vient de s'assurer la distribution exclusive en France des enregistrements de jazz parus aux Etats-Unis sous le sigle « ABC-Paramount ».

A en juger par les douze premiers disques déjà en vente, la nouvelle collection semble surtout se spécialiser dans le secteur blanc du jazz actuel : les noms d'Al Cohn, Don Elliott, Herbie Mann, Urbie Green, Jimmy Raney, Bob Brookmeyer, Zoot Sims, Tony Scott, etc., sont ceux qui reviennent le plus souvent au générique des formations. Mais le jazz noir traditionnel est aussi présent avec Meade « Lux » Lewis et Josh White. Au hasard des sessions, on relève également les noms de Percy Heath, Kenny Clarke, Billy Taylor, Donald Byrd, Oscar Pettiford. Comme on voit, il y en a pour tous les goûts.

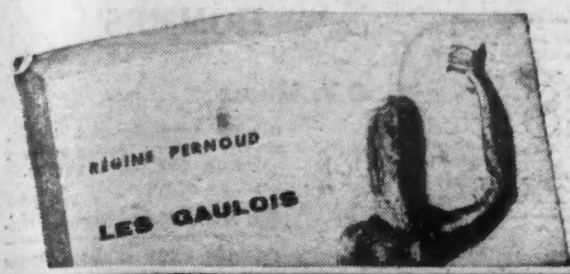
SERVICE-DISQUES

L'*EXPRESS*, le 23 janvier, annonçait la création de son « Service-Disques ». Depuis le 23 janvier, chaque jour nous avons découvert, toujours avec intérêt, et quelquefois avec surprise, les goûts de nos lecteurs. De Alban Berg à Vivaldi, en passant par Bach, Boulez, Beethoven, Gershwin et bien d'autres, nos fichiers se complètent, s'agrandissent. Il nous a fallu quelquefois déclarer forfait. Nous n'avons pas trouvé d'enregistrement des *Dragons de Noailles* (marche chantée)... Nous n'avons trouvé aucune œuvre de Georges Migot dans les catalogues... Les disques de bruitage n'existent actuellement dans le commerce qu'en 78 tours...

Voici quelques réponses aux questions qui nous ont été posées :

- Pour s'initier à la musique dodécaphonique, vous pouvez acheter « le Panorama de la musique concrète » réalisé par Ducretet-Thomson.
- Le meilleur, parmi les très nombreux enregistrements du *Concerto pour violon et orchestre* de Tchaikovsky, est celui d'Heifetz (RCA 630-246) ou d'Oistrakh (Deutsche Grammophon 18.196).
- Pour ceux qui s'intéressent à Mendelssohn : Menuhin a enregistré pour la Voix de son Maître son *Concerto pour violon et orchestre en mi mineur* (VdM FALP 312, dir. Furtwängler).
- La cantate de Bach *Auprès de toi j'irai sans crainte* fait partie du Récital Elisabeth Schwarzkopf (Columbia FCX 182).

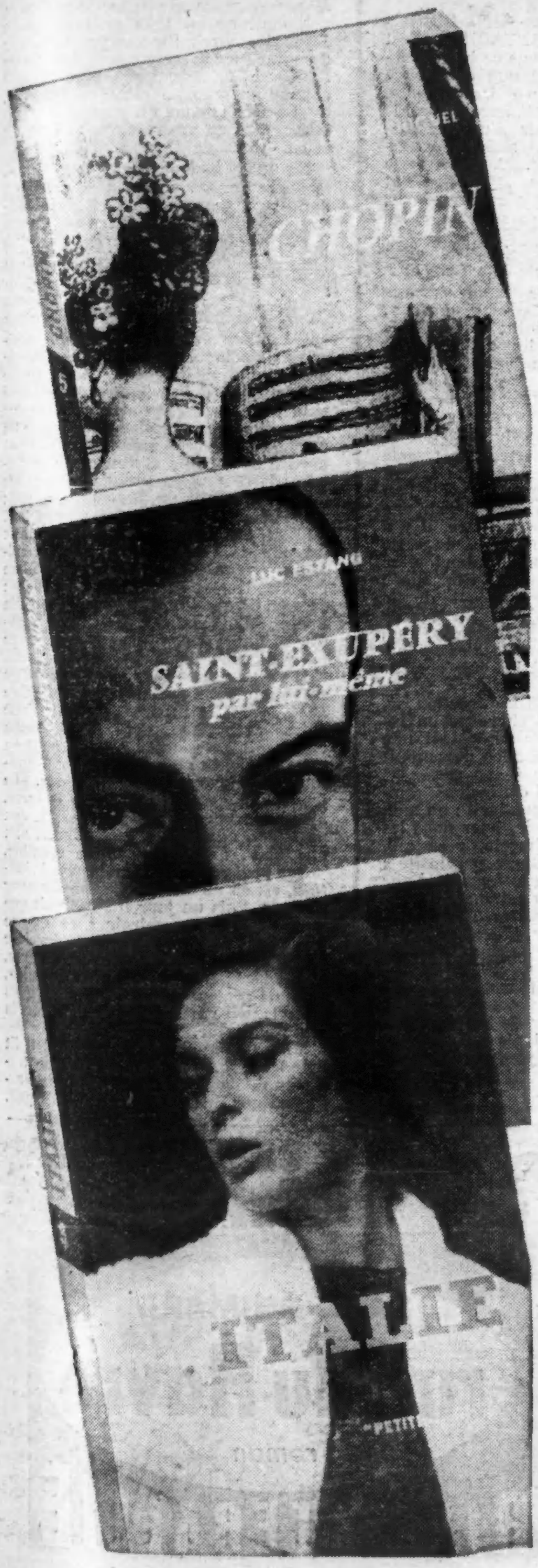
Et le « Service-Disques » demeure à votre disposition...



"Je vous les recommande tendrement"

ROBERT KEMP DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COLLECTIONS MICROCOSME



ÉCRIVAINS DE TOUJOURS

1. **Hugo,** *par lui-même* d'Henri Guillemin.
2. **Stendhal,** de Claude Roy.
3. **Montaigne,** de F. Jeanson.
4. **Flaubert,** de La Varende.
5. **Colette,** de G. Beaumont et A. Parinaud.
6. **Pascal,** d'Albert Béguin.
7. **Zola,** de Marc Bernard.
8. **Giraudoux,** de Chris Marker.
9. **Baudelaire,** de Pascal Pia.
10. **Montesquieu,** de J. Starobinski.
11. **Proust,** de Claude Mauriac.
12. **Malraux,** de Gaëtan Picon.
13. **Diderot,** de C. Guyot.
14. **Mauriac,** de P.-H. Simon.
15. **Saint-Simon,** de F.-R. Bastide.
16. **Laclos,** de Roger Vailland.
17. **Montherlant,** de P. Sipriot.
18. **Corneille,** de L. Herland.
19. **Michelet,** de Roland Barthes.
20. **Apollinaire,** de Pascal Pia.
21. **Bernanos,** d'Albert Béguin.
22. **Shakespeare,** de Jean Paris.
23. **Gorki,** de Nina Gourfinkel.
24. **Anatole France,** de J. Suffel.
25. **Barrès,** de J.-M. Domenach.
26. **Marivaux,** de P. Gazagne.
27. **Gœthe,** de J. A.-Hustache.
28. **Voltaire,** de R. Pomeau.
29. **Sartre,** de Francis Jeanson.
30. **Tchékhov,** de S. Laffitte.
31. **Romain Rolland,** de Barrère.
32. **Giono,** de Claudine Chonez.
33. **Balzac,** de Gaëtan Picon.
34. **Saint-Exupéry,** de Luc Estang.
35. **Virginia Woolf,** M. Nathan.
36. **Descartes,** de S. de Sacy.
37. **Jules Renard,** de P. Schneider.
38. **Machiavel,** de E. Barincou.
39. **Joyce,** de Jean Paris.
40. **Molière,** d'Alfred Simon.
41. **Cocteau,** d'André Fraigneau.

PETITE PLANÈTE

1. **Autriche,** de Claude Vausson.
2. **Suède,** de F.-R. Bastide.
3. **Italie,** de Paul Lechat.
4. **Hollande,** de Bernard Pingaud.
5. **Irlande,** de C. Bourniquel.
6. **Grèce,** de Mimica Cranaki.
7. **Allemagne,** de Joseph Rovan.
8. **Tunisie,** de Michel Zeraffa.
9. **Suisse,** de Dominique Fabre.
10. **Espagne,** D. Aubier et Lara.
11. **Turquie,** d'André Falk.
12. **Chine,** d'Armand Gatti
13. **Iran,** de Vincent Monteil.
14. **Israël,** de David Catarivas.
15. **Danemark,** de Jean Bailhache.
16. **Portugal,** de Franz Villier.
17. **Tahiti,** de J.-M. Loursin.

MAITRES SPIRITUELS

1. **Mahomet,** de E. Dermenghem.
2. **Saint Augustin,** de H. Marrou.
3. **St Jean-Baptiste,** J. Steinmann.
4. **George Fox** et les Quakers, d'Henry Van Etten.
5. **St Paul,** de Cl. Tresmontant.
6. **Le Bouddha,** de Percheron,
7. **Maître Eckhart,** de Jeanne Ancelet-Hustache
8. **Moïse,** d'André Neher.
9. **Socrate,** de M. Sauvage.
10. **St François d'Assise,** de Ivan Gobry.
11. **Fénelon,** de F. Varillon.
12. **Calvin,** de A.-M. Schmidt.
13. **David,** de J.-P. Bonnes.

SOLFÈGES

1. **Couperin,** de Pierre Citron.
2. **Schumann,** A. Boucourechliev.
3. **Ravel,** de V. Jankélévitch.
4. **Schubert,** de M. Schneider.
5. **Chopin,** de C. Bourniquel.
6. **Haydn,** de Pierre Barbaud.
7. **Honegger,** de Landowski.

Ouverture pour une discothèque, de R. de Candé, (volume double : 600 fr.).

LE TEMPS QUI COURT

1. **Les Gaulois,** de R. Pernoud.
2. **Les Instituteurs,** G. Duveau.
3. **Les Intellectuels au Moyen Age,** de Jacques Le Goff.
4. **Les Marchands au XVI^e^ siècle,** de Pierre Jeannin.
5. **Les Stars,** d'Edgar Morin.
6. **Les Prêtres de l'Ancienne Égypte,** de S. Sauneron.
7. **Les Juges,** de Casamayor.

chaque volume : **100** images **192** pages **390** fr.

ÉDITIONS DU SEUIL

Demandez le catalogue illustré des Collections Microcosme à votre libraire ou à défaut aux Éditions du Seuil 27, rue Jacob, Paris-6^e^

NOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir gratuitement et sans engagement de sa part le catalogue illustré des Collections Microcosme.

E. DATE ____________________

ROMANS

GARE AUX ÉTINCELLES

par MADELEINE CHAPSAL

MARGUERITE DURAS. Pour ceux qui la connaissent, un écrivain qu'on ne discute pas. A qui la comparer ? Et comment la récuser ? Son style inattendu, sa violente personne absorbent sans combat le lecteur.

Connaît-on *Barrage sur le Pacifique ? Les Petits Chevaux de Tarquinia ? Le Square ?* Si oui, on aura déjà décidé de lire son dernier ouvrage, comme tous ceux qui viendront et autant qu'il y en aura. Si non, il n'est pas mauvais de débuter une connaissance de Marguerite Duras par *Moderato cantabile* (1), court et assez singulier roman.

UNE histoire, le plus souvent, est faite de divers thèmes qui se joignent, se résorbent et se finissent comme en un seul point. Ici, c'est tout le contraire, le roman sort d'un cri où, dès les premières pages, il est entièrement contenu, où, déjà, il a son sens et sa forme ; reste ensuite à épanouir quelques ombelles, qui vont s'effilocher au vent.

Ce cri, une femme le pousse, d'un café sur un port, quand son amant lui plonge un couteau dans le cœur. Déchirant l'air, il vole jusqu'aux hauteurs d'un cinquième étage où, toutes fenêtres ouvertes, un petit garçon prend une leçon de piano. La sonatine de Diabelli reste en suspens.

« *Qu'est-ce que c'est ?* », dit l'enfant.

Le professeur s'inquiète. Mais la mère, assise à l'écart, assure que ça n'est rien. La leçon continue, petit chef-d'œuvre d'insolent amour maternel. L'enfant, les yeux vers la fenêtre et ses jeux futurs, ne veut pas apprendre. La maîtresse se fâche et cherche un appui. Vainement. La mère, Anne Desbaresdes, se complaît à l'insoumission de son enfant ; il serait gentil s'il faisait bien son piano, mais n'est-il pas plus charmant encore, admirable, quand il est en révolte ?

Curieuse femme, Anne Desbaresdes ; une bourgeoise richement mariée, connue pour habiter la grande maison sur le boulevard de la mer — oisive, considérée, étouffant.

Après la leçon de piano, elle s'approche du café où une foule entoure un homme, amoureusement penché sur le cadavre d'une femme.

DES lors, les jeux sont faits : Anne Desbaresdes n'aura de cesse qu'elle n'ait revécu pour son compte cette espèce de meurtre amoureux, se mettant comme volontairement à la place de la victime. La chance va la servir ; revenue le lendemain au café, elle y fait la connaissance d'un homme, probablement un ouvrier, lui aussi témoin du crime. Commence une de ces bizarres conversations à la Duras où deux inconnus se découvrent, se hâtent l'un vers l'autre à mots couverts et gênants. Art spécial à Marguerite Duras, petit à petit, tout devient dialogue : trouble échange de paroles qui disent trop ou pas assez. Sortant du profond des personnages, une réalité s'exprime, drôle, comme si parler c'était toujours se trahir et, malgré soi, se dépasser. Ainsi cette conversation tout amoureuse où pas une fois le mot « amour » ne sera prononcé.

MARGUERITE DURAS
La chaleur de sa voix

« MODERATO CANTABILE », c'est bien dans ce beau mouvement que l'existence d'Anne Desbaresdes, jusque-là figée, s'ébranle à partir d'un cri. Révolte, mais révolte-suicide. Après une courte et cependant publique aventure avec cet homme d'un autre milieu, elle le quitte, déshonorée aux yeux de toute la ville.

« *Je voudrais que vous soyez morte* », lui dit-il ; à quoi elle répond : « *C'est fait* », et l'on comprend qu'à sa manière, modérée et chantante, la bourgeoise du boulevard de la mer a rejoint l'assassinée.

L'ouvrier, la femme du directeur, un bistrot où la patronne voit d'un mauvais œil fleurir une brève rencontre, il y a là, bien sûr, de cette outrance populacière chère à Edith Piaf ; mais, à l'égal de la chanteuse, Marguerite Duras refond tout, éléments faibles ou douteux, à la seule chaleur de sa voix.

Ce qui pourrait inquiéter, c'est plutôt la direction où, depuis quelque temps, l'auteur paraît chercher un renouvellement de sa technique : laisser au lecteur une partie du travail à faire. Phrases, épisodes demeurent en suspens ; à chacun de les achever à son gré.

D'où un style de plus en plus lourd d'allusions, d'intentions, dans la mesure même où il s'amaigrit ; un mot, à la limite, doit évoquer tout un monde, jeter dans les transes, conduire à l'extrême de l'émotion ; ce qui, curieusement, aboutit parfois à une fausse préciosité : « *Leurs épaules nues ont la luisance et la fermeté d'une société fondée, dans ses assises, sur la certitude de son droit, et elles* (les femmes) *furent choisies à la convenance de celle-ci. La rigueur de leur éducation exige que leurs excès soient tempérés par le souci majeur de leur entretien* ».

Pédante élégance où on reconnaît mal la netteté et le dru naturel habituels à l'auteur.

Mais tout cela ne doit pas détourner de la lecture de *Moderato cantabile* ; un écrivain qui n'a pas à prouver son talent peut se permettre quelques essais de fusées, on se réjouira des étincelles.

(1) *Moderato cantabile*, par Marguerite Duras. Editions de Minuit. 156 pages, 600 francs.

HOMMES

O.V. Milosz

Œuvres complètes. Ed. Librairie Les Lettres. Quatre volumes parus. 600 francs chacun.

● ***Ambassadeur de Lituanie et d'un autre monde.***

TANDIS que dans un des plus petits théâtres de Paris, Maurice Jacquemont va présenter son *Miguel Manara*, un petit éditeur aux moyens modestes entreprend la publication en dix volumes des œuvres complètes de Milosz. Il eût aimé cette alliance de la pauvreté et de l'amour au service de la poésie, et il faut appeler les bénédictions du ciel sur cette double tentative qui fera mieux connaître à plus de gens un très grand poète.

On raconte que vers la fin du siècle dernier, voyant un jour Oscar Venceslas de Lubicz-Milosz assis à côté de Jean Moréas sur la banquette d'un café de Saint-Germain-des Prés, Oscar Wilde aurait dit en passant : « *Voilà Moréas-le-poète et Milosz-la-poésie.* »

Il était né en 1877 au fond de la Lituanie, au milieu d'un immense domaine perdu vers les bords de la Baltique, sur lequel son père régnait comme un seigneur russe de l'époque, c'est-à-dire comme un compromis instable entre un grand duc d'Offenbach et un héros de Dostoïewski.

En 1889, l'année de la tour Eiffel, le jeune garçon arrive à Paris et ses parents le font inscrire au lycée Janson-de-Sailly. Il continuera ses études à l'Ecole des langues orientales et à l'Ecole du Louvre. Puis il voyage, il écrit ses premiers poèmes.

Un écrivain maudit

Il est l'un de ces riches jeunes seigneurs de la belle époque, comme le Barnabooth de Larbaud, et un poète déjà maître de sa langue, mais qui pourrait se laisser contaminer par les langueurs du symbolisme finissant. La première guerre mondiale lui fait perdre sa fortune et retrouver sa patrie : la révolution russe confisque les domaines familiaux, les traités de paix ressuscitent la Lituanie en tant qu'Etat, et Milosz, qui a participé aux travaux de Versailles, est nommé ministre résident de Lituanie en France. Il le restera jusqu'en 1928 : comme Giraudoux, Claudel, Saint-John Perse, Milosz est un écrivain « maudit » qui voyage parmi nous avec un passeport diplomatique.

Il est aussi l'ambassadeur d'un autre monde. A-t-il eu le 14 décembre 1914, vers 11 heures du soir, une extase avec phénomène de lévitation comme il l'a raconté ? Quoi qu'il en soit, sa méditation entraîne un profond bouleversement intérieur. Le jeune homme était attaché à la terre, à ses douceurs et à ses tristesses, aux paysages, aux fleurs, aux odeurs, aux musiques, à tout le monde sensible.

Son seul roman, *L'Amoureuse Initiation*, est en un sens un roman d'amour charnel. Puis un jour il s'aperçoit que la nature est un miroir : ce que le poète y voit est en réalité derrière lui. Il est toujours attentif aux fleurs, aux oiseaux, aux visages humains, mais ce sont pour lui comme les mots d'un langage par lequel s'exprime la sagesse divine.

Milosz s'imprègne de la Bible, il lit Swedenborg, il médite la grande tradition de l'alchimie, science des transformations de la matière et de l'esprit.

le miel et l'absinthe
EMMANUEL D'ASTIER
roman
" *Comment lire Emmanuel d'ASTIER sans se sentir entraîné...* " MADELEINE CHAPSAL - l'Express
"*Un livre rare, au sobre et mystérieux modelé. Plus qu'un roman, un essai sur le plus beau des thèmes, la recherche inlassable et douloureuse du bonheur.*" Arts.
" *Il parle avec une simplicité très belle de l'amour, de l'amitié, de la mort, de la politique.* " CLAUDE ROY - Libération
JULLIARD

80e mille
PAUL GUIMARD
rue du Havre
roman
PRIX INTERALLIÉ
denoël

Et sa poésie atteint, comme des réalités dernières, l'or et le sang.

Puis il se détache même de la poésie. Il avait été mondain, on l'avait vu comme tout le monde au *Bœuf sur le Toit*. Mais il vint un temps où à toute compagnie, à la manière de saint François d'Assise, il préféra celle des oiseaux. Il leur parlait et prétendait comprendre leurs réponses, il les laissait voler dans sa chambre, il les nourrissait princièrement dans le parc de Fontainebleau (il se surnommait lui-même « Monsieur de la Mangeoire »). Il mourut le 2 mars 1939, à la veille d'une guerre dont il avait pressenti les couleurs d'apocalypse : faut-il dire qu'il est enterré à Fontainebleau, ou bien qu'il est remonté avec ses amis ailés vers la source de la lumière ?

Prière de la poésie

Il nous laisse une œuvre admirable. L'écrivain qui travaille dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle a des recherches et des bonheurs d'expression qui sont d'un amant plus encore que d'un fils adoptif : ainsi le Polonais Conrad en anglais, le Lituanien Milosz en français. Tout y est à la fois : la précision scrupuleuse dans le vocabulaire, le nombre et la rigueur dans la phrase, la musique forte et subtile dans la page. A côté des poèmes et des essais philosophiques et mystiques, *Miguel Manara*, mystère en six tableaux, est son œuvre la plus achevée.

C'est, à la lecture, un admirable mystère de la conversion de Don Juan, une des œuvres très rares qui ne souffrent point de la comparaison en esprit avec celle de Mozart.

Si Miguel Manara est déçu par la possession charnelle, c'est qu'il a cherché, à travers mille et trois corps, l'amour. Il le trouve, le perd et le retrouve. Si bien que l'œuvre remplit tout l'intervalle de la terre au ciel, de l'amour à l'amour, et que la dernière prière de Miguel est pour demander notre espoir quotidien, notre courage quotidien et, enfin, « *donnez-moi* — dit-il — *ma ration quotidienne d'amour et mesurez-la moi très généreusement, à cause des autres...* » Wilde n'avait-il pas raison ? C'est mieux que la prière d'un poète, c'est la prière de la poésie.

R. K.

ELLES VIVAIENT SOUS LE SECOND EMPIRE
Avec les yeux de Flaubert

DÉBUTS

La mauvaise grâce

par Michel d'Hermies (Ed. du Seuil). 500 francs. 176 pages.

● *Un homme dans la nuit.*

UN jeune homme inquiet, puritain et timide, cherche toute une nuit dans Paris une jeune fille qu'il aime et que, par faiblesse ou par perversité, il a jetée dans les bras de son meilleur ami. Le premier roman de Michel d'Hermies — dont on avait déjà lu des poèmes dans « Ecrire » — se place sous le signe de *l'errance*. On ne manquera pas d'évoquer Cayrol, dont l'un des meilleurs livres, *L'Espace d'une nuit*, raconte également le voyage et les aventures nocturnes d'un homme qui se cherche à travers les autres.

Le rapprochement s'impose d'autant plus que Michel d'Hermies a adopté non seulement la construction, mais l'écriture cayrolienne : écriture à la fois sinueuse et directe, hésitante, bavarde, qui veut être un relevé fidèle de la sensibilité quotidienne. Il n'est pas jusqu'aux préoccupations chrétiennes qui ne se retrouvent ici : Bernard, l'ami séducteur, représente le Mal, le péché. Il est ainsi le double du personnage principal, celui qu'à beaucoup d'égards Jacques aurait voulu être, héros cynique, habile, sûr de son charme.

D'où vient que ce roman, souvent attachant, manque finalement son but? Les héros sont conventionnels, le style faible. Le danger de ce langage à fleur de peau est qu'il tourne aisément à une familiarité insupportable, quand ne le relèvent pas l'acuité de la vision, une poésie gourmande dans l'évocation des choses et des gens. Surtout, on peut se demander si la nature même de l'entreprise n'est pas incompatible avec la technique romanesque que l'auteur a choisie.

Ces romans-voyages où le héros erre, de rencontre en rencontre, n'ont de sens et de charme que si son destin, modifié par chaque découverte, s'invente à chaque page. Ils sont peu ou prou des romans d'aventure, même s'il s'agit d'une aventure intérieure. Ici, tout est donné au départ. Nous savons d'avance que Jacques ne retrouvera pas ses amis et les diverses rencontres qu'il fait, les menus incidents de l'histoire ne lui apportent rien : ce sont des prétextes à ses retours sur lui-même. Nous croyions partir à la dérive pour des paysages inconnus. Nous revenons vite vers les jardins paisibles de la psychologie. C'est un peu décevant.

Pour comprendre
LE JAPON
qui a été forgé par lui, il faut connaître cette extra-ordinaire doctrine du
Bouddhisme
ZEN
Pour saisir le bouddhisme ZEN, il faut lire les essais que lui a consacrés le professeur
D.T. SUZUKI
dans la collection
SPIRITUALITÉS VIVANTES
publiée sous la direction de
JEAN HERBERT *aux*
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

BREF

UN LIVRE D'IMAGES

LE SECOND EMPIRE VOUS REGARDE

Préface de Claude Roy. Numéro spécial de « Le Point »

CET « album de famille du Second Empire » est dû à un photographe de génie de l'époque : Adolphe Braun. L'empereur et ses maréchaux, les courtisans, bourgeois, enfants et femmes du monde dégagent, en effet, un air de famille dû à la vision de l'artiste. Car le photographe est un artiste, expose Claude Roy dans la brillante préface où il prend position contre Baudelaire qui a considéré la photographie comme l'ennemie mortelle de l'art. Adolphe Braun, dit Claude Roy, voit ses contemporains avec les yeux de Flaubert et de Mérimée, tout comme Cartier-Bresson voit les siens avec ceux de Hemingway et de Sartre.

UN ROMAN

LE DUC DE GALLODORO

par Aubrey Menen, traduit par Marcel Sibon. Grasset. 274 pages. 960 fr.

IL est dommage que *Le Duc de Gallodoro* paraisse trop peu de temps après le roman de Roger Vailland, *La Loi*. Les gens-qui-lisent-vite seront tentés par le parallèle. Aubrey Menen nous conte, lui aussi, la chronique d'une petite ville de l'Italie méridionale : intrigues amoureuses, politiques, religieuses ; personnages cyniques ou attendrissants ; féodalités anachroniques et grouillements pittoresques. Oui, c'est apparemment le même monde. Mais quelle différence de ton ! La violence, la cruauté et le pathétique ont cédé la place à l'humour — ou, plus exactement, à la tendresse impertinente. On n'est pas sûr que Vailland aime ses héros. On est certain que Menen adore les siens.

UN DOCUMENT

LA CHINE DE LA DOUCEUR

par Lucien Bodard. (Gallimard.) 340 pages, 850 francs.

BEAUCOUP de livres ont paru ces derniers temps sur la Chine. Des voyageurs enthousiastes ou super-critiques ont senti le besoin de nous communiquer leurs impressions et même leurs opinions d'autant plus définitives qu'elles reposaient sur une connaissance insuffisante des faits. Rien de tel avec Lucien Bodard. Né en Extrême-Orient, il connaît admirablement son sujet. Et surtout il sait comparer le passé et le présent : des succès et des échecs de la révolution de Mao, peut-être la plus importante parmi toutes les révolutions du XX[e] siècle, il trace un bilan positif mais clairvoyant.

Micheline Vernhes
PEGGY
Grâce à l'émotion que provoque ce livre bouleversant d'une maman, les hôpitaux vont-ils être humanisés ?
1 vol. : 540 frs
JULLIARD

A la recherche de l'amour moderne
LAWRENCE DURRELL
JUSTINE
« ...*la tension d'une force sensuelle qui est pourtant plus que sensualité.* »
R. M. Albérès (ARTS).
« *Nous avons fait la connaissance d'un très grand écrivain.* »
F. Erval (L'EXPRESS).
« *LE SERPENT A PLUMES de D. H. Lawrence, PLEXUS de Henry Miller, AU-DESSOUS DU VOLCAN de Malcolm Lowry, il me semble que c'est dans la lignée de ces œuvres admirables que vient prendre place le roman de Durrell.* »
J. Howlett (LETTRES NOUVELLES).
BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

" C'est un simple acte de justice envers notre confrère Manès Sperber que de marquer l'intérêt et la haute tenue littéraire des ouvrages récemment parus dans la collection
" TRADUIT DE "
dont il est le directeur.
RENÉ LALOU (Les Nouvelles Littéraires)

Cette collection qui a révélé...
SHOLEM ASCH, HERMANN HESSE, A. KŒSTLER, A. NEUMANN, MARY O'HARA, C. RICHTER, B. TRAVEN, E. WIECHERT, HERMAN WOUK.
et
le journal d'Anne Frank
présente

CALMANN-LÉVY

HERMANN HESSE
Prix Nobel
l'ornière
le roman qui a placé d'emblée parmi les plus grands écrivains allemands l'auteur du JEU DES PERLES DE VERRE.

MIROSLAV KRLEZA
le retour de Philippe Latinovicz
le premier roman traduit en français du plus célèbre écrivain yougoslave.

C'est à lire...
ÉMILE HENRIOT
(Le Monde)
FRANÇOIS CLÉMENT
LE COMPLOT
roman
une nouvelle bombe !
ROBERT LAFFONT

Le maître du voyage
A. T'SERSTEVENS
SICILE, SARDAIGNE, ILES EOLIENNES
ARTHAUD

LES NOUVEAUTÉS DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

" LES QUARANTE "
JULES ROMAINS
de l'Académie française
SOUVENIRS ET CONFIDENCES D'UN ÉCRIVAIN
Le témoignage d'un des plus grands créateurs de romans et de pièces de théâtre.

" LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES "
RENÉ SÉDILLOT
HISTOIRE DES COLONISATIONS
Comment naissent, vivent et meurent les empires coloniaux : un livre capital.

" LES TEMPS ET LES DESTINS "
JEAN DANIELOU
PHILON D'ALEXANDRIE
Une étude de la pensée d'un des plus grands génies philosophiques de tous les temps.

" LES IDÉES ET LA VIE "
LOUIS LEPRINCE-RINGUET
de l'Académie des Sciences
DES ATOMES ET DES HOMMES
Le problème de l'adaptation du monde moderne à l'épanouissement de la Science.

UN GRAND SUCCÈS DE THYDE MONNIER
MADAME ROMAN
La vie quotidienne dans un bourg provençal par l'auteur de la trilogie de L'Huile Vierge.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

SUICIDE D'UN ROMANCIER

par FRANÇOIS ERVAL

On a peu parlé du dernier volume d'essais d'Aldous Huxley : *Adonis et l'alphabet* (1), et c'est bien dommage. L'auteur de *Contrepoint* s'éloigne de plus en plus du roman pour nous dispenser, à intervalles réguliers, son message sur la décadence du monde moderne et sa chute inéluctable. Un seul moyen d'empêcher le cataclysme : écouter les conseils d'Aldous Huxley.

Ce n'est cependant pas le contenu de ce message qui mérite de retenir particulièrement notre attention, mais ce qu'il révèle involontairement sur son auteur. Qu'il parle du Bouddha ou de saint Jean de la Croix, de Hollywood ou de la bombe atomique, Huxley ne parle que de lui-même, en traçant l'itinéraire intellectuel (il préférerait certainement qu'on dise spirituel) d'un rationaliste désespéré, à la recherche constante d'une réalité quasi mystique qui se dérobe constamment à son pouvoir.

Mais au-delà de ce combat tragique, les innombrables essais d'Aldous Huxley témoignent de l'autodestruction presque volontaire d'un écrivain qui eût pu devenir un grand romancier s'il n'avait fermé ses yeux sur le monde où nous vivons pour le remplacer par la quête impossible d'un idéal insaisissable.

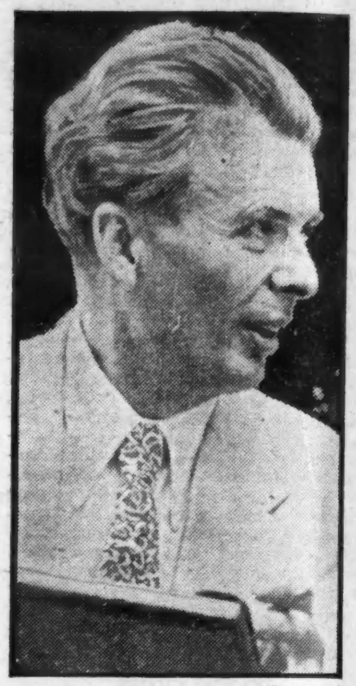
Huxley romancier est mort depuis près d'un quart de siècle. *La Paix des profondeurs* fut son dernier roman où l'on rencontrait des hommes et des femmes *vivants*. C'est, en effet, la dernière fois que Aldous Huxley daigne se préoccuper de ce monde méprisable où nous vivons. Depuis cette date, les quelques romans de Huxley sont des science-fiction plus ou moins déguisées, à l'exception de *Le Génie et la Déesse*, passe-temps brillant d'un romancier fatigué.

Mais notre monde, fût-il méprisable, se venge. Un romancier qui le quitte délibérément se prive de son unique support concret et se perd dans les nuages. Les science-fiction déguisées de Huxley le sont au second degré, car au fond Huxley écrit sous une forme romanesque des essais déguisés. Et ces faux essais répètent, avec la même violence que ses essais véritables, le même leitmotiv : notre monde est perdu, la direction que nous avons prise mène à un échec certain, la civilisation technicienne est un appauvrissement et nous nous transformons lentement, mais sûrement, en robots privés d'âme. De cette constatation, Huxley, romancier, a tiré toutes les conséquences : il ne peint plus que des robots.

Ce suicide romanesque perpétré, il nous reste l'essayiste. Que vaut-il ? Par rapport à ses premières études, on constate le même appauvrissement que dans sa production romanesque. Jadis, Huxley étonnait : ses recherches le menaient à des conclusions souvent contestables, mais toujours surprenantes. Maintenant, on sait où il va. Toute la structure de ces essais est connue, préétablie et chacun conduit par le même chemin à la même conclusion : *« L'excès de théorie, nous le savons tous, est mortel à l'âme. »*

C'est cette sentence que Huxley varie, commente, explicite inlassablement depuis une vingtaine d'années, en y ajoutant son corollaire sur *« les effets délétères du genre de civilisation sous laquelle notre technologie nous contraint de vivre »*.

Comment échapper à la technologie et à la théorie ? Par sa réponse, Huxley introduit un paradoxe suprême. Cet anti-intellectualiste, cet adversaire de la raison se sert de toutes les théories modernes ou anciennes, pour disqualifier tout ce qui est théorique. Il combat la raison par la raison en espérant apparemment trouver au bout de cette destruction un terrain vierge où pourra fleurir cette mystique qu'il invoque sans la nommer et qui se dérobe à toute recherche consciente : *« Si tu cherches le Bouddha, tu ne verras point le Bouddha »*, répète Huxley après les sages hindous.



(Keystone.)

ALDOUS HUXLEY
Tu ne verras point le Bouddha

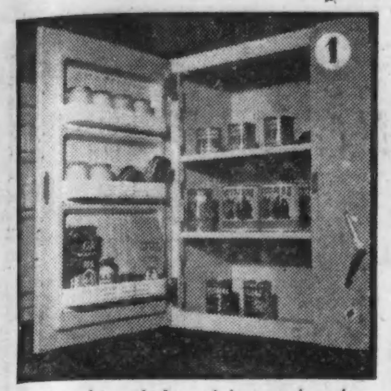
Après avoir fait table rase grâce à la raison, Huxley est devant le néant. L'a-t-il cherché ? Il se peut et ses expériences avec la mescaline (2) pourraient le faire croire. Peut-être a-t-il toujours su qu'au bout de sa quête désespérée, il ne trouverait rien, que la joie mystique est le privilège des croyants et restera toujours étrangère à l'intellectuel impénitent « qui cherche le Bouddha ».

Dans ce cas, Aldous Huxley a pris un mauvais chemin. A quoi servent toutes ses recherches ? Le rôle de Cassandre peut tenter un écrivain, mais il lui faut un ton qui fait défaut à l'auteur de *Contrepoint*. Une voix prophétique nous ferait dresser l'oreille, alors que ce style froidement raisonneur relègue Huxley parmi les éternels mécontents qui n'apportent aucune solution et même aucune issue au marasme où il nous voit. En lisant ces essais, on ne peut que constater qu'Aldous Huxley est l'esprit faux le plus brillant et le plus savant de notre époque.

(1) Aldous Huxley : *Adonis et l'alphabet* (Plon). 248 pp. 690 fr.

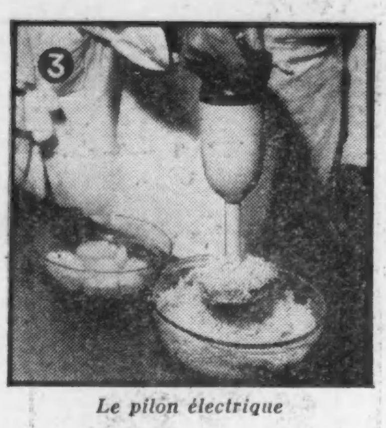
(2) Aldous Huxley : *Le Ciel et l'Enfer* et *Les Portes de la Perception* (Ed. du Rocher).

VASSILIEV
Le spoutnik ouvre la voie du ciel
Avec ce livre les savants soviétiques rompent enfin le silence
1 vol. 500 frs
Robert Laffont



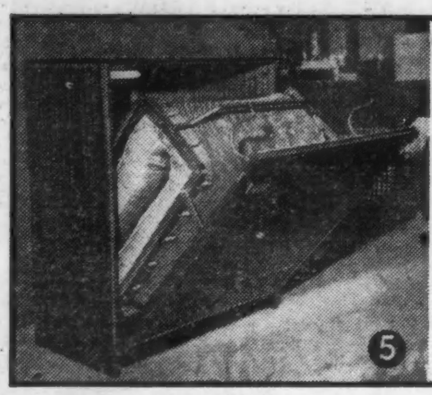
Le placard de cuisine aménagé

La cuvette à shampooing domestique

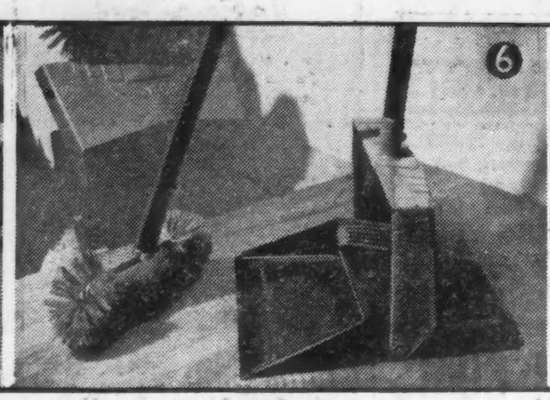


Le pilon électrique

L'éplucheuse électrique



Le meuble-lit



La pelle automatique

Le repose-fer

ARTS MÉNAGERS

Le Salon se sclérose

PEU de nouveautés spectaculaires cette année au Salon des Arts Ménagers.

Les fabricants français qui, depuis la Libération, soutiennent un effort considérable pour rattraper le temps perdu, ne peuvent (ni ne souhaitent d'ailleurs) sortir des modèles révolutionnaires tous les douze mois.

L'ambition des firmes sérieuses consiste au contraire à améliorer la qualité de leur matériel, et les perfectionnements de détail n'apparaissent pas toujours au visiteur moyen du Salon.

D'autre part, l'extension progressive des divers domaines groupés sous le vocable « art ménager » (mobilier, décoration, art de la table, arts jardiniers, bricolage, habitat, formes utiles et autres laisse une place limitée aux firmes exposant un matériel purement utilitaire.

En conséquence, seuls les anciens exposants jalousement cramponnés à leur emplacement peuvent présenter leur matériel.

Les firmes jeunes, désirant lancer un appareil ou un produit nouveau ne peuvent espérer pénétrer dans ce Salon en passe de devenir un club privé (un stand aux Arts Ménagers s'attend encore plus longtemps qu'une 2 CV Citroën !).

Il arrive donc que des nouveautés fort intéressantes ne se trouvent plus sous la voûte du Grand-Palais, mais plutôt dans les rayons spécialisés des grands magasins parisiens. Ceux-ci, profitant de la situation, organisent tous chaque année à pareille époque leur propre exposition.

Il est remarquable, par exemple, que des revêtements muraux tels que le *Sanomica*, le *Vénylia adhésif* ou l'*Archer contact* n'aient jamais été exposés aux Arts Ménagers.

Dans un prochain numéro, Madame Express signalera à ses lectrices les nouveautés ménagères dans les grands magasins.

Il est fort dommage que le dynamisme qui caractérisait le Salon des Arts Ménagers en sa jeunesse commence à faire place à cette sclérose administrative dont il semblait bien éloigné il y a peu d'années encore.

Madame Express, vieille habituée de cette exposition, a vu cette année au Salon des Arts Ménagers :

Gros matériel ménager

● Une machine à laver qui lave, rince et essore 4 à 5 kg. de linge sec à chaque opération d'une façon entièrement automatique, sans qu'aucune manipulation ni surveillance n'intervienne. Vestamatique, prix : env.

La pince à huîtres

240.000 fr. (Stand *Conord*, grande nef.)

● Une cuisinière à four calorifugé escamotable, qui se transforme à volonté en 4 feux, grillade, ou 2 feux, 1 four, grillade. Prévue pour gaz de ville ou butane, avec bouteille incorporée, elle sert aussi de meuble de rangement lorsqu'on utilise le gaz de ville. Haufour, prix : 88.000 fr. (Stand *Aubecq*, grande nef.)

● Une cuisinière 3 feux placés en ligne, avec 1 four et 1 grilloir infrarouge indépendants situés côte à côte. Très commode pour les petites cuisines. Modèle Romance, prix : 56.900 fr. (Stand *Pain*, grande nef.)

● Une baignoire-machine à laver. De forme sabot, cette baignoire est également équipée d'une douche et d'une essoreuse à rouleaux pour le linge. Prix : 76.500 fr. avec vidage. (*Comptoir des Arts Sanitaires*, galerie Nord, stand 9.)

● Un nouvel aspirateur combinant le style traîneau et le style balai. Transformable en quelques secondes. Puissance : 400 W. Diamatic, prix : 34.500 fr. (Stand *Birum*.)

● Des réfrigérateurs de forme carrée destinés à être encastrés dans les blocs cuisine. Prix suivant capacité. (Stand *Bendix*, grande nef.)

● Des éléments métalliques de rangement pour cuisines, à contre-portes aménagées comme celles d'un réfrigérateur. L'élément 45 cm. de façade : 21.300 fr. (*Sapal*, galerie Nord-Ouest.) (Photo n° 1.)

Petit matériel ménager

● Un appareil climatiseur de forme triangulaire à double usage : chauffage ou ventilation. Donc aussi utile en hiver qu'en été. Puissance du moteur : 15 W. Débit du ventilateur : 300 m3-heure. Existe en 1.400 W, 2.000 W. et 3.000 W. Prix : env. 31.000 fr. (Stand *Lavix*, grande nef.)

● Un petit ventilateur orientable très élégant, à cercle protecteur incorporé et pales de matière plastique montées sur pied chromé. Prix : 3.440 fr. (Stand *Calor*, grande nef.)

● Un miroir grossissant encastré dans un anneau de plexiglas lumineux. Orientable, antibuée, il se fixe ou s'accroche au mur. Comporte une prise pour le rasoir électrique. Prix : 7.900 fr. (*M.E.D.*, galerie Nord.)

● Une cuvette à shampooing en matière plastique. Elle se fixe simplement sur un dossier de chaise. La vidange se fait directement dans un lavabo par tuyauterie souple. Surtout commode pour laver la tête des enfants. Prix : 5.000 fr. (*Bloc Sanitaire*, rotonde Nord.) (Photo n° 2.)

● Un bon radiateur électrique infrarouge sous tubes de quartz. Orientable sur son support, il peut être posé au sol ou accroché au mur. Prix: 700 W.: 8.000 fr. ; 1.000 W. : 9.000 fr. (*Babeth*, hall G, sous-sol.)

● Un pilon rotatif électrique pour tous les légumes ou fruits cuits. Supprime tous les moulins ou pilons à main pour purées, compotes, potages. Evite toute manipulation ou vaisselle, le travail se fait directement dans le récipient de cuisson. Pilon Moulinex, prix : 5.000 fr. (Stand *Moulinex*, grande nef.) (Photo n° 3.)

● Une éplucheuse électrique qui se met en marche en réglant un bouton, mais qui s'arrête toute seule une fois l'épluchage terminé. Eplucheuse électrique moulinex, prix : 10.000 fr. (Stand *Moulinex*, grande nef.) (Photo n° 4.)

● Un four-mallette pouvant s'adapter sur tous les foyers, mais surtout pratique sur le réchaud Cobra à alcool, qui permet de faire de la vraie cuisine en camping. Prix, réchaud et four-mallette Cobra : 8.890 fr.

Ameublement

● Un meuble de salon contenant un lit repliable et toute sa literie. Son système d'ouverture très simple sur porte à abattant avec pieds escamotables automatiques est breveté. Prix, lit d'une personne, avec matelas : 44.500 fr. (Stand *Rachet*, galerie Sud-Ouest, 1er étage.) (Photo n° 5.)

● Un système d'étagères très simples, transformables, extensibles et réglables, permettant de multiples combinaisons. Le combiné étagère-bureau à abattant : 14.500 fr. (*Béma*, salle Sud-Ouest, 1er étage.)

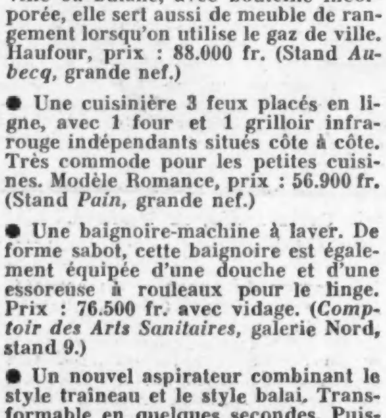
● Une table pour électrophone et disques, en métal laqué perforé. Rangement horizontal des microsillons les empêchant de se voiler. Prix : 16.000 fr. (Stand *Matégot*, au Foyer d'Aujourd'hui.)

Et les gadgets...

● La petite pelle automatique basculante, et sa balayette de teinte assortie à poils de nylon. Modèle Novelta. Prix (les 2) : 1.690 fr. (Stand *Spon Sol*, hall G, sous-sol.) (Photo n° 6.)

● Des interplats en matière plastique qui permettent de superposer plusieurs assiettes ou plats dans un garde-manger ou un réfrigérateur. Prix : 300 et 400 fr. (*Pauline Rouaut*, hall G, sous-sol.)

COQ BABETH
LE FER-COQ DE TOUS LES MENAGES
3 modèles : 3.200 fr., 3.950 fr., 4.400 fr.
VAPO-BABETH
le « PRESSING CHEZ SOI »
Prix : 9.490 francs
AUTRES FABRICATIONS :
FER AUTOMATIQUE
FER A TUYAUTER - FER A FRISER
RADIATEUR INFRA-ROUGE
Grands Magasins, Electriciens et
BABETH, 9-16, rue du 4-Septembre
Tél. 13-85 BOURG (Ain)
SALON DES ARTS MENAGERS
STAND 11. SOUS-SOL



Tous les appareils « Frigidaire » sont équipés d'aménagements 100 % logiques. Pas de « gadgets » inutiles.

Ci-dessus le « Leader 6 ». Comme pour les 8 autres armoires de sa gamme prestigieuse, « Frigidaire » a choisi les solutions réellement fonctionnelles : évaporateur, 2 tiroirs à glace. Bac de dégivrage. Quatre clayettes. « Hydrator ». Compartiment à œufs et casier à beurre dans la contre-porte. Capacité brute: 181 litres. Capacité utile : 176 litres.

Les 9 modèles « Nacre » de la gamme « Frigidaire » 1958 sont « l'événement » des Arts Ménagers. C'est le résultat d'un gigantesque effort industriel qui a pour cadre Gennevilliers, la plus belle usine spécialisée d'Europe

CRÉATIONS NOUVELLES

MERCEY

TAILLEUR-COUTURIER

PEAU et CUIR

HABILLE L'HOMME ET LA FEMME

en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES

50, AV. VICTOR-HUGO - KLE. 70-18

LA REINE BLANCHE

35, avenue des Gobelins - PARIS

9 h. à 19 h. 30 sauf dimanche et lundi

BIJOUX - MONTRES

CADEAUX

BAGUES DE FIANCAILLES

TRADITION DE QUALITE

ET FORMES NOUVELLES

HAUSSMANN COATS

présente sa collection

de printemps

ROBES - MANTEAUX - TAILLEURS

Manteaux en cuir à partir de 35.900 fr.

109, bd Haussmann

ANJ. 15-35 (Saint-Augustin)

Ne pas confondre

« L'opération budget » a été rendue attrayante grâce à

« MON BUDGET »

80e mille

180 fr. franco 250 fr.

Dans la même veine :

Monsieur, Madame et leur Budget

Initiation à la gestion du budget familial

Abondamment illustré - Tirage 2 couleurs

240 fr. franco 290 fr.

LES EDITIONS DE L'EPARGNE

174, boulevard Saint-Germain - PARIS (6e)

C.C.P. Paris 5901-98

les Vitales

Indispensables après la trentaine ! Huile ou crème, même richesse en aliments lipidiques dont manquent les peaux sèches. L'Huile Vitale aura la préférence des femmes qui n'aiment pas les crèmes de nuit et de celles qui recherchent une base de maquillage protectrice pour la vie au grand air

Helena Rubinstein

Le Duo Coiffure-Maquillage : 3.760 Frs. Cette formule très pratique combine "l'Heure de Beauté" (nettoyage, massage, maquillage) et la Coiffure (rinçage ou Coupe). Salons Helena Rubinstein 52, Faubourg Saint-Honoré ANJ. 88-46

(Dambier.)

CETTE ANNÉE, LE TAILLEUR...

Rose et long (Cardin) — *Vert et souple (M. de Rauch)*

→

● Des gants de ménage qui remplacent une éponge tout en protégeant les mains, pour toutes les surfaces polies, en mousse de vinyl inattaquable aux détergents. Prix : 750 fr. (Stand *Balai Nénette* (*Richauto*), balcon 53, 1er étage.)

● Un plateau réflecteur en aluminium, qui s'adapte sur la table à repasser, conserve et irradie la chaleur du feu, fait gagner du temps et du courant. Prix : 450 fr. (Stand *Libellule*, hall G, sous-sol.)

● Un repose-fer extensible, qui sert de support suspendu au fer électrique, une fois le repassage terminé. Prix : 550 fr. (*UPA*, hall G, sous-sol.) (Photo n° 7.)

● Une pince spéciale pour ouvrir les huîtres sans effort et sans danger. La pince à huître, prix : 500 fr. (Stand *Femo*, hall G, sous-sol.) (Photo n° 8.)

● Un moulin à mayonnaise qui s'adapte sur un bocal à conserve de 1/2 litre. Avec pieds, poignée stable, doseur d'huile et manivelle. Rapid mayonnaise, prix : 900 fr. (Stand *Femo*, hall G, sous-sol.)

A signaler !

Trois prototypes intéressants qui ne seront pas en vente avant quelques mois :

● La moquette de nylon, solide, lavable, aux coloris très stables. Prix annoncé : env. 5.000 fr. le mètre en 70.

● Un centrifugeur qui s'adapte sur le moulin à café électrique B.B. et complète ainsi l'ensemble qui comporte déjà moulin, mixer et batteur. Espérons qu'il sera vendu en série pour les jus de fruits de la saison chaude. Prix : 5.500 fr.

● Une toute petite cuisinière bloc deux feux et grand four, pour kitchenette. Comporte au-dessous du four un emplacement de rangement. Chalot, prix : env. 25.000 fr.

DJENANE CHAPPAT.

« UN MODÈLE DE LA COLLECTION "JOIE ET LUMIÈRES" »

Léon 21, RUE DAUNOU

COURCELLES-FOURRURES

(VAKSER Père et Fils depuis 1935)

Gros rabais — COUPEURS MODELISTES — **Prix fin de saison**

Grand choix de :

CASTORS - ASTRAKANS - RATS D'AMERIQUE - AGNEAUX DES INDES

VISONS (manteaux, vestes, étoles), etc.

104, boulevard de Courcelles WAG. 37-71

40, avenue Niel CAR. 59-64

(Dambier.)

Marine et cravaté (*Chanel*)

…N'EXIGE PAS LA MAIN D'UN HOMME.

Gris et ultra-court (*Dior*)

MODE

Avant la bousculade des beaux jours

EN langage de femmes, ce ne sont pas les hirondelles, mais les tailleurs qui font le printemps. Le tailleur est la première tenue dont on a envie à la sortie de l'hiver. Bien choisie, elle peut se substituer à toutes les autres.

— Que celles qui s'habillent volontiers en « prêt à porter » ne se pressent pas cependant : les boutiques n'ont pas encore leurs collections au complet. Et on choisit mal lorsque le soleil n'y est pas. En outre, Madame Express courra pour elles et leur indiquera, dans les semaines qui viennent, les bons modèles que propose la confection à des prix abordables.

Se dépêcher

— En revanche, celles qui « font faire » ont intérêt à se dépêcher et à arriver avant la bousculade qui se produira dès les premiers beaux jours.

Elles peuvent, cette année, confier l'exécution d'un tailleur à une couturière sans risquer de déception, à la seule condition que celle-ci sache « monter une manche ».

Pour le reste, souple, totalement décintré, sans entoilage, et presque toujours dépourvu de véritable « col tailleur », le tailleur n'exige pas la main d'un homme.

Les quatre modèles que nous vous présentons, et qui sont tous signés d'un grand couturier, vous donneront une idée de la diversité des styles qu'emprunte le tailleur.

Le modèle

Les innombrables magazines de mode vous fourniront d'innombrables modèles dans chacun de ces styles. Comment choisir entre ces modèles ? En fonction :

— De la longueur de veste qui vous sied le mieux. Courte ou longue. Il est bien rare que l'on porte l'une et l'autre avec autant de bonheur.

— De vos hanches. La jupe à quatre lés, plus ou moins évasés, plus facile à réussir que la jupe droite, est incompatible avec la veste longue. Elle a aussi tendance à raccourcir la ligne. Mais elle est indulgente aux silhouettes un peu lourdes.

— De l'envie que vous avez de vous rapprocher du style petite fille. Dans ce cas : veste courte, très courte et col rond.

Le tissu

Comment choisir votre tissu ? En fonction :

— Du prix que vous pouvez y mettre. C'est toujours un peu sot de dépenser une façon de tailleur sur un tissu médiocre, car il s'agit d'une pièce de fond que vous retrouverez à l'automne et au printemps prochains. Mais certains tweeds par exemple atteignent des prix extravagants que leur usage ne justifie pas. Alors qu'on ne paye jamais trop cher une bonne flanelle, un chiné tissé serré, un shetland.

— Des accessoires dont vous disposez : chaussures, sac, blouse, chandail (éventuellement : imperméable ou manteau de demi-saison). Sinon, comptez qu'il faudra aussi acheter tout cela, alors qu'en réfléchissant un peu…

Toutes les couleurs se porteront cette saison, du chiné blanc et noir au rose bonbon, en passant par les beiges, les gris, les bleus, etc. C'est donc moins la mode qui doit vous guider que vos convenances personnelles.

Si vous avez un tailleur de l'année dernière, trois bonnes façons de le rajeunir selon son style ;

— La blouse de shantung dont vous porterez le col rond sur le col de votre tailleur et la basque très courte sur la jupe. C'est ainsi que Lanvin présente presque tous ses modèles.

— Les manchettes glacées qui se fixent aux manches du tailleur.

— La doublure de soie vive ou imprimée assortie à une blouse de même tissu, sans manches, boutonnée dans le dos.

RECETTE

Omelette aux bananes

— *Pour quatre personnes : 6 œufs, 3 bananes, 50 gr. de sucre en poudre, 80 gr. de beurre, un verre à porto de banyuls.*

● Couper les bananes en rondelles, les faire cuire quelques minutes au beurre, saupoudrer légèrement de sucre en poudre ● Casser les œufs en mettant les blancs à part, montés en neige ● Les mélanger aux jaunes ● Mettre le beurre dans la poêle, verser le mélange ● Fourrer l'omelette avec les bananes avant de la plier ● Arroser avec le banyuls et servir chaud.

Vous trouverez les créations

PASCALINE
78, Rue de Sèvres

PIERRE-JEAN RAPIN
7, Avenue Niel

RENÉE
193, Bld Saint-Germain

CELINE BERTIN
20, Avenue Victor-Hugo

MARIE-MARTINE JUNIOR
78, Rue des Saints-Pères

HALPHEN
52, Rue de Passy

CAROLINE
95, Bld Montparnasse

RODDY
12, Bld Saint-Michel

PAMPLEMOUSSE
183, Bld Saint-Germain

BLANCHE LEDUC
104, Avenue Victor-Hugo

SAMARITAINE DE LUXE
27, Bld des Capucines

ROYALDAIM

CANNES - PARIS - DEAUVILLE

Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours

◆

74, rue de Rennes
LIT. 44-84

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

26 FEVRIER

M. FELIX GAILLARD sera-t-il un taureau facile à tuer ? Je n'en jurerais pas. Toute la quadrilla est évidemment perplexe. Eparpillées sur l'arène, ces fines lames s'interrogent, observant de loin la bête qui est fuyante. Ils ont appris à se méfier d'un taureau « manso », comme on dit en Espagne.

MAIS enfin, ce M. Gaillard, qui est-il ? Sur l'écran de la télévision, l'autre soir, nous avons pu l'observer à loisir. Il venait d'accepter les bons offices de M. Murphy. Toute la France était à l'écoute, toutes les femmes, toutes les mères qui ont découvert que le dernier quart d'heure de la guerre, annoncé par M. Lacoste, en était le premier.

J'étais curieux de déchiffrer notre destin sur ce beau visage un peu gras et sans regard : rien que des sourcils, pareils à deux ratures, et je doute s'il y eut jamais une voix plus neutre. Jamais quelqu'un devant une telle assemblée (des millions d'être humains peut-être) n'aura cherché et n'aura atteint si parfaitement à n'être personne : l'insecte se confondait avec l'écorce.

IL semblait nous dire : « S'il se passait quelque chose, je ne serais pas à ce point incolore. Si tout était perdu, je remuerais pieds ou pattes. Ma voix frémirait un peu. Je ne serais pas cet élève rusé qui subit une colle et qui passe à côté de la question. »

C'est bien à un candidat qu'il ressemble, à un candidat pistonné qui a dit à l'examinateur : « Interrogez-moi sur la situation économique, c'est là-dessus que je suis le plus calé. » De fait, il expédie le reste où la France entière l'attendait et, complaisamment, s'attarde sur les chiffres. Ils sont superbes : un vrai miracle. Jamais mauvaise politique n'aura donné de meilleures finances.

A-t-il cru qu'on le croyait ? Quelle idée se faisait-il de ce peuple dans l'angoisse en train de le dévisager ? Aucune, j'en jurerais. M. Félix Gaillard doit appartenir à l'espèce qui constate mais n'imagine pas.

AU vrai, il ne voyait personne, sauf son interrogateur, notre sagace jeune confrère Michel-Droit. Le plus malin des deux, et qui avait l'air de savoir quelque chose, c'était, comme toujours au bachot, celui qui posait les questions. Ce Michel-Droit, que ne nous dirait-il pas, songions-nous, s'il était à la place de M. Gaillard !

Eh bien, non : ce garçon si vivant, à peine installé dans le fauteuil de Matignon, serait devenu lui-même invisible à force d'être incolore : à Paris, pour un président du Conseil, persévérer dans l'être c'est persévérer dans le néant. Il ne survit que dans la mesure où il consent à n'être rien — sinon le paravent derrière lequel une politique se cuisine à Alger, en vase clos...

3 MARS

X. est arrivé cette nuit de Tunis dans le même avion que M. Murphy. Il a encore dans le regard l'horreur des camps de réfugiés algériens qu'il a visités sous la neige, dans les oreilles les récits, horribles pour nous, qu'ils ont faits aux journalistes du monde entier. X. protestait : « Ce n'est peut-être pas vrai ! », mais, en ce qui nous concerne, le monde entier désormais croit le pire.

Des pharisiens ? Oui, certes. Dans mon courrier, ce matin, je trouve l'article découpé d'un journal de Stockholm : sous une caricature insultante, une main rageuse a écrit : « Et nous qui avons aimé la France ! » Je ne jette pas ce papier. Il me concerne, et chacun de nous. Il faut nous familiariser avec le visage qu'une politique butée nous impose aux yeux des autres nations.

— Mais vous-même leur fournissez cette provende par vos campagnes.

— Non, c'est sur place qu'ils la recueillent. Ils n'ont pas besoin de nous.

— Du moins leur apportez-vous une confirmation !

— Il est vrai. Mais nous leur faisons entendre la voix de la France en laquelle ils ont cru et continuent de croire grâce à nous.

Croient-ils encore en elle ? Les Tunisiens en tout cas ne l'ont pas reniée. A ceux qui me reprochent d'être allé saluer notre ami Masmoudi à son départ de Paris, je rapporterai ce que X. me racontait cette nuit : à quinze kilomètres de Sakiet, son auto est tombée en panne d'essence. Les gens d'un village sont venus le ravitailler et lui ont montré le plus d'amitié qu'ils ont pu : « Non malgré ma qualité de Français, mais parce que j'étais Français. » C'est pour cela aussi qu'un autre jour, près de Kairouan, un groupe du Néo-Destour l'a prié de venir visiter sa permanence : « Ils ne savaient pas qui j'étais. Ils disaient : « Nous sommes frères. »

TOUT est vrai de l'homme : et ses crimes et sa douceur. N'importe : quel désir de fuite tout à coup ! Encore un printemps qui m'est donné. Je n'irai pas au-devant de lui comme l'an dernier. J'attendrai la Semaine Sainte pour prendre la route, pour atteindre de village en village la maison encore mal réveillée. Il y aura, comme chaque année, des jonquilles dans les vases du salon. L'odeur de terre et de sève ne sera pas celle de ce printemps-ci : elle ne viendra pas du jardin, mais de mes jeunes années, et ces bruits d'ailes autour des nids, c'est dans le temps que je les entendrai : ce grimpeur, au triple appel si tendre, que nous nommions l'oiseau de Pâques...

4 MARS

SI MM. Roger Duchet et André Morice y voient clair, si les défaitistes, les progressistes empêchent seuls, depuis quatre ans, l'armée française de mater une rébellion, ce serait une bonne idée que d'en supprimer l'engeance et que de fusiller, par-dessus le marché, ce que M. Duchet appelle « les sophistes prétentieux ». Et après ? Notre problème en Algérie aurait-il avancé d'un pas vers une solution ? Nos alliés occidentaux que Thierry Maulnier morigène, depuis quatre ans ne nous laissent-ils pas les mains libres ? Quelles raisons leur reste-t-il de croire que nous sommes dans le bon chemin ? « Certes, me disait l'un d'eux, vous pourriez demeurer en Algérie, comme vous eussiez pu demeurer en Indochine, au Maroc. L'Algérie, quel mal vous vous serez donné pour la perdre ! »

F. M.

LES PROCHAINS FORUMS RÉGIONAUX

Le Secrétariat des Forums Régionaux (3, rue des Pyramides, Paris) nous communique la liste des prochains Forums organisés par les centres de province.

Vendredi 7 mars. — ENGHIEN (21 h.), Salle des Fêtes, Max-Pol Fouchet, Robert Barrat et Charles Hernu : « Le problème humain en Algérie ».

Vendredi 14 mars. — MARSEILLE (21 h. 15), Roger Barberot et Jean-Marie Domenach : « La conscience française devant le drame algérien ».

Samedi 15 mars. — MONTLUÇON (21 h.), Salle du Vieux-Château, André Philip : « L'idée socialiste en France ».

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION : 91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan
Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union Française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION
5.100 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.

Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 7378-19 Paris.

Administrateur : J.-F. COBLENCE.